

**Sony Labou Tansi**

**Encre, sueur,  
salive et sang**

AVANT-PROPOS DE KOSSI EFOUI

**TEXTES  
CRITIQUES**

Seuil





## Œuvres de Sony Labou Tansi

### Romans

- La Vie et demie, Seuil, 1979 et « Points », n° 309  
L'État honteux, Seuil, 1981  
L'Anté-peuple, Seuil, 1983 et « Points », n° 2319  
Les Sept Solitudes de Lorsa Lopez, Seuil, 1985  
Les Yeux du volcan, Seuil, 1988  
Le Commencement des douleurs, Seuil, 1995

### Théâtre

- Conscience de tracteur, NÉA/CLÉ, 1979 (rééd. CLÉ, 2015)  
La Parenthèse de sang, suivi de Je soussigné cardiaque, Hatier, « Monde noir poche », 1981 (rééd. 2002)  
Antoine m'a vendu son destin, revue Équateur, n° 1, 1986 et Acoria, 1997  
Moi, Veuve de l'Empire, L'Avant-Scène Théâtre, n° 815, 1987  
Le Coup de vieux. Drame en deux souffles (coécrit avec Caya Makhele), Présence africaine, 1988  
Qui a mangé Madame d'Avoine Bergotha ?, Lansman, 1989 (rééd. 2014)  
La Résurrection en rouge et blanc de Roméo et Juliette, revue Acteurs/Auteurs, n° 83, 1990, Actes Sud  
Théâtre 1 : Qui a mangé Madame d'Avoine Bergotha ?, suivi de Qu'ils le disent, qu'elles le beuglent, Lansman, 1995 (rééd. 2014)

Théâtre 2 : Une chouette petite vie bien osée, suivi de Une vie en arbre et chars... bonds, Lansman, 1995

Théâtre 3 : Monologue d'or et noces d'argent, suivi de Le Trou, Lansman, 1998 (rééd. 2015)

La Rue des mouches, éd. Théâtrales, 2005

Cercueil de luxe, suivi de La Peau cassée, éd. Théâtrales, 2006

### Poésie

Poèmes et vents lisses, Le Bruit des autres, 1995

Il quarto lato del triangolo (Le Quatrième Côté du triangle), éd. bilingue (français/italien), La Rosa (Turin), 1997

Ici commence ici, CLÉ, 2013

Sony Labou Tansi. Poèmes, édition établie par N. Martin-Granel et C. Riffard, CNRS éd., coll. « Planète libre », 2015

### Divers

L'Autre Monde. Écrits inédits, textes choisis et réunis par N. Martin-Granel et B. Tilliette, Revue Noire, 1997

L'Atelier de Sony Labou Tansi, vol. I Correspondance, 1973-1983 / vol. II L'Acte de Respirer et 930 Mots dans un aquarium (poésie) / vol. III Machin la Hernie (roman), édition établie par N. Martin-Granel et G. Rodriguez-Antoniotti, Revue Noire, 2005

Sony Labou Tansi. Paroles inédites, éd. Théâtrales, 2005

La Chair et l'idée. Sony Labou Tansi en scène(s), Les Solitaires intempestifs, 2015.

ISBN 978-2-02-128594-9

© Éditions du Seuil, septembre 2015

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

On écrit sur moi  
Avec du ciment armé  
On rature mon génie  
Sony LABOU TANSI  
(vers 1967-1968)

# TABLE DES MATIÈRES

Œuvres de Sony Labou Tansi

Copyright

Avant-propos - Contre la peur de nommer

Note sur l'édition

Préface à La Planète des signes

Note de l'auteur à propos de Conscience de tracteur

Lettre à José Pivin

J'enseigne l'âme aux choses

Introduction à L'Acte de Respirer

Préface à La Parenthèse de sang

Sony Labou Tansi : l'homme qui dit tous les hommes

Brouillon de lettre à Sylvain Bemba

Entretien

L'écrivain face à la polémique

Brouillon de lettre aux sages-femmes d'une conscience

Notes

Donner du souffle au temps et polariser l'espace

Le projet littéraire de Sony Labou Tansi

D'un livre à l'autre

Je n'ai pas besoin de prix, j'ai besoin de justice

Sony Labou Tansi. Ou la quête de la liberté et de la justice

Pourquoi écrivez-vous ?

Comment je crois être écrivain

Je ne suis pas à développer, mais à prendre ou à laisser

La tâche de l'écrivain

Pourquoi le théâtre

Césaire, père du théâtre africain ?

Je prête mes artères au verbe

On dit que je suis pessimiste, on se trompe

Lettre ouverte à François Mitterrand

Tchicaya U Tam'si : le père de notre rêve

Les Yeux du volcan

Intervention à l'université Marien-Ngouabi

Locataires de la même maison

Avertissement



L'Afrique vierge

La pensée est en danger

Lettre ouverte aux riches ou SOS Afrique

Quel théâtre dans un monde atteint d'un vicieux traumatisme cinématographique d'essence américaine ?

La France malade de ses anciennes colonies

Lettre aux Africains sous couvert du Parti Punique

Lettre aux intellocrates de la médiocratie parlementaire

Lettre d'un coopéré à un coopérant

Coopérer ou co-opérer

Le gâchis

La guerre des menteurs

Édito à La Rue meurt

Lettre fermée aux gens du Nord et Compagnie

Culture au sens large du petit terme

La francophonie nous appartient

Lettre du Ministre Sony Labou Tansi à François Mitterrand

Le pays intérieur du prince Tchicaya U Tam'si

Avertissement - au Commencement des douleurs

Postface - Je refuse...

Notes

## Avant-propos

---

### Contre la peur de nommer

« Je prends en Césaire les trois petites choses qu’il aura été grandiosément ; c’est-à-dire un poète, un penseur et un homme », écrit Sony Labou Tansi, et on aurait tort de ne pas le créditer du même mérite qu’il attribue à Césaire, « celui d’avoir humanisé une querelle traditionnellement bâtarde, traditionnellement pénible et louche », la querelle des races, ou plus précisément la querelle des différences, que Sony entend solder, car l’urgence est de débrouiller les complications de l’époque : « Nous sommes cette époque appelée à faire échec aux géographies traditionnelles et aux Histoires, parce que condamnée à comprendre que toutes les cultures sont de contamination et de saveur humaine. » Humaniser la question, c’est la soustraire aux pièges psychologiques des culpabilisations et des repentances mortifères où elle est souvent exilée. C’est la rapatrier dans le champ de la logique, pour que, purifiée du mode compassionnel, l’attention qu’on y porte soit uniquement dictée par des enjeux de connaissance. Qu’on ne s’y trompe pas, on ne verra pas Sony tourner en rond dans les labyrinthes de l’Histoire.

S’il est clair dans *Encre, sueur, salive et sang* que Sony ne cède pas à la facilité d’un universalisme déterritorialisé, rechercher l’ancrage de sa pensée dans les fondements d’un quelconque problème africain ou question noire relèverait de la même naïveté paresseuse que de croire que le féminisme est

une question féminine. Quand Sony mentionne l'Afrique, ce n'est pas de symbole qu'il s'agit, mais tout simplement de son observatoire du quotidien, le lieu où l'expérience vécue et partagée témoigne de la catastrophe provoquée par le déploiement, à l'échelle mondiale, des forces soumises au culte de la puissance, mais aussi le lieu où sont observables des formes émergentes de résistance et de ruse. On pense à cette Afrique-glèbe que nous décrit Achille Mbembe, « dont la trame, complexe et mobile, sans cesse glisse d'une forme à l'autre et détourne toutes les langues et les sonorités puisque ne s'attachant plus guère à aucune langue ni son purs ; ce corps en mouvement, jamais à sa place, dont le centre se déplace partout ; ce corps se mouvant dans l'énorme machine du monde ».

« Ne dites donc pas, prévient Sony, en voici un de plus qui va trouver des poux sur la tête de l'Europe. »

Lorsque Rosa Parks refuse de se lever pour laisser s'asseoir un homme blanc dans le bus, comme le lui imposaient les codes d'une civilisation marquée par la domination de race et de sexe, son acte n'est pas révélateur d'un quelconque problème noir. C'est une invitation forcée adressée à la conscience humaine tout entière pour qu'elle se regarde dans le miroir de son ensauvagement programmé.

Sony Labou Tansi écrit contre « la trouille de sous-nommer qui engendre l'amère impression qu'on est humain en catastrophe ; alors qu'on se voudrait humain à charge, sans circonstance atténuante, humain par la grande porte, traversé par les mots ».

Mais bien nommer revient, pour l'écrivain, « à introduire le doute ». C'est pourquoi lorsqu'il en vient à se nommer lui-même et qu'il dit : « Je suis kongo », il s'empresse de prévenir : « Moi qui voulais être une vertigineuse effronterie et une manière de voyou "incerné", je me cerne dans les voisinages du mot kongo. »

On comprend dès lors cette affirmation : « Je ne suis pas sûr du monde. » Ce qui, loin d'être un constat pessimiste, est l'expression du phénoménal désir

d'inventer une humanité ouverte, l'humanité débarrassée des fantasmes d'une raison prise en otage par « les rigueurs froides et l'arrogance des sciences prétendues exactes ». C'est pourquoi ce travail ne craint pas d'invoquer les puissances du rêve et de la folie, car Sony le répète : « L'homme n'est pas seulement un être logique – il est aussi un être magique et même fou. »

La folie n'a pas vocation à être mise sous le boisseau et Sony en a fait son vrai visage, à la manière d'un Antonin Artaud clamant : « J'ai été malade toute ma vie et je ne demande qu'à continuer. »

La maladie de Sony Labou Tansi, c'est le monde. Sony est affecté par le monde, depuis que le monde est monde, c'est-à-dire depuis la première mondialisation – découverte de l'Amérique et circumnavigation de l'Afrique, une période qui a ouvert la voie à l'accumulation des capitaux par le commerce de la déportation et transformé le « ventre de l'Atlantique » (Fatou Diome) en un refuge de deux millions de corps sans sépulture. Karl Marx parle d'une « période de l'accumulation primitive du capital », une unification négative du monde par laquelle se sont constituées les conditions du passage au capitalisme industriel du XIX<sup>e</sup> siècle. Un système marchand qui, dès son origine, a compté l'homme parmi les biens échangeables. Le nègre est un bien meuble, selon le Code noir dont l'ambition avouée par son promoteur, Louis XIV, était d'« humaniser » le commerce des esclaves.

On aurait tort de ne pas voir dans cette condition de nègre une préfiguration de l'humanité en cours d'édification, aujourd'hui, dans la gigantesque fabrique de nègres (« outragés, inconsiderés, bâclés, damnés, exploités... ») que devient de plus en plus le monde soumis aux forces hostiles à la vie. « À moins que les forces de solidarité interplanétaire ne l'emportent sur toutes les logiques d'esclavagisation. »

« Désert de l'homme », dit Saint-Exupéry. « Défaite de l'homme », dit Imre Kertész. « Gaspillage de l'homme », dit Yourcenar.

C'est le monde défunt des machines et des canons (Senghor), c'est le monde assujéti à « la fonction honteuse de [la] consommation », c'est le règne

de l'homme digestif, dont la vie de l'esprit consiste de plus en plus à passer d'écran en écran pour combler sa perte d'intériorité par l'acquisition massive d'objets de divertissement. C'est le monde mécanisé contre lequel prophétise Sony, où l'homme ne serait plus qu'un « bout de chair » – le monde digitalisé, dirons-nous aujourd'hui, où même ce bout de chair n'aura d'autre statut que celui d'agrégat de molécules. Et nous voyons déjà se dérouler sous nos yeux le spectacle de la capture du vivant par la coalition de la macro-économie et de la biologie moléculaire, tandis que l'idéologie transhumaniste promet à l'homme augmenté de demain une vie amputée de la mort, puisque débarrassée du corps. Résultat de deux mille ans de christianisme qui a fait de l'âme le propre de l'humain, et de trois cents ans d'un positivisme qui à l'âme a substitué la raison, cet horizon achevé de l'homme sans corps est la note finale d'un drame dont la modernité occidentale est le théâtre, et qui s'appelle la haine du corps.

On peut partager l'ahurissement du poète : à quoi cela sert-il à l'homme de s'octroyer les moyens d'une puissance sans bornes quand la question urgente est d'apprendre à aimer et à rêver la vie ? Et c'est par le corps qu'on apprend à aimer et à rêver la vie. La vie qui n'est pas qu'un ensemble de processus physico-chimiques mais foisonnements, variations, logique, contradictions, structure, chaos, débordements, le tout porté par la lame de fond d'une unité organique qui s'appelle le corps, la viande justement, mot qu'affectionne Sony au point d'en faire un usage insistant. C'est pour rappeler que ce qui définit l'humain, c'est d'abord la verticalité universelle du corps de l'homme, ce legs commun de l'*Homo erectus* qui est le véritable signe du semblable – « un homme qui crie n'est pas un ours qui danse » (Césaire).

Contre la haine du corps, c'est-à-dire, en définitive, de la singularité, Sony met au cœur de son œuvre cette verticalité qui est matière, forme, conscience, raison, déraison, rêve, prescience, divination, transe, parole. De la parole articulée à la parole retenue que Sony appelle « silence-parlé ». C'est pourquoi il ne faut pas croire que le poète s'est tu. C'est à la claire-audience

que nous invite désormais celui dont l'art de nommer consiste à « voir plus loin que la visualité ».

Kossi Efoui

## Note sur l'édition

---

Encre, sueur, salive et sang rassemble un choix de textes critiques, de lettres ouvertes, de préfaces, de notes, d'avertissements, de conférences et d'entretiens de Sony Labou Tansi couvrant la période 1973-1995. Présentés dans l'ordre chronologique (hormis la « Préface » à l'un de ses romans inédits, *La Planète des signes*, intentionnellement placée en début de recueil), ils sont, pour l'essentiel, extraits de la presse française et africaine, de revues spécialisées ou d'ouvrages collectifs. L'on trouve aussi des textes inédits ou empruntés à ses œuvres (romans, pièces de théâtre, recueils de poésie) publiés de son vivant ou à titre posthume. Parfois, la liberté a été prise de n'en sélectionner et reproduire que certains passages, certaines fulgurances.

Encre, sueur, salive et sang a puisé dans un vaste corpus de dits et écrits souvent dispersés ou rendus inaccessibles (nombre des journaux ou revues mis ici à contribution ont cessé de paraître depuis plusieurs années et la plupart des ouvrages collectifs sont épuisés). Rassemblé au fil du temps, des voyages, des enquêtes, des hasards et des complicités, ce corpus est d'autant plus considérable qu'il est difficile à cerner car la « folie de nommer » de Sony fait peu de cas de la notion de genre : « C'est à mon avis tuer l'art que de lui demander des comptes au-delà de son état de parole », « Ce qui compte, ce n'est pas le genre, mais les choses qu'on a à dire ». Ce recueil a donc pris au mot la parole de l'auteur et a osé l'ignorance – le mélange ? – des genres. Et parce que l'écriture, dit-il, est « ma seconde manière de respirer » a été

maintenu, en particulier lors de la transcription de pages manuscrites inédites, son jeu des majuscules / minuscules, même si, à première vue seulement, il peut sembler aléatoire. La liberté toujours.

Encre, sueur, salive et sang ne nécessite pas, pensons-nous, d'éclairage particulier, qu'il soit biographique, politique, culturel... Quelques précisions sont tout de même apportées entre crochets dans le corps des textes, comme les traductions françaises de termes et expressions kikongo (langue dans laquelle Sony a été alphabétisé). Figure aussi un appareil de notes, sommaire et discret, auquel le lecteur pourra, ou non, se référer en fin de recueil, sans que cela entame ou oriente l'« intention de parole » de Sony. La liberté – encore ! – de se mouvoir sans arrière-discours, sans arrière-pensée dans le labyrinthe laboutansien (« Des labyrinthes incessants, voilà ce qu'est la création ») a donc été prise et... rendue. Rendue car Sony, début 1990, affirme être « en train d'écrire une série d'articles que je ne sais pas quand je publierai ». Vingt-cinq ans plus tard, Encre, sueur, salive et sang pourrait bien en constituer le premier tome.

Que soient remerciés Andra, Darmalla et Yavelde, les filles de Sony Labou Tansi, et leur oncle Victor Mbila-Mpassi, ainsi que les éditeurs, les directions de publication et les journalistes qui ont autorisé les reproductions de ces textes. Sans oublier quelques complices comme Pascal Nzonzi, Victor Louya Mpene Malela, Nicolas Martin-Granel, Patrice Yengo, Dieudonné Niangouna, Pascal Martin Saint Leon et Jean Loup Pivin.



1974

« Je suis un homme où se sont embourbés tous les Autres »

## Préface à La Planète des signes <sup>\*1</sup>

---

J'écris sans doute à cause de cette impression malade que j'ai de n'avoir jamais entièrement été. Autrement dit je me suis toujours senti un « corps étranger » dans ma vie. De plus, au lieu de ne désirer écrire que des livres, j'ai toujours osé des trucs à histoires, des ramassis d'envie de dormir, des débats, disons tout ce qui dans une œuvre devient un prétexte de faire signe. Parce que, que serais-je moi-même, sinon un saisissant prétexte de faire signe. Faire signe à Dieu... Faire signe à tout.

Quand je vois un homme, qu'il soit blanc ou noir, ou peut-être, ce que vous voulez, jaune ou rouge, je me dis : « En voici encore un ! Les enfants de l'existence ! Les gosses de la vie. »

Voici une histoire vécue qui vous fait signe. Une histoire vécue par des gens très résistants à la vie. Également très résistants à la forme de leur gueule. N'allez pas vous mettre à penser qu'on ait une opinion si chatoyante de nous. On s'est cent fois remis en cause ; d'où on a fini par apprendre qu'au fond,

toutes les fois qu'on disait « nous », on désignait nous, vous, les autres, tous. Les gosses de l'existence.

En fait, je suis un homme où se sont embourbés tous les Autres, non point par la forme de leur nez, ni par le nombre de leurs dents, ni encore par composition chimique, ni par contrat ou démonstration mathématique ; mais seulement par cette délicieuse manière de clocher dans la vie.

Disons qu'il y a les imbéciles, les rhétoriciens de la forme de gueule la plus ceci ou la plus cela, les ténors de la longueur du nez, les racistes ainsi qu'on les appelle en terme de cuisine. Mais le racisme n'est qu'un manque d'imagination. Et au fond, manquer d'imagination c'est être sérieusement « handicapé mental ». Il s'est établi un préjugé, disons une devinette dangereuse aux Noirs de peu de culture, c'est celle qui consiste à penser ou à faire penser qu'aucune race de la terre n'est plus facile à insulter que la race noire d'Afrique. Des littérateurs se sont servis de cette devinette pour créer une école. Le danger, c'est que des hommes politiques commencent à s'en servir comme auréole.

Les Juifs sous Hitler auraient pu penser que leur race était la plus facile à insulter. Et les Peaux-Rouges d'Amérique aux premières heures de ce qui devait devenir la plus grande réserve mondiale de honte et de lâcheté.

Il convient de présenter en toute honnêteté les données du problème, de parler jusqu'au bout, mais de préférence avec une passion dépassionnée.

Un jour j'ai causé avec un écrivain qui me disait être de réputation non négligeable ; un métis Mauricien<sup>1</sup>. Il m'a dit qu'il « était Nègre de préférence ». J'ai eu envie de les avaler, lui et sa préférence. Après j'ai compris ce qu'il entendait par préférence. Il voulait simplement dire qu'en 1942 il aurait pu être sémite de préférence ; qu'au temps des conquistadors il aurait pu être Peau-Rouge de préférence ; et qu'en 1945 il aurait pu être Nazzakien<sup>2</sup> et toujours de préférence. J'ai fini par avouer que mon ami avait bon goût en matière de préférence.

Maintenant il faut venir à la cheville du problème, comme on dit dans la tribu de ma mère. Il convient de savoir que la couleur, tout comme les dimensions de la gueule ne sont pas vénéreuses a priori. Ce qui tue, ce sont les idées qu'on se cloue de cette gueule ; les idées qu'on attrape de cette gueule.

Autrement dit, les Blancs en tuant les Noirs d'Angola et ceux d'Afrique du Sud (même si par le même geste ils tuent tous les Noirs de la Terre) commettent un crime de position. Ce n'est pas leur nez démesuré qui tue, tout comme ça n'était pas les moustaches d'Hitler qui tuaient les Juifs, mais la position industrielle et culturelle de l'Allemagne tout entière.

Un jour, j'ai dit à mon ami Pivin<sup>3</sup> ou à un autre de mes amis d'Europe : « Tu sais ? Dans toute l'Histoire de la Terre, il n'y a qu'un jour qui me fait peur, un seul, demain ! Quand l'Occident aura besoin de pétrole pour respirer... et que ce pétrole sera sous le lit des Sahariens trop fatigués pour aller se promener, ou sous les nattes de ceux qui dorment comme du plomb, on sera contraint de leur planter le trépan dans la cervelle. C'est déroutant pour toute l'humanité. De la viande forte ! Après des vins forts. Celui qui veut respirer... aucun principe moral ne peut l'en empêcher. Tout comme aucune valeur morale ne pourrait empêcher les gens d'aller à Nice, pour bronzer jusqu'aux angles du sexe. »

Mon ami me prit les épaules dans ses mains gigantesques. J'ai vu dans ses yeux un rayon de panique. Puis il a dit d'une voix déchirée : « Je pensais qu'il était facile d'être Noir. »

Moi aussi, avec l'habitude d'entendre parler de l'Afrique du Sud, avec l'habitude de penser aux Américains et aux Indiens, avec l'habitude de penser au Klux-Klan [sic], un soir, précisément le soir de l'assassinat de Luther King, je me suis dit avec quelque paille d'agacement dans la voix : « Finalement, il est facile d'être Blanc ! » Entendez « facile » au sens le plus agaçant du mot. « Facile » au moment où ce mot signifie « merde ». Un Noir de talent a poussé l'audace à uriner des trucs comme celui-ci : « My house is my calebash. » Je ne sais plus qui c'était. En tout cas, j'ai fait des efforts pour oublier son nom.

Et mes efforts sont aujourd'hui récompensés. Si nous voulons vivre, il ne faut pas compter sur une culture de calebasse. Nous devons créer une culture de choc. Une culture de riposte. Nous devons avoir une chair de riposte, une existence de riposte. Nous devons aider l'Occident à crever, pendant qu'il nous aide à nous appauvrir. Je dis Occident, que ce soit l'Occident de Lénine ou celui d'Uncle Sam. Parce que la position vénéneuse d'aujourd'hui s'appelle Occident.

Un autre de mes amis français, un peu moins « Piviniste » celui-là, m'a dit : « Ça ne vaut pas la peine d'avoir le cul ailleurs tout le temps. C'est très africain, mais ça finit par devenir gênant. Il faut de temps à autre se rendre à l'évidence. La question, c'est de le faire au moment voulu. » Je lui ai répondu avec une fracassante modestie : « Mon ami, c'est que vous, vous avez le droit de vous rendre à l'évidence parce que vous avez une gueule déficitaire. »

J'ai honte de vous dire ce que mon ami entendait par évidence. Son évidence à lui, c'est les conditions des émigrés noirs en France, c'est le métro tous les soirs, c'est la gueule qu'on va se clouer au bord des jardins sous prétexte qu'on s'aime, c'est la première page de Ici Paris. Pour la première fois de ma vie, un ami m'a donné envie de cracher. Son « moment voulu », c'est maintenant, c'est-à-dire en pyjama. Vous vous rendez compte ! Tout un homme qui se rend au foie gras, au verre de champagne, au cantal, aux heures de bronzage, aux gestes des jets d'eau. Il faut vraiment avoir une gueule déficitaire.

Je résiste. Résistencialiste. Je résiste à la longueur de mes dents, à la vie pour qu'elle finisse par se rendre à moi. Puisque l'évidence c'est moi. Il s'agit pour vous lecteur, si jamais ces pages deviennent un livre, de regarder tout ce qui dans votre expérience vous fait signe. Il se peut d'ailleurs que je n'écrive que pour parler très fort à Dieu.

- \*1. Nous reprenons ici la « Préface » autographe du roman inédit *La Planète des signes* (1974), publiée sous le titre « Préface à *La Planète des signes* », in Sony Labou Tansi. *L'autre monde. Écrits inédits*.

1973

« Être Noir ça finit par faire mal »

## Note de l'auteur à propos de Conscience de tracteur

---

Nous sommes les enfants du Cosmocide. Nous devons avoir les yeux sur ce côté de notre réalité. S'il n'y a pas de fin du monde (ne serait-ce que du monde occidental), je serai porté à penser qu'être Noir ça finit par faire mal. Parce que, sans fin du monde, nous serions un jour contraints de consommer un monde dans lequel nous aurons été absents pendant trop longtemps. Mais j'espère toujours. Et tout écrivain noir devrait espérer comme moi et imposer à tout prix son cœur à la raison occidentale. Il est vrai que le cœur est inutile mais la raison est laide. Et il faut que la beauté par son inutilité écrase la laideur de la raison.

Extrait – « Note de l'auteur » [1973], *Conscience de tracteur*,  
Dakar, Yaoundé, NÉA/CLÉ, 1979, rééd. CLÉ, 2015.

1975

« Tout nommer, nommer jusqu'à ce que la gueule démissionne »

## Lettre à José Pivin

---

Tu veux ? Nommer le monde  
avec moi Remplir chaque  
chose de la douce aventure  
de nommer – Tu veux – Les  
suffoquer Les ensoleiller  
Dans le tic au tac des mondes  
Les aveugler d'une charnelle intensité  
Phonétique Et pour qu'à ma mort  
Aucun seul de tes mots ne m'oublie  
Tu veux ? Faire et défaire la chair  
Dans la douce morsure du langage  
Tu veux ? qu'on ne parle plus qu'avec  
Des mots cassés – Et cassés à quel point José – Parce qu'après tout il  
faut que moi j'écrive. Le tam-tam est une écriture bien sûr. Mais que  
peut-il bien à voir avec ma violence de nommer ? J'en ai écouté des

très farcis – Par rapport au vieux mot qui tombe dans l’autre vieux mot et qui gueule avec – Nommer tout – Tout nommer, nommer jusqu’à ce que la gueule démissionne – Évidemment il y a vos vendeurs de papier plein de vent, plein de trous d’air – je dirais des trous de gueule. Ça vide – Et parfois la culture inondée des slogans. Ça pose le problème d’être vif ou de ne pas l’être – Ça ne réconcilie pas la tête qui pose les questions et la gueule qui doit faire des réponses à ces questions. Qu’est-ce que je raconte fiche ! Tout est contact. Le reste c’est du baratin. Une façon de remplir – Un coup de fil à Françoise<sup>4</sup> qui n’écrit plus à celui qui est breton par le cul – Ça crabe nom de Dieu ! Mais ça ne craquera pas –

Sony –

Lettre à José Pivin [3 mai 1975],  
in L’Atelier de Sony Labou Tansi  
(édition établie par Nicolas Martin-Granel  
et Greta Rodriguez-Antoniotti), vol. I,  
Paris, Revue Noire, 2005.



## J'enseigne l'âme aux choses

---

Je parle avec trente mots d'avance sur mon siècle. Est-ce que cela ne suffit pas pour créer un différend ?

Mais j'aime dire les choses jusqu'où je les vois. Par fidélité à ma viande tapageuse bien plus que par nécessité.

Parce qu'en matière d'art – la vie aussi est un art – le nécessaire n'existe pas, je m'apprête à prendre une parole de tapage.

Le monde construit... et un Hitler en construction, ça ne coûte pas plus cher qu'un ballon de football. Il faut, dans ce contexte, appeler les choses par leur nom ; il faut prendre une parole de sauvetage... ou simplement sauvage. Il faut plus que jamais rester dans ses petites fonctions d'humain, coûte que coûte.

Même si cette propriété est douloureuse, même si le sang devient douloureux dans les veines, il faut fêter sa lourde mention d'homme. Même par méchanceté, il faut demeurer goinfrement humain.

Mon problème, mon seul problème, c'est Dieu.

Les hommes, je les porte blancs ou noirs. Pour ne pas qu'ils me mentionnent absent, je me nomme simplement au poste de professeur agrégé d'âme. J'enseigne l'âme aux choses qui ne l'ont pas eue.

Pour me comprendre, il faut avoir le cœur d'exister. Les impuissants – je suis comme un beau sexe de femme – comment pourraient-ils me pénétrer ? Qu'ils se contentent de mon odeur. Qu'ils se frottent à mes sécrétions. Et qu'ils m'ignorent totalement. C'est leur droit. On ne peut pas demander au beurre d'être cuivre.

Car, qu'on le veuille ou non, on rencontre des spirituellement impuissants. Je ne parle pas pour eux.

« J'enseigne l'âme aux choses »,  
paru dans Le Trou [18 juillet 1976], Théâtre 3,  
Carnières-Morlanwelz (Belgique),  
Lansman Éditeur, « Beaumarchais », n° 37, 1998.

## Introduction à L'Acte de Respirer

---

Nous avons vidé la vie à coups de questions : qui on est – où on est – où va-t-on...

À toutes ces questions je donne une réponse, mais pour l'accepter, il faut avoir le courage, je dirai même le culot d'exister. Au fond, si vraiment vide il y a, pourquoi ne pas en profiter pour y mettre quelque chose ? Pourquoi ne pas l'utiliser à exister ? L'homme est trop beau pour qu'on le néglige.

Cependant, ne vous abusez pas. Je ne parlerai jamais du petit collectionneur de plaisirs, ni du petit vendeur de situations, ni du monteur de vins, ni du caissier d'opinions, ni du brouteur de positions, ni de l'émondeur de slogans, ni de la petite machine à calculer les races. Je ne parlerai jamais du truand esthétique, ni du cochon idéologique, ni du délinquant culturel, ni du drogué linguiste, ni du débauché tiers-mondisant. Je ne parlerai pas du candidat au néant – je parle du volontaire. Volontaire parce qu'en fin de compte la mention d'humain est tellement crasseuse qu'elle n'appartient qu'aux volontaires.

Volontaire à la condition d'homme. Qui veut ? Mais surtout : qui dit mieux ? Les révolutionnaires ont échoué, et leur échec est plus cuisant que celui des saligauds en titre. Les bourgeois ont échoué comme des hommes, les révolutionnaires ont échoué comme des dieux.

Poète, dira-t-on. Mais le poète qu'a-t-il de plus que les autres sinon son entêtement ? Il se nomme à traverser la vie là où la viande est ferme. Il se désigne à puiser les choses dans leur nom. Bref, il parle et respire à titre d'exemple. En cela il est différent de l'homme qui s'improvise en improvisant l'univers. En posant l'acte d'exister il échappe délicieusement au terrorisme de respirer. Il crée ce corps-langage où son âme vente. Ce monde-langage, pourquoi pas. Il arrive à épingle l'univers au fond de son émotion. Et quand le vulgaire déclare : « On ne vit qu'une fois » – il éclate : impuissant !

Maintenant, qui est poète et qui ne l'est pas ? Je crois humblement que tout homme est poète, qui accepte de traverser la vie par cet endroit qu'on nomme « mention d'homme ». L'écrivain de la poésie devient donc un traître. Traître au sublime. Traître au naturel. Traître à la beauté. Mais l'acte de Respirer n'est sûrement pas une quelconque forme d'écriture. C'est, on dirait, la douleur d'une âme qui vient d'accoucher des dimensions exactes de l'univers. J'oblige les choses à exister et elles obéissent délicieusement. Vous croyez peut-être que c'est chose facile de régler une fois pour toutes le différend homme-univers, de résoudre l'équation matière-inhabité ?

Maintenant, est-ce que cela me donne ce qu'on appelle du mérite ? Je ne crois pas. J'ai simplement eu le culot d'exister. Pourquoi voulez-vous que cela s'appelle mérite ? Entêtement. Non, l'entêtement n'est pas un mérite. Et je m'entête à nommer la vie – Je m'entête à trouser la vie.

« Introduction » à L'Acte de Respirer [1976],  
in L'Atelier de Sony Labou Tansi  
(édition établie par Nicolas Martin-Granel  
et Greta Rodriguez-Antoniotti), vol. II,

Paris, Revue Noire, 2005.

1978

« Je répugne. C'est mon métier »

« Je suis le produit d'une terre, je suis le produit d'un monde, et c'est pour me venger de ce monde que je parle. C'est pour faire une grosse tache humaine sur la vie que je parle. Tache humaine donc tache de Dieu. Pourquoi avez-vous si peur d'apprendre qu'on existe ? Effectivement, je vous le dis, on existe. Si vous avez peur, c'est que vous êtes dans le camp de la catastrophe. C'est que vous fuyez la vie et ça ne suffit pas pour inexister. »

## Préface à La Parenthèse de sang

---

Demain ! Est-il encore prudent de parler de demain ? Ou seulement est-il encore possible ?

Demain est mort, aujourd'hui est son cercueil. Une prophétie ? Je n'en sais rien. Sachez par contre que ça fait des bruits de fou en moi. Ces bruits-là me demandent de parler. Il y aura effectivement « la mort de la vie » mais je ne parle pas de « la mort de la vie ». Un vivant n'a pas le droit d'en parler : il prendrait pouvoir de mort, il prendrait état civil de mort. En art, le monstre est un dieu, le monstre est un prodige, donc une beauté. Et ça ne sera jamais tout à fait moi qui parle, mais le monstre en moi. Ça ne sera d'ailleurs jamais tout à

fait vous en face, mais la part de monstre en vous endormie, et que je réveille intentionnellement, dans une véritable affaire d'identité. C'est-à-dire que vous n'y verrez clair que si vous avez le pied profondément humain. Je répugne. C'est mon métier. C'est moche mais ça me suffit. Pas d'hommes pratiquement « formalitaires ». Pas d'hommes formalistes. Et puis, il y a le toupet de parler de ces taches que la vie seulement fait. Ici commence la parenthèse, en ce monde de fin, en ce monde en crue de monde pourtant, où des peuples entiers sont gardés dans la parenthèse. Je vous laisse une chance : vous déciderez s'il faut l'ouvrir ou bien s'il faut la fermer. La parenthèse bien entendu, pas la gueule.

« Préface » [1978] à La Parenthèse de sang  
[non reprise par l'éditeur], Paris, Hatier, 1981.

1979

« Je n'ai pas besoin d'autres diplômes  
que mes entrailles et mon eau »

## Sony Labou Tansi : l'homme qui dit tous les hommes

---

Sony Labou Tansi, nous nous écrivons depuis de longues années. Vous m'avez adressé de nombreux cahiers de poèmes manuscrits où j'ai appris, d'une certaine manière, à faire connaissance avec l'homme et l'écrivain que vous êtes. Plus tard, j'ai eu à lire les pièces et les nouvelles que vous envoyez régulièrement aux deux concours organisés par Radio France internationale et l'Agence de coopération culturelle et technique ; concours où vous avez été plus d'une fois primé... Tout cela pour vous dire que je suis embarrassé pour aujourd'hui vous demander votre identité...

Qui je suis, quand je suis né, comment et pourquoi ?... Je crois que là n'est pas l'essentiel. On le dira un jour. Ce qui peut compter pour l'instant, c'est en gros mon acte d'écrire. Mon métier d'être dingue sans déconner. J'ai l'impression que nous autres Noirs écrivons par étourderie, parce que notre



civilisation, c'est la civilisation de la parole. Également parce que notre vision du monde, c'est d'abord et avant tout une parole. Bref, si l'on me demandait de définir mon écriture par rapport à l'écriture nègre, je dirais ceci : je voudrais qu'en lisant n'importe lequel de mes livres Senghor s'écrie : « Mais c'est cela la négritude, bon sang ! » Simplement parce qu'on ne peut pas arrêter d'être noir. Je dirais mieux : on ne peut pas, quelles que soient les pierres qu'on se lancera dans les camps de la polémique, on ne pourra pas arrêter d'être nègre. Je suis écrivain et nègre. Cela s'impose à moi comme un état civil, comme une identité. Mais je ne serai jamais ce qu'on peut appeler le nègre de quelqu'un. Je suis le nègre qui va loin sur la route des hommes. L'homme qui, malgré tout, dit tous les hommes. Définissez-moi, si vous tenez à me définir, comme, et là aussi malgré tout, la petite somme de tous les hommes. Mon écriture vient simplement de cette somme et de la grosse honte que j'ai de mâcher les mots.

Les mots étant le seul matériau dont vous disposez pour écrire, vous auriez pu difficilement faire autrement. Ou alors, est-ce un trop long anonymat alors que vous avez déjà beaucoup écrit mais peu publié, qui vous cause cette impression ? Est-elle diminuée par la parution de *La Vie et demie* ?

Ma poésie, mes romans, mes nouvelles, mon théâtre, le dénominateur commun à tout cela, c'est encore et simplement la honte de mâcher les mots... *La Vie et demie*, c'est le premier roman que je publie (j'en ai quatre autres dans mes valises que je donnerai à un éditeur le moment venu). J'ai l'impression qu'à propos de ce livre tout le monde s'est foutu dedans. On s'empresse de dire : c'est un livre sur les dictatures africaines. À tous je dis : relisez ! En fait, *La Vie et demie* est un livre sur la vie. La vie que nous avons cessé de respecter. La vie que notre génération n'arrive peut-être pas à transmettre aux générations futures. Et quelle honte ! Mon livre, c'est la peinture de la barbarie de l'homme à l'endroit de l'homme sous toutes ses manifestations possibles. Quand Bokassa I<sup>er</sup> bouffe ses nègres là-bas, dans

l'ex-Oubangui-Chari, ici les médias se marrent et les gens se frottent les mains, comme s'il n'y avait pas eu Hitler I<sup>er</sup>, et comme si les cannibales modernes qui transforment la viande humaine en fric n'en bouffaient pas moins des hommes. Soyons sérieux, nom de Dieu ! Les choses ne seront peut-être pas mieux dans mon prochain roman publiable, L'État honteux. Mais il y a dans La Vie et demie plus que la situation de l'Afrique...

Et si vous le disiez carrément !...

Il y a « la puissance étrangère qui fournissait les guides », il y a l'impuissance de l'homme à gérer la vie, il y a le fait que nous sommes la génération du gaspillage, et ceux qui possèdent les chiffres le confirmeront. Il y a aussi le problème de l'énergie que nous transformons en fric pour acheter la mort de l'humanité...

Mais vous n'êtes pas pour autant un fataliste, que je sache !

Il y a tout cela parce que mon écriture est d'abord et avant tout un hommage à la vie. Il faut choisir entre instaurer le culte de la vie et la foutre en l'air. Mon livre pose le problème de la responsabilité de l'homme devant la vie. Bref ! Il faut être de son temps, mais de chez soi aussi. On ne peut être de nul temps et de nulle part...

Utiliser un tel langage ne doit pas toujours vous valoir les applaudissements. Il est parfois risqué de déranger...

Figurez-vous qu'une fillette, quelque part dans la flotte des médias, s'est levée pour dire : « Mais c'est le langage de la réaction. » Je me marre ! Vous étiez là et c'est vous qui avez trouvé la réponse. Souvenez-vous, vous avez rétorqué : « On veut beurrer le troisième côté de la tartine ! » C'est mépris que j'aurais dû naître. Comme ça, à moi l'accès à tous les dossiers du pigment, à

moi l'accès à toutes les archives de l'humanité. Le Blanc et le Noir, en un sens, sont des infirmes... À quoi sert un écrivain s'il ne peut pas appeler les choses par leur nom et s'il n'a pas suffisamment de nœuds dans sa culotte pour montrer qu'à quelque chose vivre est bon. Surtout dans notre société de gaffes et de gâchis. Il va sans dire que l'écriture peut être considérée comme un crime qui nous choisit et qui nous met la corde au cou. Le devoir de chaque génération humaine est, je crois, celui de donner un souffle neuf à la vie. Je n'écrirai pas comme mes parents, bien que, tout compte fait, c'est leur rêve que je porte ; je l'agrandis à mon aise parce que c'est le choix qui crée l'homme. Pour le reste, nul n'ignore les possibilités de la parole et puisque au commencement était la parole, je crois qu'à la fin aussi sera la parole...

Et si vous aviez à choisir une seule parmi ces possibilités, à quoi l'utiliseriez-vous en définitive ?

Si une seule occasion m'était donnée de parler à tous les hommes, je dirais à chacun d'eux : c'est de toi que je suis fou. Toute mon écriture est une manière de dire cette chose. C'est dingue d'être amoureux de l'humanité mais je le suis et j'en suis fier. Fier, avec mes trois peurs. Elles s'imposent à moi comme à tous les humains : la peur de finir en tant qu'être, mais aussi en tant qu'espèce, peur de l'égarement et enfin peur de l'inutilité. Et puis, malgré tout, une certaine peur de la parole. Je dis bien peur de la parole et non honte. D'une manière ou d'une autre, il m'est possible de répondre à toutes les questions qu'on pourrait me poser sur mon verbe en une seule et unique phrase : je suis écrivain, que voulez-vous que j'y fasse, les choses viennent du ventre. Parce que le ventre demande un peu de place sur notre terre en question. Parce que les gens semblent ignorer que c'est de la viande que nous vient la vie...

Sans vouloir vous interrompre, et l'histoire ? Comment la prenez-vous en compte ?

Vous avez raison, il y a peut-être le feu de l'histoire qui fait que pour nous chaque mot, chaque parole est une pierre. Rappelons-nous une fois de plus : au commencement était la parole. Moi, j'ai pris les trois formes de ma parole : la poésie, le théâtre et le roman, et j'en suis compta. La vie est un scandale, mais elle n'est pas un drame. Je pense qu'à la limite on peut lui accorder un brin de chance et lui faire confiance. Or il n'y a qu'un seul moyen de faire confiance à l'existence : l'amour. La haine n'a jamais sauvé personne.

Je sais qu'il y a une certaine attitude de la critique que vous n'aimez pas. Nous avons longtemps parlé de l'inévitable question qu'on vous lance sans répit : celle des influences...

En effet, c'est la toute première que les négrologues s'empressent de poser. Alors je suis obligé de préciser que mon corps est un drapeau, que le corps de chaque homme est un drapeau, et que rien ni personne ne peut mieux influencer un drapeau que le vent, le souffle. Lui seul fait bouger, fait agir. Dans une de mes pièces, je fais dire à un des personnages : je n'ai pas d'autre diplôme que ma braguette parce que je parle de la chose la plus ignorée, la vie. Je n'ai pas besoin d'autres diplômes que mes entrailles et mon eau. En matière de parole, je prends la plus coupante, la plus boxante pour la simple raison que je suis paria. Je veux dire que le Noir qui trouble, qui surprend, est un paria en formation. La plus belle prière que tout le monde me fait est claire : « Allons ! Sois nègre et qu'on te connaisse. » Vous voyez bien qu'à cette allure-là le devoir d'un révolté (car j'en suis un), c'est de créer des révoltes, de les fabriquer en chaîne parce que seuls les révoltés peuvent sortir le monde de l'impasse et du cul-de-génération – on dit bien sûr cul-de-basse-fosse – où notre siècle s'est foutu...

Attention, on vous fera comprendre que nous vivons une période de « progrès »...

C'est vrai, il fut un moment où nous avons dit « progrès ». Toutes les voix s'accordaient. Mais aujourd'hui, le progrès devrait nous faire peur. Il nous livre à l'ensauvagement (le vrai celui-là) de l'espèce parce que personne n'a été préparé au progrès. Il va plus vite que nous et on va se casser la gueule. On ne peut pas vouloir créer le bonheur sur terre sans avoir au préalable créé une humanité. Avant de réaliser que c'est l'humanité qui sauvera, et non un peuple ou une race dominante. Mais comment obliger les gens à jeter par-dessus bord ce côté Hitler que chacun porte en soi, pour alléger le navire ?... Nous sommes tous des Hitler en puissance. Si sous prétexte d'informer les gens on doit continuer d'abattre plusieurs millions d'arbres par jour, alors le progrès ça sert à quoi ? Il faut des prophètes, notre temps en a besoin. Il faut des révoltés pour faire face à l'ensauvagement. Quand un mot pareil est prononcé, tout le monde se tourne vers l'Afrique ou l'Amérique latine. C'est possible. Mais qui invente cette sorte d'Afrique-là ? Je dirais mieux, qui a inventé cette Afrique-là ? Cette terre se déchire et se prend les boyaux... Il est regrettable de constater qu'on ne se rend pas compte que c'est en même temps les boyaux de toute l'humanité qui se déchirent...

Vous ne craignez pas qu'on vous taxe d'absolutisme ? Vous savez autant que moi que les jugements tombent facilement...

Je hais l'absolutisme, même quand il est brandi par les mains de la vérité. Qu'on le veuille ou non, aucune vérité n'est immortelle si elle ne prend pas le risque de se changer en prison. La seule chose éternellement vérifiable, c'est le sang et la viande par lesquels la vie arrive jusqu'à nous. J'aime qu'on ait un brin d'égards pour cette viande humaine qui crie en moi, en l'autre, en nous tous. On connaît le onzième commandement par cœur : prolétaires du monde entier, déchirez-vous. Et pour certains, cette situation reste à la limite distrayante. Qu'est-ce que vous pensez d'un jeu d'enfant qui peut tuer l'humanité ? C'est un jeu savant, n'est-ce pas ? Eh bien, si la terre devait vivre encore cinq siècles, les gens du futur viendront rire de tout ce que nous faisons

aujourd'hui et que nous croyons sublime et indispensable. À ce stade, permettez-moi de citer Lopez [L'État honteux et Machin la Hernie], encore un de mes personnages : je n'ai pas trouvé sur cette terre chose plus noble que ma hernie salée et mon eau kaki. Je n'ai pas eu d'autre nécessaire que ma hernie. Et comprenez, mes frères et chers com... patriotes, qu'on ne fait pas d'omelette sans casser les mots. J'écris pour faire peur et pour faire honte. À part cela, je ne sais rien de moi : voilà la Vérité...

« Sony Labou Tansi : l'homme qui dit tous les hommes »,  
entretien avec Édouard J. Maunick, *Demain l'Afrique*, n° 40,  
19 novembre 1979.

Sans date

« Mon rêve est plus beau que votre viande hachée »

## Brouillon de lettre à Sylvain Bemba<sup>5</sup>

---

C'est une honte pour nous mon frère ; une honte mais je crois aussi que cette honte a bien le parfum d'un honneur par rapport à toutes les discussions que j'ai eues avec toi jusqu'ici. Et du fait aussi, je dois le dire, que dans un certain sens nous venons l'un de l'autre, à moins que ça ne soit l'un vers l'autre que nous allons. Enfin, sache mon frère que le crime est consommé : hier soir j'ai assisté à une conversation qui j'en suis sûr t'aurait mis hors de toi. Un homme qui à en croire ses diplômes aurait le droit de s'asseoir sur la tête de mon père (docteur en latin et grec) m'a donné l'impression d'être de ce que j'appelle « des intellectuels laissés par la France sur une Afrique brûlante ».

C'est dommage, mais appuyé sur son grec et son latin, mon frère a affirmé (peut-être sans trop le savoir) que les Africains n'ont pas d'esthétique, ils n'ont que des symboles.

J'ai tout de suite bondi de ma chaise, pas pour aller en bataille rangée contre mon frère, parce qu'il est malgré tout mon frère, mais pour dire : si

Sylvain était là. Tu imagines comme les choses ont été dures pour moi et ma grosse tête sans latin ni grec de soutenir que ma grand-mère et sa grand-mère et la grand-mère de la grand-mère, en plus, disons à côté de l'art symbolique, ont eu leur cul sur le beau, que mon père et ses pères ont eu la belle possibilité de faire parler le beau parce qu'il est beau. Je crois que tu seras de mon avis, quand je dis (et je l'aurais répété devant tous les canons de la haute francité gréco-latine braqués sur ma pauvre tête de simple) qu'à côté du symbolisme africain, il y a bel et bien un art de chez nous qui consiste à satisfaire le besoin humain de donner la parole au beau. Pour te répéter en ce sens j'ai cité (à l'envers ou à l'endroit) Gotène<sup>6</sup> disant : « Je ne suis pas un boulanger pour faire mes tableaux suivant un poids et une mesure donnés », fin de citation comme on dit chez ma mère.

Mais rien à faire, mon type avait assez de latin entre les dents et assez de grec pour insulter nos ancêtres et moi-même : c'est le mode dans cette civilisation de peur et de niaiserie : on peut monter plus haut et mettre son cul sur n'importe quelle vérité pourvu qu'on ait pris au préalable un doctorat en quelque truc de sorcellerie euro-africaine. Quel malheur pour toi dont je ne connais pas les diplômes quand je me penche pour regarder dans le puits de ton immense et sage connaissance. Quel malheur aussi pour mon père et ses pères dont la richesse de cœur et de tête est honteusement piétinée par les commandements en chef de la haute et fortifiée « diplomacopie » moderne.

Quand donc allons-nous donner à nos diplômes le sens de nos jambes pour arrêter l'horreur de nous tromper de chemin à tout bout de champ ? Je sais qu'à ma place tu aurais cité tant de mecs dirigés comme des lasers sur le doctorat d'État de mon frère dont je tais le pays parce qu'il a pris le vaillant soin de parler au nom de l'Afrique tout entière comme si l'Afrique était déjà un grand village où toutes les cases, tous les arbres et tous les êtres étaient kaki. Je ne suis pas contre un tel rêve, mais tu sais comme moi le danger qu'il y a à vouloir prendre ses désirs pour des faits. Che Guevara se serait croisé les mains puisqu'ayant rêvé à la révolution il l'aurait eue toute faite. Le pauvre



homme ! Mais, veux-tu ?, revenons à nos moutons : et le premier mouton qui se prête à ma façon d'y aller c'est ton Homme qui tua le crocodile. Je ne veux pas jouer le jeu honteux des intellectuels laissés par l'Europe. Mais je ne vois dans cette création nul désir d'être à l'ordre du jour. Je ne vois qu'un besoin de bousculer par le biais du beau, besoin qui lui-même pourrait bien venir de l'humaine hantise de faire parler le Beau, même quand le désir premier semble celui de profiter de la situation pour ôter la parole à ce qui est laid, ce que nous confondons souvent avec l'art de service commandé, ou l'art qui dit oui et qui dit non. Et quand je regarde tes Hommes-Arbres, je crois que ce que je vois permet à ma raison de la fermer une seconde. Parce que c'est tuer l'art déjà que de lui faire bouffer des questions-réponses. C'est à mon avis tuer l'art que de lui demander des comptes au-delà de son état de parole. Et pour en revenir à ma discussion avec le grec qui (peut-être sans trop le savoir) avalait l'affirmation blanche selon laquelle devant la beauté le comportement du Nègre est bizarre mais simple : « Il écarquille les yeux et pose l'immortelle question suivante : qu'est-ce que ça signifie ? », en guise de consolation, ses copains de thèse l'ont traîné dans la boue « d'un sens des choses que nous avons perdu » et « d'un lien avec le sens du monde qui manque dans notre civilisation de consommation » ; ils lui ont donné la médaille d'honneur de l'époque paléo ou néolithique et celle du « Moyen Âge où dans l'art européen tout voulait dire quelque chose », entends avec ses pauvres sales bêtes qui n'auraient pas inventé le fil à couper le beurre et la peinture abstraite. Et pour l'autre quelle fête de m'avoir jeté à la poubelle avec mes ancêtres les non-Gaulois. Mais je n'en pleure pas du tout et je crois que la vraie fête est pour moi qui, Sans Tam-Tam, lave mes Rêves Portatifs à l'eau du Beau. Sans autre diplôme que ma hernie, mon cœur et mon grand art d'être vivant, je traduis les émotions de chez moi dans la langue du moi universel. Qu'on m'insulte. Mais qu'on sache aussi de quoi et pourquoi on m'insulte. Je ne vendrai pas mes ancêtres à trente deniers pour qu'avec l'argent ainsi reçu je me gave de viande hachée. Mon rêve est plus beau que votre viande hachée. Il fera long feu et

plus de bruit que vous n'en ferez avec vos pets pour avoir mangé tant de viande hachée. Et je plains votre cowboyisme intellectuel et toutes vos masturbations gréco-latines qui ne valent même pas un mot en bambara. L'Amérique semble fière de ses gratte-ciel en béton mort, pourquoi ne serais-je pas aussi fier des bras des baobabs qui n'ont pollué personne depuis des millénaires ? Si pour faire le New York Times je dois abattre plusieurs millions de tonnes de forêt par jour, pourquoi nom de Dieu ne choisirais-je pas l'oralité à la place d'une ligne d'information pour dix pages de publicité assommante ? Si face à la civilisation de l'avilissement, de la défiguration, et face à votre société de peur d'insécurité et de consommation (de quoi d'abord ?) j'opte pour l'art de vivre vivant, où est donc mon crime ?

Insultez-moi, mais par simple honnêteté intellectuelle (j'espère qu'on est tous capables d'honnêteté) sachez que je crois qu'un Hindou a si bien dit : « Quand un doigt montre la lune, c'est le doigt que l'imbécile regarde. » Mais voici la vraie question : « Que montrent vos doctorats de grec ? Que montrent vos doctorats de latin ? L'Afrique ? Ou simplement mes fautes d'orthographe ? » Sachez en tout cas que les fautes d'orthographe personne n'en est jamais mort, mais l'Afrique, des gens en sont morts, parmi eux, je ne citerai que celui que Sylvain Bemba admire : Patrice qui vous savez [Patrice Lumumba<sup>7</sup>]. Mais attention, qui j'ai cité est un point de repère pas point de départ.

Les niais (passe-moi le terme) se sont rassemblés dans la baraque pour se demander pendant le temps qu'ils voudront si oui ou non il y a une petite bête à qui on peut donner le nom d'Esthétique Africaine ; hier on aurait d'ailleurs dit esthétique nègre. Bravo les enfants ! Et vous de répondre : « Attention messieurs, l'Afrique a eu ses gratte-ciel ; l'Afrique aussi a eu sa viande hachée et ses "diplômates". » Mais moi je vous demande : messieurs de la diplomacopie, avons-nous la conscience tranquille ? Si oui, pourquoi disons-nous : l'Afrique aussi ? C'est vrai que nous aussi nous avons eu, nous avons été, et nous serons. La grande question est de savoir ce que nous sommes

aujourd'hui. Ne parlons plus comme si tous les jours étaient hier. Sachons qu'il y a aujourd'hui et demain.

Je ne peux pas arrêter ce brouillon de lettre sans faire allusion à l'autre question distrayante qui s'ensuivra pour les sacro-saints besoins de la polémique. Et je préfère le dire avant vos découvertes : je suis maître dans l'art de déconner, vous ne me battrez pas sur ce terrain-là. D'ailleurs je connais le proverbe : « Qui trop étreint embrasse mal. » Attendez donc le brouillon de lettre à Henri Lopes<sup>8</sup> pour vouloir m'étreindre. Vous risquez autrement de rater.

Sony Labou Tansi

« Brouillon de lettre à Sylvain Bemba » [s. d., v. 1980],  
in L'Autre Monde. Écrits inédits, textes choisis et réunis  
par Nicolas Martin-Granel et Bruno Tilliette,  
Paris, Revue Noire, 1997.

1980

« Les gens perdent leur temps à se casser la vie »

## Entretien

---

Peut-être pourrais-je dire que ce n'est pas moi qui écris, mais l'autre moi. Moi qui raisonne n'a pas grand-chose à voir avec moi qui écris. Simplement parce que l'art ne raisonne pas : il respire. N'empêche bien entendu que, si j'ose dire, le but de l'homme c'est l'homme. Même pas l'art. Tous ses efforts tendent vers la vie. À mon sens la vie mérite notre entière attention. Et franchement j'ai honte quand je vois des gens mettre leur vie à prendre du fric, à jeter l'eau des sexes, à dire que les vins sont bons ou mauvais, à tuer, je veux dire les gens passent leur temps à se casser la vie. Le comble à ce moment-là est qu'ils ne semblent pas trouver meilleure manière d'être en vie. C'est dommage. En fait, il est d'abord question d'être vivant. De le rester jusqu'à la mort. Ne pas vivre au rabais.

La mort, j'en parle de la même manière que la vie. Ça doit surprendre, mais c'est vrai : il n'y a pas que la vie que les gens ignorent. La mort aussi, nous l'ignorons. Et quel dommage ! D'ailleurs je crois que cela vient du fait

que les gens sont devenus plus intellectuels que sages, parce que, tous les comptes faits, l'homme ne vit plus que d'intelligences (je mets un « s », vous voyez pourquoi). La meilleure preuve que nous sommes en train de tuer la vie. La mort ne tue pas la vie, c'est nous qui tuons la mort aussi. Nous sommes des assassins. La Terre est remplie d'assassins. Nous sommes une époque honteuse, nous préparons l'assassinat du genre humain. Nous faisons semblant de ne pas le savoir. Il en est pourtant ainsi. Et si je prolonge la vie jusque dans la mort, si en quelque sorte je saute la mort pour tomber plus loin, c'est par passion : la passion de la Vie. Le vécu est d'ailleurs double chez nous : le rêve aussi est un vécu. Le vécu inconscient n'est ni moins beau ni moins important que le vécu conscient.

Extraits – « Entretien avec l'écrivain congolais  
Sony Labou Tansi, dramaturge, poète et romancier »,  
propos recueillis par Guy Daninos, L'Afrique littéraire, n° 57,  
3<sup>e</sup> trimestre 1980.

1981

« Je n'ai jamais eu recours au français,  
c'est lui qui a recours à moi »

## L'écrivain face à la polémique

---

Les écrivains n'ont plus confiance en leur intelligence à 100 %. J'ai l'impression qu'on enseigne, non la littérature, mais des comportements face à la littérature – ce comportement engendre des polémiques.

Mesdames,

Messieurs,

Camarades,

Je crois qu'on me demande de faire une conférence à votre intention. Pour trois raisons, je dis non. La première de mes raisons est que les conférences sont des « machins » du xx<sup>e</sup> siècle. Et si je devais parler en lieu et place de l'Afrique, je dirais que même l'Afrique n'est pas au xx<sup>e</sup> siècle. Mesdames et messieurs, camarades, c'est une honte, notre honte à tous, mais il faut appeler les choses par leur vrai nom, car c'est là que commence ma démarche de créateur. Si donc la polémique est au xx<sup>e</sup> siècle, si les fusées et l'informatique sont au xx<sup>e</sup> siècle, l'homme, lui, n'est pas au même siècle que ce que nous

avons eu coutume d'appeler le « Progrès ». Les races, les tribus, les classes, en un mot le cœur humain n'est pas au XX<sup>e</sup> siècle.

Pendant que l'Europe joue au sage civilisé dans le dos de l'humanité, que fait le reste de l'humanité ? Elle gère la polémique et disserte autour des révolutions à un moment où, plus que jamais, le monde a besoin d'une révolution. Je disais tantôt l'Europe, vous devez connaître l'Europe inculpée de notre confrère Letembet-Ambily<sup>9</sup>, mais précisons par acquit de conscience que du point de vue géo-humain et géo-historique, l'Europe va de San Francisco à la presqu'île de Kamtchatka.

La deuxième raison pour laquelle je dis non aux conférences est très simple : vous êtes intellectuels, c'est-à-dire des ustensiles de cuisine que je digère très mal. Vous et moi ne sommes pour ainsi dire pas au même monde : vous dissertez votre existence, moi je prends la mienne à bras-le-corps, je m'en frotte le cœur, je la frotte crasseusement à celle d'en face. Je crois moi en une manière finalement toujours plus nouvelle d'aborder la vie, une manière toujours plus neuve de venir au monde. Par deux fois déjà je crois avoir dit à quoi servent les intellectuels dans nos pays en voie de sous-développement. Je ne reviendrai pas là-dessus, parce que vous risquez de me demander à quoi servent les écrivains dans les pays qui n'ont pas eu Voltaire, ni Pouchkine, ni Einstein, ni Marx. Et nous retomberions dans l'art de ranger les canons de la polémique, nous mettrions en marche toutes nos batteries et cette pauvre salle ne serait plus qu'un brouhaha de citations et de références, histoire de savoir qui plus que l'autre a le crâne assez large pour contenir la culture. Qui, à la vitesse Mao ou Machiavel, peut tirer le plus grand nombre de mots, à la seconde. Et nous verrions s'envoler de tous les coins de la salle thèses, synthèses et doctorats. Mais il se peut que vous ne soyez pas de ces intellectuels dont je parle, enfants adultérins d'une logique de mythes, « venus trop tard dans un monde paraît-il trop vieux » (je crois quant à moi que la meilleure manière de venir au monde c'est d'y venir avec sa propre part au Monde).

Bref, peut-être voulez-vous seulement être sûrs que, malgré mes allures de démon, je ne suis qu'un homme comme vous, fait avec de la viande et du sang, porteur d'espairs, de rêves, de folies, de peur. Auquel cas nous allons parler, non pas de Conférence, mais simplement d'adresse, d'état civil, si vous voulez je vais vous donner mon état civil et mon adresse aux camps de la polémique : car l'enseignement de la littérature est devenu d'abord et avant tout une polémique. Je ne garantis pas qu'en arrivant chez moi, l'adresse que je vous aurai donnée, vous ne trouviez pas de bois. En tout cas, au lieu d'une conférence comme vous l'avez souhaité, nous allons parler de mon exercice de lucidité (ce mot a pour moi une grande importance) parce que je crois que l'art c'est le pur et simple exercice de la lucidité. L'art c'est le contraire de l'exercice de la polémique. C'est tout le contraire de l'exercice de la culture. J'appelle exercice de la culture la position qui consiste à placer son fauteuil dans le sens d'une culture à quatre pattes, savamment prétentieuse, et de s'asseoir, sans imagination, pour se mettre, passez-moi le mot, à péter la polémique. Sans être contre l'intelligence, j'avoue que je n'ai jamais compris l'intelligence des intellectuels. Mais peut-être devrais-je, pour être logique, commencer par le commencement.

Estimez-vous que la littérature est une chose sérieuse ? Quelle que soit votre réponse, elle ne sera qu'un point de vue. Moi qui ai de mauvaises manières de table quand il s'agit de bouffer la culture, je prendrai votre point de vue avec des pincettes. Si j'avais voulu faire une conférence et pour les besoins de la mode, je commencerais par une citation, et là, j'aurais choisi Camus. Pas pour des raisons de famille, simplement parce que je crois que c'est lui qui a raison quand il dit : « La vie de l'homme est plus intéressante que ses œuvres... Le roman c'est lui. » J'espère en tout cas que vous n'allez pas profiter de cette occasion pour me demander les raisons profondes pour lesquelles j'écris ou je crie. Il n'y en a pas. Mais vous ne me croirez pas si je me mets à vous parler en toute franchise. Alors, pour gagner du temps, je vais vous en donner une ou deux en passant. J'écris parce que mes entrailles et le



bruit de ma respiration me poussent à l'écriture. J'écris parce que la page blanche me chagrine et me donne la nausée. Elle me fait pitié. J'écris aussi, et je crois que c'est la raison fondamentale, pour remettre à plus tard la mort du roman, pour semer le doute dans l'esprit de ceux qui croient en son inexistence. Je n'ai d'ailleurs aucun mérite d'une telle entreprise puisque l'annonce de la mort du roman date de l'époque des papyrus. Et depuis, des spécialistes de talent se sont occupés de la santé de ce malade increvable. Il est vrai qu'ici je parle du roman comme son nom l'indique. Je ne crois pas en l'inutilité du rêve. Jules Verne et Kafka m'ont appris que le rêve, ou l'imagination si vous préférez, trouve toujours sa place dans quelque réalité, que l'imaginaire d'aujourd'hui peut être la réalité de demain. Je suis persuadé que le rêve est notre premier pas quand il s'agit d'ajouter un peu de place en ce monde. Lui seul montre quel tort nous aurions de penser que le Monde est déjà fait, que nous n'avons plus qu'à nous contenter de la fonction honteuse de consommation. Non, je me répète : chaque génération vient au monde avec sa propre part du monde. Nous avons le devoir d'ajouter du monde au monde, par notre pratique de la sensibilité (l'intelligence est une forme de sensibilité), par notre exercice de l'imagination, car en fait, la honte n'est pas de rêver, mais de manquer d'imagination. Vous me permettez de citer Artaud, il dit : « Nous ne sommes pas encore au monde, les choses ne sont pas encore faites, la raison de vivre n'est pas encore trouvée... » J'ai déjà écrit que c'est par étourderie que j'écrivais. Les gérants de la polémique vont me sauter à la gorge si je ne m'empresse pas de préciser que, tous les comptes faits, c'est par étourderie que nous sommes vivants.

La marque ? Comme vous voudrez. Écrivain africain, congolais, mukongo<sup>10</sup>... mettez l'affiche. Vous pouvez même mettre : « Attention sensibilité africaine, interdite aux Polonais. » Mais pour moi, le fait d'être congolais n'est qu'un prétexte pour que « rien de ce qui est humain ne me soit étranger ». Parce que, mesdames et messieurs, camarades, le culte de sa propre culture ça s'appelle se gratter le nombril, il est aussi déshumanisant

que le culte de la culture des autres. La soif d'identité ne peut pas être une occasion de médiocrité. L'exercice de la lucidité, mesdames et messieurs, quand on m'a proposé de faire une conférence aux universitaires de votre département, je me suis dit : ça y est, ils ont faim et ils veulent un casse-croûte. Une phrase que j'ai lue au mur dans un campus m'est revenue à l'esprit : « On cherche des Acteurs pour Cannibales. » Vous voyez bien l'ambiguïté. Mais entre nous soit dit, si vous avez faim, si vous avez vraiment faim, vous vous êtes trompés de casse-croûte. Car je ne me vois pas en train de danser un disco du genre : « Il était une fois un nigaud appelé Moi. » Je suis artiste, donc porteur d'une existence mal sue. Je laisse les travaux de charcuterie à la critique et aux polémistes, j'aurais dit aux polé-musiciens. En ma qualité, triste hélas, de metteur en signe du monde, je n'ai pas d'autre passion que la simple joie d'appeler les choses par leur nom. Pardonnez-moi si, là, devant vous, par acquit de conscience, je dois penser ce que je pense et dire ce que je dis. Toutefois, de peur que la polémique ne vienne tout gâcher, je préviens que mes propos ne sont pas des vérités sacrées (les vérités sacrées me donnent froid dans le dos).

En fait, j'écris (ou je crie) pour qu'il fasse homme en moi. Mon écriture, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, vient d'une certaine peur que j'ai de me tromper. Il y a tant d'hommes sur cette terre qui pensent que la vie ne sert à rien, d'autres pensent qu'une vie, on doit s'en servir à piétiner les autres, à amasser des voitures, à montrer les filles, à descendre les vins, à avilir les autres : j'estime que c'est un manque d'imagination. J'ai en l'homme une foi finalement métaphysique. Ma confiance et mon amour pour lui sont métaphysiques. Mais notre siècle manque d'imagination. Notre siècle ne veut plus rêver : il condamne le rêve. C'est une horreur. J'ai déjà dit que c'est sur les ailes du rêve que l'homme vient au monde. À moins qu'il ne se contente du rôle honteux du consommateur : consommateur d'esthétique, consommateur de philosophes, consommateur des obsessions des autres. Nous n'aurions donc avec la vie que des rapports en tout point de vue sommaires. Sommaires

seraient également nos rapports avec sa Majesté, la Réalité ; la réalité ne pouvant être maîtrisée par le biais de l'imagination.

Mais l'art d'écrire c'est aussi l'exercice de nommer. Nommer c'est mettre les choses en vie, la mise en chair comme dirait le poète Édouard Maunick. Évidemment, en majorité vous êtes des étudiants en littérature. Vous savez mieux que moi à quoi vous destine cette fonction. En tout cas, je vous le dis, entre nous, mon devoir en tant que créateur consiste à me méfier de vous. Je voudrais avoir tort : mais l'étudiant en littérature a des allures de charcutier. On le prépare à des mécanismes assez pavloviens de salivation de telle sorte que, le jour de l'examen, la température aidant, il se met à sécréter des odeurs d'intellectuel marque déposée et prêt-à-porter. Il se débrouille à savoir qui est écrivain polonais et dans quelle mesure ; qui est rabelaisien et à quel pourcentage. L'étudiant en littérature n'est pas celui qui apprend à aimer et à respecter un livre, c'est, tous les comptes faits, celui qui apprend à mourir et à fermer le plus grand nombre de livres possibles. Il n'est pas celui à qui on apprend à aimer les belles lettres, mais celui qui saura disséquer des cadavres appelés poèmes ou romans, après un diagnostic d'intention.

L'étudiant en littérature n'est plus (et il faut le comprendre, il n'en a pas le temps quand même il en aurait le loisir) celui qui apprend à respecter l'art de nommer, mais simplement, passez-moi le terme, le respectable coureur de fâcs depuis qu'il paraît que les lettres sont plus distrayantes que la trigonométrie. Si bien qu'à la faculté des lettres, on pourrait lire ce qu'on lit des trains aux passages à niveau : « Attention, un diplôme peut en cacher un autre. »

Or, pendant que vous me charcutez, pendant que vous m'approchez ou m'éloignez de Jarry, pendant que vous cherchez à connaître la teneur en sensibilité africaine, congolaise, bantou de ma folie de nommer, je sais, moi, que devant la page blanche, congolais [sic] bien entendu, mes hésitations, mes angoisses, mes obsessions sont tout d'abord et avant tout d'homme. Au-delà du mensonge de tribu, de race, au-delà du simulacre et de l'injustice, ce qui

crache sur la barbarie de l'homme envers l'homme, ce qui aspire à plus de justice et à plus de paix, c'est l'homme.

Les gérants de la polémique m'en voudront si je passe sous silence le problème de la langue dans laquelle j'écris. Je vais là citer un frère, qui finalement est devenu notre ancêtre, Tchicaya U Tam'si<sup>11</sup> : « Je témoigne d'un peuple. » Je dirai moi : je témoigne d'un peuple que plus personne n'a hélé à sa force et à sa dimension exactes. J'écris en français parce que c'est dans cette langue-là que moi-même j'ai été violé. Je me souviens de ma virginité. Et mes rapports avec la langue française sont des rapports de force majeure, oui, finalement. Il faut dire s'il y a du français et de moi quelqu'un qui soit en position de force, ce n'est pas le français, c'est moi. Je n'ai jamais eu recours au français, c'est lui qui a eu recours à moi.

Mais depuis que la culture est devenue cet engin qui sert à épater, depuis que la culture est devenue un prétexte de garder la parole même quand on n'a rien à dire, nous ne sommes plus assez sages pour dire un mot qui ne soit pas un mot polémique. Mais pour l'intérêt des polémistes, je citerai Carlos Fuentes : « Le trésor de l'Amérique latine, c'est la langue. » Je ne pense pas que la situation soit la même pour l'Afrique, mais toute polémique mise à part, je sais que pour l'instant, c'est en français que je peux parler à mes frères kouyou, vili, teke<sup>12</sup>, sénégalais, dont j'ignore les langues. Pour l'instant, car ça ne peut être que pour l'instant, j'écris en français parce que c'est en cette langue que se font les diplômes de littérature et la polémique littéraire. Quant à savoir si le témoignage que je fais de mon peuple peut se faire dans la langue de Voltaire, Cortázar et Kafka, pour ne citer que ceux-là, ont témoigné de leurs peuples nous savons en quelles langues. Et puis, en quelle langue avons-nous lu Homère, Virgile, Tolstoï, Faulkner ? Si donc quelqu'un a du mal à comprendre pourquoi j'écris en français, dites-lui que c'est par manque de traducteurs. C'est une joie pénible. Mais la littérature je ne m'en sers pas à vider la bile : je m'en sers à être vivant, à tenir vivant le plus longtemps possible, la littérature, je ne m'en sers pas à taire le voyou, c'est ma seconde

manière de respirer. J'ai parlé d'adresse au début de mon exposé. Cette adresse que je voudrais vous donner la plus complète possible consiste à vous montrer le côté congolais de mon rêve humain. C'est pourquoi, sans vouloir faire d'une pierre deux coups, je ne terminerai pas mon propos sans avoir touché l'autre point chaud de la polémique qui gâche tout, mais simplement la connotation. Nous confondons souvent propagande et littérature. Lou Sin<sup>13</sup> dit à propos : « Si la propagande a besoin de littérature, c'est que la littérature n'est pas la propagande. » La maladresse même belle de répéter sept fois le mot peuple dans un poème ne rendra pas le poème engagé mais simplement alourdi, ou médiocre. Si bien qu'en fin de compte nous arrivons à un résultat contraire à celui que nous visions. Et si l'on me demandait de définir la médiocrité, je dirais simplement que c'est le don des résultats fâcheux. L'engagement n'est pas dans les intentions, il est dans le résultat. Par ma parole que je veux d'honneur, je témoigne d'un siècle. Je suis engagé à l'honneur. Et pour que mon engagement me serve d'orgueil, il ne doit être ni conjoncturel ni opportuniste. Je fais le constat d'un accident de civilisation. L'art ne rend sans doute pas les hommes meilleurs, mais l'art véritable ne laisse pas un homme véritablement indifférent. Je ne crois pas en la littérature innocente. Quand je dis : nous avons plus de nourriture sur notre terre qu'il n'y en a jamais eu auparavant, mais plus de gens y meurent de faim, quand je dis : nous avons plus de savoir et plus de philosophies bien intentionnées, mais plus de personnes sont massacrées ou jetées en prison chaque jour, quand j'invente des femmes qui essaient de tirer sur la connerie les balles de leur sexe, quand je couvre de honte les guides providentiels et les « mamans de la nation », les cannibales et les puissances étrangères qui fournissent les cannibales. Je suis engagé par rapport à l'espèce humaine. J'ai la chance de n'être opprimé, sur le plan humain, l'opresseur est plus déshumanisé que moi qu'il opprime, et en tant qu'homme, j'ai pitié de lui, je regarde si je ne peux pas le sauver de son humanité, si je ne peux pas, en quelque sorte, faire d'une pierre deux coups : parce que la haine ne sauve pas. L'art appelle les hommes à leurs obsessions

les plus cachées et les réveille à leurs espérances les plus farouches, tout le reste, c'est la polémique. Il manque à l'art les malices des propagandes, mais je crois que c'est à cause de cela que pour l'artiste, demain est toujours un autre jour. C'est je crois pour cette raison aussi que l'art touche plus facilement et plus profondément que la propagande.

Parmi les ustensiles de polémique qui sont les nôtres, il y a la question d'appartenance à telle ou telle autre école, pour l'Afrique, le point de mire restant l'infortuné M. Senghor, avec sa pauvre ex-négritude. Pour être franc à ce sujet, quand la Négritude passe dans la rue, par respect, j'observe une page de silence et je me mets au garde-à-vous. Et quand les miliciens de la polémique me demandent ce que je pense de la Négritude, je réponds : « On ne peut plus arrêter d'être noir. » Et je voudrais qu'en lisant n'importe lequel de mes livres, Senghor s'écrie : « Ainsi je m'étais donc trompé de Négritude. »

Mesdames et messieurs, camarades, je vois que vous êtes déçus. Vous préférez les belles conférences aux adresses, même bonnes. En tout cas, je m'excuse de vous avoir fait perdre votre temps, merci de votre courage. Merci du silence. Je remercie aussi les dirigeants de votre département et tous les professeurs de tout ce qu'ils peuvent faire pour la littérature. Quand je dois parler, je termine toujours par ces mots : mesdames et messieurs, camarades, nous sommes encore au monde, c'est un miracle, travaillons pour faire durer ce miracle-là. Encore merci. Parce que nous savons ce que dit le proverbe : quand on a la joie de parler, ayons pitié de ceux qui ont le malheur d'écouter.

« L'écrivain face à la polémique »,  
in L'Enseignement des littératures africaines à l'université,  
série « Colloques de la faculté des lettres et des sciences  
humaines », Mukala Kadima-Nzuji & faculté des lettres  
et des sciences humaines de l'université Marien-Ngouabi,  
Brazzaville, 23-24 juillet 1981.

1981

« Parce que ce qu'on appelle le Tiers-Monde  
c'est le monde de demain »

## Brouillon de lettre aux sages-femmes d'une conscience

---

Nous appartenons à des pays où quatre-vingt-dix pour cent de la population a été contrainte au silence parce qu'ils ne parlent pas la langue de la technique et du progrès à la [mot illisible]. Ce silence est à la fois politique, technique et idéologique. Les dix autres pour cent que nous sommes pensons que cette situation est logique. Qu'elle est la condition inconditionnelle du développement. *Una salus victis* [La seule chance de salut pour les vaincus].

Je ne reviendrai pas sur des thèses que la pratique a finalement chamboulées comme celles de l'universalité de la science, de sa neutralité, de son assimilation avec la vérité. Pourquoi vouloir défoncer des portes ouvertes ? La science n'est ni universelle, ni neutre, ni synonyme de la vérité absolue. Tous ces vêtements lui ont été donnés pour qu'elle participe au grand projet colonial énoncé par Descartes : « dominer la nature et les natures par le biais de la connaissance ». Je rappellerai qu'entre autres choses Descartes

était militaire. Je ne sais si avec un talent comme celui d'Alexandre de Macédoine ou celui de Bonaparte il n'aurait pas choisi la même route qu'Adolf Hitler. Après des propos pareils j'aurai sur mes troussees et sur les troussees de mon raisonnement tout l'arsenal scientifique, toutes les organisations et sociétés scientifiques ouvertes ou secrètes. Les ancêtres auront raison : le lièvre est ton ennemi, maudis-le, cherche à le noyer, mais reconnais au moins qu'il court vite. Messieurs les sociologues, messieurs les bactériologues, maniocologues, africologues, sandwichologues, je vous préviens : vous ne ferez pas de moi une bouchée. Je parle en vue d'une sociologie de la libération. Alors, messieurs, rentrez vos bistouris : nous ne sommes pas à la boucherie. Je veux seulement démontrer que la science n'est pas universelle, qu'elle n'est pas neutre, du moins avec le contenu idéologique que lui ont laissé Descartes et Nietzsche. La science n'a été universalisée que pour qu'elle participe à la stratégie globale du grand projet qui consiste à refuser la mention d'homme aux autres hommes de la Terre. L'homme du Tiers-Monde qui croit en une science universelle, neutre et synonyme de la vérité absolue ne peut être qu'un niais, faible d'esprit et de raison, à moins qu'il ne soit, pour des raisons connues de lui, acquis à la cause du projet cartésien dont j'ai parlé tout à l'heure. L'homme du Tiers-Monde qui croit que la science est neutre ne peut être qu'un niais fini, qui croit que toutes les questions ont été posées une fois pour toutes, que tous les possibles ont répondu présent au répertoire d'appels conçus par Descartes et Faust, que les autres hommes et générations de tous les temps à venir n'avaient qu'à se débrouiller à loger leurs problèmes dans la boîte à solutions inventée par ceux qui, même mes frères, à un moment très proche de l'Histoire (et je ne sais si la situation a beaucoup changé), ont œuvré corps et âme à vouloir refuser la qualité d'homme aux autres qu'eux-mêmes, qui ont toujours été les deux tiers de l'humanité (aujourd'hui la fraction a été renversée, nous savons par quel miracle : la traite, le génocide indien, l'entrée dans la danse de la Russie et de l'Amérique du Nord). Pas méthodique tout ça. Pourquoi voulez-vous que la



vérité soit toujours méthodique ? Pourquoi ne pourrait-elle pas parfois être comme nous, nu-pieds, affamée, en lambeaux, en train d'attendre un découvert de point de vue ? Si l'universalité et la toute-puissance de la science ne sont que voulues, calculées, dosées en fonction du projet cartésien de dominer la matière et les matières (pensantes ou pensées), pourquoi n'aurions-nous pas le droit, le devoir si j'ose dire, d'inventer notre propre chemin et nos propres possibles, ou à la limite de dissocier ce que par stratégie l'on nomme d'un même nom : science et progrès, développement et occidentalisation, ou peut-être orientalisation globale du monde ? Ne pouvons-nous vraiment pas échapper à l'immortel projet cartésien de phagocytose ? À l'intention humanitaire de domination par le cerveau ? J'aurais dit par le cerveau et par le ventre. Qui vous tient par le cerveau peut vous prêter ses appétits. De mon point de vue, il n'est pas question de jeter au feu ce qui peut être considéré comme un patrimoine de l'humanité. Je pose le problème en termes de créativité, voire de création. Je démontrerai plus bas que l'actuel projet de progrès contient globalement des arrières de volonté de puissance sur la matière et sur les matières encore une fois pensantes ou pensées : il va sans dire que pareil progrès (ou développement, vous avez le mot au choix) ne peut que tuer le monde. N'aurions-nous pas le droit de choisir entre le progrès qui tue et celui qui fait vivre ? Ce n'est pas l'équipement qui fait avancer les hommes et la matière mais la pensée humaine, et la pensée humaine s'inscrit dans le grand projet d'humanisation tel que l'ont chanté les poètes, les musiciens, les prophètes, les génies, Marx, Moïse, Mao, pour ceux qui sont en vogue tels que l'ont vu les grands savants, les grands philosophes : Épicure, le Christ, Nzinga Nkuyu<sup>14</sup>, Lincoln et tant d'autres. Or, devant le développement combien logique de notre sous-équipement, malicieusement, qui nous savons essaie de nous faire croire que le salut est dans le grand projet raciste de déshumanisation conduit au jour par l'immortelle main basse coloniale sur le monde [sic]. Pour une dépendance assurée et payante, il convient que la science soit universelle détentrice de la vérité absolue, et neutre de surcroît,

que le développement ne vise que la consommation et le gaspillage par une poignée d'individus des réserves de la race humaine. Et si les calculs étaient bien faits, les damnés de la terre ne seraient pas un tiers de l'humanité mais ses trois quarts. On parle aujourd'hui et à tout bout d'éprouvette de la science au service du développement ; c'est un autre leurre, un autre vinaigre pour attraper les mouches, une sorcellerie, ainsi que nous allons le voir tout à l'heure.

L'assistance technique est un piège sans fin.

Chaque jour, par le truchement du rêve, de la pensée, par la transformation de l'idée en acte, l'homme essaye, non pas de dominer la nature comme aurait dit Descartes (la nature ne se dompte ni ne se domine, à la limite on peut l'assassiner), ou devrait essayer de trouver des points de réconciliation avec elle. Tous nos rapports avec la nature ne doivent et ne peuvent se concevoir qu'en termes de réconciliation. Et la nature n'est pas seulement la nature, elle est les natures. La nature n'est pas universelle. L'importation aveugle des connaissances est un crime de lèse-nature, une matière inconsciente ou consciente de se soustraire à la création qui en gros n'est que créativité, en tout cas, une participation au projet colonial de déshumanisation dont j'ai parlé plus haut. L'impôt à payer à Descartes moralement, psychologiquement, intellectuellement et financièrement. Chaque bébé qui naît n'est pas une bibliothèque... (vous savez la suite), mais un candidat à la nivaquine, au bébé hollandais, au film porno, à la viande hachée et au coca-cola : voilà les véritables raisons profondes pour lesquelles la science est universalisable.

Je vais maintenant aller au cœur de mon propos : un compatriote du département de chimie discute avec moi depuis des mois. Pour lui le développement (donc ce qu'il convient d'appeler le progrès et l'avenir) se cache dans la fabrication de la bombe atomique congolaise ou plus précisément congolo-quelque chose. Les autres ne nous respecteront et ne nous craindront qu'à cette condition-là. Dans la sagesse de chez nous cela s'appelle montrer le fleuve à un vieux pêcheur. Si déjà pour planter l'arachide et le soya

à Loudima<sup>15</sup> nous avons recours à une assistance technique, je ne crois pas qu'on puisse s'en passer pour l'entretien et le maintien des réacteurs atomiques et consorts. L'assistance militaro-économico-humanitaire est justement ce que renferme de sous-entendus le projet cartésien de possession du Monde. Quand on institutionnalise l'idéologie de la terreur on n'échappe pas au piège du big stick policy. On n'échappe pas non plus au piège de la dépendance, et à la hantise de rattraper le retard, car en fait notre sous-équipement ne serait technologique que si nous nous lançons sur les mêmes voies de la mort que la technologie du gaspillage et de déshumanisation. Il nous faudrait des étapes comme force de frappe, force de dissuasion, équilibre de la terreur, bombe à neutrons... Il est impensable, quelque bonne volonté que l'assistance technique y mette, que nous arrivions à réunir les moyens financiers (que les autres ont rassemblés en six siècles de pillage et de razzia), les moyens humains et matériels qu'une telle entreprise exige. Je reviendrai de quelque autre manière sur le problème des moyens matériels, en traitant la question de la crise des matières premières. Quand on choisit la psychologie de la peur et de la déshumanisation, on ne peut pas échapper à tous les arriérés scientifiques et techniques à payer aux virus de l'immortel projet colonial. Pour acheter une science et une technologie de la peur, l'Afrique devrait (si les prix des matières premières se maintiennent au cours actuel) vendre cinquante fois tout le pétrole contenu dans son sol, cent fois toutes ses réserves forestières, trois cent cinquante fois les produits de son agriculture, huit cents fois le produit de son élevage, neuf cent trente fois tous les minerais de son sous-sol... treize mille fois sa population en équivalence en travail. Le plus grand et le plus honteux programme de déshumanisation de l'homme a toujours porté des habits comme « mission civilisatrice, aide au développement, assistance technique, nouvel ordre humanitaire mondial... », bien entendu les mots ne sont pas finis. Face à une mystification du projet cartésien de domination du monde par le biais de la connaissance, la responsabilité des chercheurs du Tiers-Monde est engagée. L'Afrique n'avait qu'à renoncer au

progrès s'il était inséparable du projet colonial vêtu de tous les élans et de toutes les intentions humanitaires. L'Afrique n'a plus qu'à renoncer à la science si elle ne peut pas être séparée de tous les arriérés à payer à la volonté de puissance du racisme internationalisé ; si elle n'avait plus sa liberté de choisir son développement, ses propres possibles, inventer sa propre logique au détriment de la logique de la peur dans la jungle des considérations cartésiennes, si elle devait sacrifier son souffle d'humanité et ne devenir selon les mots de Garaudy qu'un bout de chair dans un monde mécanisé. L'Afrique n'a plus qu'à renoncer au progrès si elle ne peut, en connaissance de temps, de lieu, de cause et de culture, se passer d'un découvert d'identité. Le bonheur est dans la décision. Décider de sa culture, de ses joies, de ses possibles, de son futur, de ses rêves, de ses espoirs, de son identité, de sa participation au colossal moi humain, voici ce qui s'appelle faire l'Histoire. Et une recherche qui ne participe pas à la fabrication de l'Histoire est juste bonne pour les poubelles des cas de conscience.

Il faut peut-être citer les pratiques actuelles qui prouvent que l'assistance technique est un piège sans fin, à moins de trouver d'autres bases de coopération et de donner à celle-ci un nouveau contenu idéologique et social. Un laboratoire qui vient travailler en pays chaud vient toujours avec ses vêtements de climatiseurs et consorts, pourquoi l'on ne prévoirait pas comme on le fait pour la Lune et Saturne des engins adaptés au milieu tropical : la philosophie consiste à vendre au maximum. Il y a aussi la question des traitements des données. Les innombrables et trop coûteuses missions de consultants, qui généralement n'en savent pas plus long que les indigènes. J'en passe.

#### COMMENT RENVERSER LA VAPEUR ?

On parle beaucoup de la crise d'énergie parce qu'elle a failli réveiller de leur sommeil économique les pays défavorisés. Il faut dire qu'à l'étape actuelle des besoins aucun pays pauvre, sans la pilaterie des pays riches, aucun pays pauvre ne connaîtrait de pénurie en énergie. Mais nous sommes

tous préoccupés par cette crise : parce que les préoccupations des pays riches deviennent logiquement nos préoccupations, à cause d'une dichotomie affectée au mot développement nous sommes amenés à confondre nos problèmes avec ceux des pays technologiques. À telle enseigne que nous ne savons même pas quelles sont nos propres vraies préoccupations. Avec les promesses que leur ont faites le soleil, l'atome et la biomasse, les pays nantis vont bientôt reprendre leur sommeil humanisant et humanitaire. Et dans un pays comme le Congo où le potentiel hydroélectrique est immense, sinon inépuisable, l'on continuera à faire de la recherche sur l'énergie solaire et sur la biomasse. Affaire de luxe, ou simplement à cause des arriérés idéologiques dont je parlais tantôt.

Pour renverser la vapeur, nous devons parler de la crise des matières premières. L'inventer au besoin. L'attendre à l'occasion. Pourquoi le développement tel qu'il nous est proposé me paraît une utopie grossière ? Supposons qu'à un quelconque moment de l'Histoire, proche ou lointain, toutes les économies du monde atteignent ne serait-ce que le niveau actuel des États-Unis ou de la Russie, supposons qu'avec les nouvelles sources d'énergie l'on arrive à suppléer les besoins en énergie de ces nouvelles économies mondiales, où trouvera-t-on les matières premières ? Il y aurait forcément une crise des matières premières, dans le nouvel ordre économique mondial, et un incommensurable désordre économique. En d'autres termes, le développement ne peut continuer que s'il y a d'un côté des pays condamnés qui doivent pour des siècles [et] des siècles fournir les matières premières et de l'autre les pays favorisés (dont le nombre pourrait augmenter mais pas indéfiniment) consommateurs des matières premières. À moins qu'on ne change deux tiers de l'humanité en matières premières, pour la survie du développement. Sans quoi je ne vois pas comment la magie cartésienne peut inventer un nouvel ordre mondial où tous les pays auraient une chance de technocratisation à outrance comme c'est le cas pour les pays que nous disons développés. Il n'y aura donc pas de nouvel ordre économique mondial à moins d'un renversement de la

vapeur. Ce renversement de la vapeur ne sera rendu possible que par une crise des matières premières et une sortie de la Recherche Scientifique et Technologique du Tiers-Monde des chemins forgés par l'immortel projet cartésien de domination du monde par le biais de la connaissance. Notre devoir est d'établir que la science n'est pas universelle, que la multitude de techniques et de technologies, dans la possibilité qu'elle renferme de choisir celles qui abordent les rapports de l'homme avec la nature en termes non de domination, mais de réconciliation, pourrait sortir l'humanité de la civilisation de gaspillage que lui imposent les sociétés de consommation. À côté de la science carnivore qui broute l'homme et la vie, qui assassine la nature, nous avons encore la noble possibilité d'inventer, de créer des manières de penser et d'agir neuves, sages, humaines. Nous avons dans nos mains et dans nos têtes les meilleures chances de survie pour l'humanité. Cette dernière possibilité devrait guider toutes nos actions et toute notre manière de penser. Il n'y a pas de science toute faite, la science s'invente par la créativité et la création d'idées neuves, par le choix dans la masse des possibles de ceux qui réconcilient l'homme et le milieu. L'idée de bannir les sciences et les technologies de la mort devrait nous habiter de manière permanente et obsessionnelle, parce que ce qu'on appelle le Tiers-Monde, c'est le monde de demain.

« Brouillon de lettre aux sages-femmes d'une conscience :  
ou messieurs les intellectuels la science est-elle universelle ? »,  
inédit [6 pages tapuscrites A4], 12 août 1981.

Sans date

« Jouer la carte de sa gueule sur la carte des Autres »

## Notes

---

Un jour, il y en aura qui diront : je l'ai influencé – ils seront nombreux – Et voici ma réponse à tous ceux-là qui croiront qu'ils m'ont influencé = je dirai : d'accord, vous m'avez influencé, mais je suis allé plus loin que vous, j'ai sauté plus haut que vous, accusez-moi de cela, pas d'autre chose – autrement soyez fiers de m'avoir engendré = c'est votre droit après tout –

On ne sauvera l'Afrique que le jour où l'on comptera une demi-douzaine de nègres exigeants sur le continent. Être exigeant signifie, vous vous en doutez, jouer la carte de sa gueule sur la carte des Autres.

Mon écriture est une manière de se tenir le ventre avant la tête. Comprenez merde, comprenez. Même si nous avons pris la honteuse manie de mettre la tête au-dessus du ventre, simplement parce que la tête est placée sur le ventre. Vous voyez la connerie : quand même l'on sait que dans la pratique de

l'existence c'est les couilles et le ventre qui bougent avant tout le reste du corps.

Nous allons inventer une Afrique non pas à l'image de ses intellectuels et de ses soldats, mais une Afrique à l'image des aspirations profondes de ses masses.

Je ne suis pas spécialement instruit. Mais il y a ce geste-ci de l'intellectuel qui se prend la tête pour réfléchir → réalisme.

Mais moi pour réfléchir je me prends les boyaux, le ventre si vous voulez. Et parfois je vais loin : je me prends le sexe, la braguette si vous voulez. Parce que je ne suis pas spécialement instruit – j'ai une sensibilité du tonnerre → réalisme fantastique.

Notes inédites extraites des pages d'un carnet  
[s. d., v. années 1980].



1983

« Jouer, dit l'Occidental, se jouer,  
dirait peut-être l'homme de chez moi »

## Donner du souffle au temps et polariser l'espace

---

Dans l'entendement de l'Euro-Occidental, le mot théâtre renferme trois couches d'alibis qui se résument en trois mots : jouer, montrer, toucher. L'acte théâtral, si je peux me permettre de parler ainsi, serait consacré par d'autres petits alibis plus ou moins extérieurs. Mais je ne partirai pas du théâtre comme l'indiqueraient ses origines, sa croissance, sa récupération par le texte, la salle, les metteurs en scène, l'argent. Je n'ai aucune envie de me frapper des ancêtres en Grèce ou en Perse, aucune envie de fouiller dans le culte de Dionysos les senteurs de l'esthétique nègre. Les Indiens, les Incas, les Zimbabwe, les Kongo n'ignoraient rien de l'art dramatique : les danses guerrières ou initiatiques, malgré leur contenu rituel et leur manque de gratuité, ont été d'abord et avant tout des morceaux de théâtre. Les grands classiques, tout comme Shakespeare, ne sont pas si gratuits qu'on pourrait le dire. Je ne reviendrai donc pas sur ce qui, déjà, a été bien ou mal dit sur le théâtre à

l'occidentale, à la japonaise, à l'indienne... Je me contenterai d'un coup d'œil sur les rapports de certains de mes compatriotes avec les spectacles d'autrui. Évidemment mon propos ne sera qu'un point de vue et non une sacro-sainte vérité. Un regard si vous voulez. Et les yeux qui regardent ne peuvent être que les miens : je permets à d'autres yeux d'avoir un regard différent. Jouer, dit l'Occidental, se jouer, dirait peut-être l'homme de chez moi. Se montrer peut-être aussi. Atteindre, mais aussi s'atteindre. Se porter atteinte et porter atteinte. En Occident le métier d'acteur porte en lui, un peu comme le sexe, une forme de honte, profonde, indélébile, une allure de besogne magouillante. Beethoven n'aurait pas été Beethoven s'il avait été Molière. De la même manière que la musique avait été assimilée aux préoccupations divines, de la même manière le théâtre avait été affecté au diable. Chez nous, par contre, le nzonzi [médiateur, arbitre, juge] était l'homme adoré et envié de tous. Il avait les meilleures faveurs et la meilleure admiration. On louait ses services pendant les fêtes, pendant les deuils, pendant les cultes...

L'Occidental est un barbare dans les intentions et dans ce qu'il a de plus profond : l'instinct de rejet d'« autrui », le don du mépris de tout ce qui lui est extérieur ; il ne tolère ni l'invention d'autres réels, ni le regard d'autres yeux que les siens sur le réel conventionnel. Depuis l'histoire des papes qui se sont, l'un après l'autre, demandé si oui ou non les Indiens avaient une âme, si les nègres étaient des hommes, jusqu'au paternalisme actuel, sa démarche a toujours été la même, et les conclusions auxquelles il voulait aboutir ont toujours été les mêmes. Dans sa pensée profonde, l'art, la science, et même le monde ne peuvent avoir que le sens que lui leur donne. Pour lui, l'art ne peut pas échapper à une certaine logique, ou en tout cas à une logique certaine, définie très souvent par la ligne droite, brisée ou courbe, mais ligne d'abord. Même Picasso avec son génie n'a pas complètement échappé à la magie de la ligne. En matière de théâtre, les choses n'ont pas été très différentes. On est tombé dans la pièce à tous les sens du mot, et le sacro-saint public. La pièce et ses bataclans, ses battoirs... le public et ses cliquetis, ses clappements. Le

sacro-saint public, derrière ou devant tout. Le texte aussi, dont l'auteur et son metteur en scène ; le duel entre ces deux derniers a souvent été impitoyable, mettant, suivant les circonstances et les besoins de la sensibilité du moment, l'un sur les épaules de l'autre ; on a donc eu dans le public et l'opinion des périodes de consommation de grands auteurs ou de grands metteurs en scène, si bien qu'on aurait presque tort de parler de grands spectacles. Le long d'un fil à sécher le drame, une esthétique glanée tantôt chez les anciens Égyptiens, tantôt chez les Indo-Chinois. La supercherie a régné en maître, parce que plus le public était dupe mieux ça valait. Comme le montrent les labyrinthes de l'histoire du théâtre occidental, japonais et indo-chinois, le passage des pratiques mystiques aux pratiques scénologiques est une forme de fétiche sans dieu ; ou si nous voulons, sans autre dieu que la propagande. Cette propagande est au profit de l'idéologie de domination conçue par le besoin d'épater, donc de réduire. Dans un pareil tableau, très peu de place est laissée à l'improvisation, à la créativité, à l'acte de donner du souffle au temps, et de polariser l'espace, qui favorisent les véritables échanges humains. Montrer pour dominer, dominer pour posséder, parce que cela est prévu par la logique cartésienne d'un monde où la vérité unique et omnipuissante ne peut être de manière verticale et horizontale détenue que par la « civilisation ». Les barbares n'avaient qu'à faire un effort, et comprendre que l'art et la science, sens uniques, sont des vérités de quelqu'un. Un théâtre qui voit le drame individuel (ou celui d'un groupe d'individus), le théâtre, art de jouer la vie et l'homme face à ses visions du monde (ou des mondes), est inaccessible à nos co-humains de l'Occident de l'Ouest ou de l'Est.

Le but que l'Occidental consigne à l'art est précis, réglé comme une montre, c'est souvent la production d'une illusion de réalité, réaliste, irréaliste ou magique. Mais logique, c'est-à-dire non étrangère à Descartes. Cette esthétique s'assied de manière multiséculaire dans ce fauteuil comme aurait dit Camus, placé dans le sens de l'Histoire de la « Civilisation », ce qui explique de manière très pertinente que l'Occidental (mon frère hélas !) tombe dans le

piège d'un paternalisme grossier qui consiste à prendre tous les autres hommes de la terre pour ses élèves. Ne pas faire comme le maître condamné à la pure et simple inexistence. Une fois de plus, nous remarquons que même des créateurs de talent comme Picasso et autres n'ont pas pu donner à l'Occident, séculairement dupe, une autre occasion de regard sur le monde, même des philosophes comme Marx n'ont pas échappé au piège cartésien. On dit chez nous que la langue est la meilleure armoire d'un peuple ; entendons en matière de sciences comme en matière de beautés. Le nombre d'Européens qui ont appris nos langues témoigne de l'intérêt profond que les Européens attachent à notre esthétique et à nos sciences ! Bien entendu, ce qui est cruel dans le projet européen de phagocytose des histoires et des civilisations, c'est beaucoup moins l'inhumaine volonté de piétiner et d'avilir que l'instinct finalement barbare de vouloir accorder aux autres hommes de la terre un découvert sur la station humaine, remboursable à long ou à court terme, une manière de bon pour... Tout le théâtre de salle présenté par les Africains actuellement n'est et ne peut être qu'un mauvais théâtre européen, plus ou moins mauvais suivant que les élèves sont doués, très doués ou pas du tout doués. L'homme devrait être malheureux et laid s'il ne devait toujours trouver sur le visage des autres que son image propre, plus ou moins torturée, plus ou moins maquillée, plus ou moins ratée : l'Occidental est cela face à tout extérieur, parce qu'il a voulu enseigner aux autres hommes comment un homme doit se débrouiller face à une sale bête appelée existence, compte non tenu des données socio économiques, psychologiques et parapsychologiques, voire simplement écologiques. Nous savons tous comment l'on refusa (et on le fait encore) aux Africains et aux Indiens toute prérogative artistique, tout ce qu'ils ont fait dans ce domaine étant délié de la prétendue gratuité de l'art par une raison profonde, physique et métaphysique, comme si Shakespeare avait jamais été gratuit, gratuit Rimbaud, gratuits Beethoven et Léonard de Vinci. J'aimerais qu'on me prouve la gratuité idéologique d'un Michel-Ange ou d'un Titien. L'art c'est d'abord art de vivre. Art de vivre, manière d'humaniser, qu'on le veuille ou non. Le

fonctionnel mystico-idéologique où l'on condamne notre théâtre, nos sculptures et notre plastique renforce le préjugé établissant la différence entre l'homme civilisé qui créerait suivant les lois de la beauté, et le primitif barbare qui ne peut créer que par nécessité. Le lien entre le beau et la sacralité me paraît pourtant si clair : il s'attache à la transcendance, à la noblesse, je veux dire à l'idée de noblesse qui accompagne celle du beau. Dans la tradition de beaucoup de nations africaines la beauté du roi était l'un des critères de son élection, la beauté physique et morale. Notre idéal est dans le beau. Que nous ayons mêlé notre rêve du beau à notre rêve de sacré ne me paraît pas être un crime abominable comme l'histoire a voulu le démontrer. Ici l'histoire c'est simplement l'égo-historisme européen. Pour parler de spectacle et contact de cultures, je crois qu'une certaine mise au point était nécessaire sans laquelle mon propos serait à la limite incompréhensible.

Il faut lier la plupart des faits à la théâtralité de notre existence. Les sociétés que nous connaissons aujourd'hui en Afrique sont le produit d'une longue pratique de l'existence suivie d'un demi-millénaire d'avortement. Malgré ce que nous savons des résistances, malgré ce que nous savons des oppositions nationalistes ou nationalitaires, malgré aussi que toute l'Afrique soit précipitée dans une indépendance d'état de siège, je suis plutôt porté à penser que le monde noir s'est rendu. Il me paraît donc impossible de parler de contact de cultures dans une opération où tous les rapports sont à mon avis digestifs. Je ne doute pas d'une possible réminiscence des civilisations phagocytées surtout au moment du déclin de la civilisation ensorcelante. Bien que les créativités nègres se soient de manière assez globale rendues, comme c'est souvent le cas chez les captifs, elles ont conservé ce qui chez l'être humain est irréductible : la foi psycho-dramatique en l'existence, si vous voulez, la conscience d'être. C'est ainsi qu'on a la curieuse impression que l'Africain se joue la comédie à vie. Cette comédie peut être dramatique, tragique ou comique. Le petit côté spectacle de l'existence, comment voulez-vous que j'appelle la chose autrement ? Et c'est bien sur ce petit côté

spectacle que nous épinglons notre être. Notre être tout entier, nous y insérons nos folies, nos espoirs, notre vision du monde. La vision du monde est avant tout métaphysique. L'espoir aussi. Toute idée de beau est métaphysique. Et je ne sais si l'étranger qui nous voit mêler de la même manière que la vie les mêle rire, douleur, sérieux, profondeur et surface nous prend vraiment au sérieux, surtout que nous le faisons sans logique apparente. La beauté n'est pas forcément logique apparente. Je comprends que notre étranger ne se donne pas une autre explication que celle du primitif fatal (à cause sans doute du fait marrant que l'homme descend du singe), à moins qu'il ne se frappe une explication classique du genre de celles utilisées par les marchands d'esclaves, mettant l'homme noir un peu plus bas que le cheval tout en lui demandant plus qu'on ne demande à un cheval. Un point de vue a toujours la lacune de vouloir simplifier les choses. Mais je crois qu'on appelle aujourd'hui théâtre le fait d'emprisonner dans un texte (visuel ou oral) un certain nombre de symboles liés au profond besoin, à notre besoin fondamental d'une expression totale ; car le but c'est justement l'expression totale. Là est la logique profonde du spectacle.

Le concept des civilisations d'argent (j'entends civilisations basées sur l'argent comme moyen capital dans tous les échanges humains) qui enferme le théâtre dans une salle (ou dans une logique) est simplement dicté par l'idée de profit. À part son emprisonnement dans une salle, dans une esthétique, dans une logique, le théâtre s'est vu consacrer la meilleure part de lui-même, à savoir la créativité : il y a dans tout bon théâtre un petit côté quotidien qui l'attache à la masse, qui lui donne une odeur d'humanité, de mythe, de divinité... C'est ce qui à mon avis fait la grandeur et le charme de Shakespeare. Sa grandeur ne nous est en fait imposée que par ce qui, de lui, a pu échapper à Descartes.

« Donner du souffle au temps et polariser l'espace »,  
Recherche, pédagogie et culture, n° 61, 1983.

1983

« L'homme commence à l'extérieur,  
et finit justement à l'intérieur »

## Le projet littéraire de Sony Labou Tansi

---

On ne peut pas se voir si on ne regarde pas vers l'extérieur. À l'intérieur, il y a un vide qu'il faut peupler d'« extérieur ». C'est cela l'homme, pour moi. Je pense que l'homme commence à l'extérieur, et finit justement à l'intérieur. À quel moment me dis-je qu'il faut que j'écrive une nouvelle, ou une pièce de théâtre, ou un poème ? Tout dépend de l'intensité de ce que je ressens. Au début de chaque chose que je fais, il y a une image, un choc quelconque. Ce n'est pas un choc qui rend malheureux, ça peut être un choc qui rend heureux, un choc pour être étonné. Au départ il y a un choc, et à partir de ce choc il y a un travail intérieur qui se produit. C'est pourquoi je dis que le poème ou la vie partent de l'extérieur pour habiter l'intérieur. Ce choc travaille mon intérieur et justement propulse ce que je ressens. C'est dommage, là aussi, on est toujours frustré parce qu'on n'arrive pas tout à fait à reproduire le choc tel

qu'on l'a reçu. S'il m'était possible d'écrire tous les livres qui s'écrivent en moi, je serais comblé.

Extrait – « Le projet littéraire de Sony Labou Tansi »,  
propos recueillis par Ange-Séverin Malanda,  
Le Mois en Afrique, n° 205-206, février-mars 1983.



## D'un livre à l'autre

---

La littérature : c'est l'acte de nommer – certains disent la bagarre de nommer. Je crois franchement qu'on ne peut pas s'engager dans une telle bagarre sans risque de nommer le sexe de sa mère. Et pour faire la part des choses, la littérature étant une dimension des existences, je ne vois pas comment on pourrait complètement écrire des « apolicités ». Pour mon cas, je dénonce les gaspillages de notre siècle sous toutes leurs formes ; or, à la base des gaspillages, il y a souvent la politique. La politique coloniale de l'Europe en Afrique. Comment pouvez-vous penser que tout un continent jusqu'aux années 1950 n'ait été considéré que comme réservoir d'esclaves et de matières premières ? Et voudriez-vous qu'avec une situation pareille, on écrive des livres qui mettent des plumes au cul et dansent ? Mais quelle danse leur assigneriez-vous ? Le rock ? La rumba ? La valse ? Et qui mettriez-vous à jouer des instruments ? Un livre est un acte humanitaire, placé juste en face du politique et des politiques.

J'éprouve un certain besoin d'amplifier les mots, de les tendre comme des cordes de guitare. Pour moi, le style se traduit par un choix. Choix de parole. Choix de souffle... Mon souffle souffre de deux maladies : l'incorrigibilité et la turbulence. Pour l'écrivain, le style c'est sa manière de respirer. On n'a pas toujours le temps de soigner sa respiration. Pour moi qui écris au galop, je n'ai pas toujours le temps d'être coquet avec mon temps. N'empêche qu'entre les mots et moi, il y a une espèce de complicité. Eux et moi, on se connaît. J'ai parfois l'impression que les mots ont fini par avoir confiance en moi. Sans doute parce que je leur confie des tâches difficiles ; en contrepartie, ils m'autorisent à faire d'eux ce que je veux. Mais la vraie matière première c'est la salive, ma salive qui respire la misère et la solitude humaines.

La misère, j'ai mieux qu'un autre le droit d'en parler, parce que je la connais. Non, chez moi, la misère n'est pas une mystification, mais un fait. J'ai souffert de la faim, j'ai souffert de la pauvreté, j'ai emprunté de l'argent sans savoir comment le rendre. J'ai eu des amis à qui je ne pouvais donner que mes mots... Dans mes livres, je ne parle que de cela, la pauvreté, l'injustice, les mystifications, l'écrasement. Et l'espoir, la lumière. Je pense que je n'aurai jamais l'occasion d'écrire un livre qui rit.

Je crois que la dénonciation de la dictature est un point de vue personnel des lecteurs qui ne se cassent pas la tête : il faut partir du fait que le dictateur opprime, et l'opresseur c'est, si vous me permettez le mot, le « déshumanisé » par excellence. On parle souvent des terroristes, on ne semble pas savoir que le terrorisme c'est la base même de ce que nous appelons aujourd'hui le monde moderne : nous nous terrorisons les uns les autres, sans relâche.

Changer la vie, changer le monde, on n'est pas humain si l'on ne pense pas à ces choses-là. On n'est alors que de la viande inutile puisqu'on n'a même pas le rôle nourrissant d'un demi-kilo de mouton.

Et puis, qu'elle aille se faire foutre si l'humanité ne peut pas inventer autre chose que ce que communément on appelle un « mal nécessaire ». Mais l'homme, je l'aime tellement qu'il me donne envie de vivre. Je vis un grand coup pour ceux qui ne savent pas vivre.

Extraits – « D'un livre à l'autre »,  
propos recueillis par Alphonse Ndzanga-Konga,  
Recherche, pédagogie et culture, n° 64,  
octobre-novembre-décembre 1983.

1984

« Je suis heureux qu'on ait peur de mes livres  
à cause du sang qui saigne là-dedans »

## Je n'ai pas besoin de prix, j'ai besoin de justice

---

Les donneurs des prix savent mieux que ceux qui les reçoivent ce qu'un prix représente. Je sais que deux Congolais, Guy Menga<sup>16</sup> et Henri Lopes, ont déjà eu le Grand Prix littéraire d'Afrique noire. Ce qui me gêne un peu, c'est la précision « Afrique noire » qui a un relent de ghetto. Parce que le ghetto impose la peur de l'autre, donc la haine et la discorde. Le ghetto renforce des sottises comme le racisme et ses sous-produits. On n'a pas toujours la force d'aimer dont parlait Martin Luther King. La force de haïr ne coûte rien, c'est la preuve même qu'elle est faite pour les esprits grégaires. Si l'on me donne un prix parce que je crie mon besoin d'amour et de paix, et que je voudrais communiquer aux autres ce besoin-là, alors les prix servent à quelque chose. Ce prix est alors donné, non à moi, mais à ma condition, celle de près de trois cent cinquante millions de crève-la-faim, ceux-là que, par souci de conscience heureuse, on appelle paresseux, inconscients, sauvages à civiliser, à mettre au

travail, à... tout ce que vous voudrez et souvent à qui l'on affecte, comme tuteurs à leur famine et à leur misère, quelques poignées d'orgueilleux vêtus de la pourpre des privilèges. Si les prix littéraires sont faits pour les privilégiés, je peux dire qu'on s'est trompé sur mon compte. Je n'ai pas besoin de privilège, j'ai besoin de justice, pour moi et pour mes compagnons de condition humaine.

Je suis un Africain, c'est-à-dire celui qui suivant une longue et vieille tradition culturelle sait que la meilleure parole, dans la plupart des cas, est la parole retenue ou, si vous voulez, le silence-parlé. En Afrique nous sommes tous des sorciers du verbe : qu'on parle ou bien qu'on se taise, on parle toujours, on dit.

Je suis heureux qu'on ait peur de mes livres à cause du sang qui saigne là-dedans. Mais que fait-on du sang qui rampe sur nos rues, dans nos villes et dans nos sociétés ? Celui-là, on l'applaudit, ou bien on fait comme si de rien n'était. Peut-être voudrait-on que, dans un monde bien rempli de cadavres, on se mette à bercer les gens avec des mots de bois ? Nous sommes à une époque décisive, celle du choix de la qualité de la vie que nous voulons vivre. Il ne faut pas de calmant au mal qui nous entoure, il faut l'extirper.

Le monde avancera d'un immense pas le jour où nous serons tous des révoltés. Il y a encore trop de gens qui acceptent l'inacceptable comme étant le moindre mal.

Extraits – « Sony Labou Tansi :  
je n'ai pas besoin de prix, j'ai besoin de justice »,  
propos recueillis par Alphonse Ndzanga-Konga,  
Bingo, n° 374, mars 1984.

## Sony Labou Tansi. Ou la quête de la liberté et de la justice

---

Être africain c'est partir de l'impression que nous vivons dans des civilisations bâtardes qui ont pour premier mérite celui de bâcler l'humain. À cette situation ma réponse est le refus et la révolte. Mon métier ? Révolté. Grade ? Révolté. Fonction ? Révolté. Je refuse l'homme bâclé. Vendu à la ferraille et aux sous-produits des civilisations technologiques. Chez nous un intellectuel est un sous-produit qui, au lieu de penser, vit de la pensée des autres. On est si fier des diplômés qui ne produisent que des machi-macha. On est fier d'être un réservoir des idées des autres. [...] Tout se passe comme si un groupe de gens pouvait prendre sur ses épaules la responsabilité du destin de l'Afrique. Les faiseurs de pluies et de beaux temps, je n'y crois pas. L'Afrique doit lever la tête avec les autres parties du monde. Et son honneur est ailleurs que dans le fait d'être le plus grand producteur mondial de pères fondateurs et de martyrs. On ne fonde pas ce qui existe. Il faut seulement en prendre conscience. C'est cela que disent mes titres. On ne peut plus fonder

Lumumba, Cabral<sup>17</sup>, Odji<sup>18</sup> et les autres : ils existent. Il faut leur rendre ce qu'ils nous ont prêté. L'Afrique reste un vaste vide idéologique où viennent s'entraîner les idées d'ailleurs, parce que sous-entendu les Africains ne pensent pas : ils bougent le cul ou le ventre. Je pense pour dire non à de tels préjugés, qui sont d'autant plus dangereux qu'ils nous habitent, nous.

Extrait – « Sony Labou Tansi. Ou la quête de la liberté et de la justice », entretien avec Mukala Kadima-Nzuji, Annales de la faculté des lettres et des sciences humaines, n° 1, 1985, université Marien-Ngouabi, Brazzaville.

1985

« La trouille de sous-nommer qui engendre  
l'amère impression qu'on est humain en catastrophe »

## Pourquoi écrivez-vous ?

---

Pourquoi écris-tu mon pote ? J'ai dû entendre cette question des milliers de fois, en des lieux et occasions divers. Et je crois que, par coquetterie ou par simple fatigue, j'ai dû souvent répondre, selon les règles les plus élémentaires de la courtoisie : « Si je savais vraiment pourquoi, je me serais tiré une balle dans la tête. » En fait, je sais. C'est sans doute cette lucidité devant la page blanche qui m'oblige à éluder la question ; j'écris parce que je suis kongo, c'est-à-dire muntu, c'est-à-dire homme.

Mes mots ne sont pas des états d'âme mais plutôt des approches d'état civil. Sartre prenait ses mots pour des épées. Je prends les miens pour des cellules.

J'appartiens à la partie de la Terre qui aujourd'hui compte six cents ans de silence. Ce silence nous a enseigné deux ou trois choses capitales : la beauté de la différence, les rapports avec la nature, l'ouverture vers l'autre. Je ne veux pas dire que nous soyons les meilleurs. J'écris sans doute pour témoigner



de ma différence, pour garantir celle-ci ; parce qu'elle est un enrichissement pour l'humanité, parce qu'elle est la seule vraie possibilité d'ouverture sur « l'autre » ; la seule vraie voie de rencontre avec l'autre ; enfin, la seule garantie contre l'uniformisation, l'intolérance et le fascisme. Évidemment, si bien gérée, la différence garantit l'harmonie, mal gérée elle engendre le chauvinisme et conduit à l'aveuglement. Je ne suis ni meilleur ni pire qu'un autre : je ne suis qu'un autre. Je doute avec ceux qui savent douter. Je m'interroge avec ceux qui savent s'interroger. J'assume avec ceux qui savent assumer. Je n'avilis personne parce qu'étant homme j'ai la responsabilité de créer des valeurs. Les valeurs de survie me semblent plus utiles que les valeurs de mort : en cela, on m'appelle « être moral ». La nature aussi est différente de moi (j'aurais dit les natures). Je ne l'aborde pas en conquérant impitoyable mais en négociateur infatigable. L'homme n'a point d'autres intérêts que sa survie. Et bien entendu, l'équilibre est la condition de la survie. La justice en d'autres termes.

La littérature est, je crois, l'art de savoir partager avec les mots. Sa vie. Ses espérances. Ses heurs. Ses malheurs. En un mot, son destin individuel ou collectif. Nommer : le commencement de toute réalité. À cause des rapports que nous entretenons avec le rêve. Parce que le rêve c'est la réalité vue au microscope de la sensibilité. Le rêve c'est la réalité vue avec les yeux de l'émotion. Tout le monde n'a pas le temps de regarder les choses à s'en fendre les yeux. Moi, j'ai ce temps-là. Je questionne à temps perdu chaque parcelle de matière, chaque lamelle de la réalité. Parce que je ne suis pas sûr des choses. Je ne suis pas sûr du monde. L'acte d'écrire qui, quelque part, rencontre l'acte d'amour m'aide à confirmer les choses et situations, à mes propres yeux d'abord. Aux yeux du monde ensuite. Nommer étant prendre corps, essayer son propre corps à tous les corps du monde, reste pour nous le terrible embarras de l'encerclement, quand les choses échappent aux filets des mots. Et bien entendu, la trouille de sous-nommer qui engendre l'amère impression qu'on est humain en catastrophe ; alors qu'on se voudrait humain à

charge, sans circonstance atténuante, humain par la grande porte, traversé par les mots, piétiné, soleil en berne venu à la fête des monstres et qui casse la gueule à la chair de poule. Et après la page blanche, la nausée de savoir que, tous les comptes faits, le mot lui-même n'est qu'un cadavre qui flotte dans les eaux pourries du conformisme. Rage pour rage, à côté du corps gratuit qui conspu la flamme, l'écrivain fonctionne en fonction de la nuit. J'écris, entendez je me dénigre. Mais je n'avilis personne. Je suis un tesson de chair ardente qui dit son amour à tous les hommes ; j'atteste qu'on est vivant. Fonction ingrate bien entendu. Quand on sait qu'on écrit affamé parmi tant d'affamés. Que ceux qui n'ont pas de quoi acheter du pain n'auront pas de quoi acheter un livre. Qu'il y a tant d'analphabètes à commencer par son père et sa mère. Qu'on n'a pas de lumière chez soi pour lire après le travail. Qu'il y a tant de gens qui ont peur d'un livre (parce qu'ils se sont improvisés gérants inconditionnels de la vérité), parce que dans certaines parties de notre monde moderne, la loi interdit de penser.

Mais l'espoir nous est imposé. Pour l'anecdote. Ce matin, je suis allé porter mon livre à un ami qui enseigne à la fac de sciences, le docteur Sékou Traoré. J'ai attendu la fin des cours. Mais le professeur a rappelé ses étudiants de maths-physique-chimie. Cent cinq étudiants au moins rassemblés en trois minutes. Et le cours de maths s'est prolongé en débat littéraire sur Les Sept Solitudes [de Lorsa Lopez]. J'ai dû me sauver à deux heures de l'après-midi. Des files se sont formées derrière moi jusqu'à trois heures. J'ai dû rentrer à pied chez moi.

« Pourquoi écrivez-vous ? »,  
Libération, numéro hors-série, mars 1985.

## Comment je crois être écrivain

---

Dire et négocier ses propres contradictions, semer le doute aux quatre coins des choses, voir plus loin que la « visualité », être tous les comptes faits une espèce de vagabond du dire... Au fond la chose à dire est simple et connue : nous disons Dieu. Seule est compliquée la manière de l'entendre. Je crois que nous sommes, nous autres écrivains, des utriculaires qui attrapons dans nos corps les pierres qui un jour servirent à construire le doute. Le doute semble être l'avenir et tout le passé de ce monde.

Je le sais : mon état civil est pourri, parce qu'il tue les frontières. Il me négocie à moi de manière toujours différente. Il me négocie à l'autre qui tous les comptes faits est un autre, et qui, pour que la magie de l'existence ait son sens, doit être et rester un autre. Même si l'autre me donne la trouille. Même si l'autre me panique. L'autre m'encercle. L'autre est trop ample et trop béant.

Et que faire quand l'autre devient Henri Lopes, Sylvain Bemba, Tchichelle<sup>19</sup>, Maunick, Cortázar, Proust... c'est-à-dire des amis, ou des gens qui te montrent à toi ? Tu ne peux que paniquer. Je ne parlerai pas de ce que

les gens appellent le paradoxe d'être édité ailleurs que chez soi, car je suis partout au monde chez moi, hélas ! Ma référence première c'est le monde et l'homme. Je peux me situer dans une culture qui passe au moins cinq frontières : je suis kongo. Je peux aussi me situer dans un contexte historique absolument clair et caractérisé par les rapports Europe-Afrique : l'Europe nous prend pour des rigolos et nous prenons les Européens pour des fascistes invétérés. Et comme tous ceux qui écrivent ont une contradiction à porter au grand jour, j'essaie de trouver par rapport aux rapports Europe-Afrique une position et une attitude plus humanisantes, moins figées. Je suis l'apôtre de la différence. La différence des cultures, la différence des rêves, la différence qui évite l'arrogance de vouloir « civiliser » les sauvages. La différence qui garantit l'harmonie. Accepter et aimer la différence garantit de l'enrichissement. Je défends la différence comme le droit le plus sacré de l'humanité. On me reproche d'écrire en français, langue de l'acculturation pour un Africain. Une chose me fait sourire : les reproches me sont faits en français et je les comprends mieux comme cela. C'est évidemment un débat de mode, du genre « qu'est-ce que tu aimes mieux manger le soir : le canard à l'orange ou bien le poulet au citron ? ». Cela ne veut certes pas dire que je balance la langue kongo par-dessus bord, pour épouser la belle prisonnière de Malherbe. Le monde actuel est essentiellement fait de métissage. Comment pourrait-il en être autrement ? Je suis kongo, je parle kongo, j'écris en français. Ma kongolité ne peut pas s'exprimer en dehors de cette cruelle réalité. L'écriture est une intention de parole, une langue est tout le contraire. Une langue est d'abord et avant tout faite pour être mise en bouche et en oreille. L'écriture est une tout autre démarche, un choix précis, avec des contraintes précises. Si je devais écrire en yiddish, je le ferais. Ce qui importe dans ce cas-là, c'est mon intention de parole. Ma manière de mise en mots. Car l'écriture vise la communication aussi bien que l'obscurité sécurisante du langage.

Pourquoi parler ? Quel langage ? À qui ? Cette dernière question me préoccupe plus que toutes les autres. Je voudrais parler non pas au Kongo, au Teke, au Swahili, au Breton, au Corse, au Russe, au Québécois – mais à l’homme, quel qu’il soit et où qu’il vive. Les frontières de la parole en ce cas ne suivent pas forcément les frontières géographiques ou politiques, déjà assez mal définies. Estina Bronzario [Les Sept Solitudes de Lorsa Lopez] n’est pas une simple petite Africaine des côtes atlantiques. Chaïdana [La Vie et demie] n’est pas la simple petite mère des forêts denses. Sarngata Nola [Les Sept Solitudes de Lorsa Lopez] est tous les danseurs du monde entier pris à des niveaux différents. J’ai le culte de la différence que je décris. Mais je ne ferai jamais de la différence un point d’arrivée. Or de quelque tribu, de quelque coutume qu’on se revendique, on ne peut pas de cette manière-là éviter un côté point final qui m’a toujours gêné. Ce qui peut-être fait que les communautés nationales se soient plus souvent tournées vers le passé que vers l’avenir : c’est le complexe de sécurisation. Je me sais kongo. Cela impose la transcendance. Et pour un artiste la transcendance c’est l’art de savoir se tourner le dos. Nous avons trop beuglé sur notre malheur troué : le malheur du colonisé. Nous n’avions qu’à apprendre une bonne fois pour toutes à dire merde. En Afrique savoir dire merde c’est être prêt pour le changement. Le changement ou la révolution, appelez la chose comme il vous plaira. Déjà Christ appelait le changement « le royaume des cieux ».

Je suis de la nouvelle génération des artistes du monde, c’est-à-dire ceux que leur manière de vivre a préparés au changement. Ceux qui ne pleurent plus sur le monde maudit, mais veulent résolument changer le monde, pas dans le sens d’un quelconque acquis – mais dans le sens du questionnement et dans l’adoration absolue de la différence. Je passerai ma vie à apprendre à aimer la différence. Mon thème essentiel est justement la différence.

Je travaille sur le théâtre parce qu’il est la meilleure possibilité de mettre les choses à la dimension du corps, du sang, de la sueur, de l’aura, du muscle qui dit sa part du monde à voix basse ou bien à haute voix. L’acteur est la

seule occasion qui nous reste de donner la chair de poule aux choses et à l'idée. Et le metteur en scène, malgré les grandes frustrations qui l'accompagnent du fait qu'il travaille d'abord et avant tout sur des concessions, a la joie de poser les choses au monde, de créer et de pétrir des univers avec des gestes de boulanger. Et puis on peut faire du théâtre bénévolement. L'écrivain écrit sous la pression de cent mille voix, au milieu de cent mille feux – l'acteur apporte son corps comme une manière d'offrande : il est plus courageux que l'écrivain. Il affronte la censure (tout public est censeur) avec un courage que l'écrivain n'a pas toujours : il avoue être de chair et de sang. Au fond son public vient pour lui porter le tribut d'un dû qui de toute manière ne peut être qu'un affront différemment dosé.

Estina Benta [Les Sept Solitudes de Lorsa Lopez] avait la liberté de passer les morpions et la vérole aux hommes de Valencia. Je ne peux pas m'expliquer autrement le concept de liberté. Et dommage qu'il y ait au monde tant de femmes qui n'ont pas la liberté d'Estina Benta : la liberté de prendre ou de refiler la vérole. Les affaires sociales ne l'acceptent pas. En fait même l'Occident qui a le mirage de la liberté et voudrait en faire un monopole ne reconnaît pas la liberté de refiler la vérole et c'est dommage. Je crois en tout cas que la meilleure liberté est celle qu'on donne. Notre monde a trop d'esclaves pour qu'on y aborde les problèmes des libertés sous un autre angle que celui de la liberté de refiler la vérole. Autrement il n'y aurait pas dans les pays « libres » cette incroyable peur de l'autre (qui se change en peur de soi-même). J'ai écrit La Peau cassée où j'ai pris la liberté d'appeler les choses par leur nom. Eh bien, la censure des hommes dits libres a été impitoyable. Le film Amok a vu les dents de la censure la plus dangereuse, celle que chacun porte dans son inconscient : la France l'a boudé.

L'essentiel ? Je crois que j'écris pour rendre leur sens aux mots et pour les aider à garder ce sens.

« Comment je crois être écrivain »,

revue Autrement, n° 69, avril 1985.

1985

« Je sais que je mourrai vivant »

## Je ne suis pas à développer, mais à prendre ou à laisser

---

Il y a une percée à opérer par rapport à l'étanchéité de l'Europe. Cette étanchéité n'existe pas que dans le domaine littéraire, d'ailleurs. À quelques exceptions près, l'Afrique demeure pour l'Occident une curieuse bête velue. Nous y sommes pour quelque chose : nous acceptons trop souvent la fonction d'homme à développer. Moi, je ne suis pas à développer, mais à prendre ou à laisser. Le bonheur que mon écriture rencontre en Europe peut seulement s'expliquer par le fait que je n'accepte pas la dimension obligatoire : j'ai l'ambition horrible de chausser un verbe qui nomme notre époque. Tout le monde sait que notre époque est dominée de manière honteuse par l'esclavage, la peur et le sommeil. L'homme qui voudra réveiller ceux qui dorment dans le sommeil sans rêve des habitudes, qu'il soit africain, américain ou autre, l'homme qui voudra réveiller notre époque du sommeil inconditionnel, celui-là sera reçu partout.



En Afrique – en Europe aussi d’ailleurs – les gens me lisent de façon orientée. On ne voit que la part de mon écriture qui crie. On ne voit pas celle qui écrit, celle qui, après le constat (amer), dit l’espoir. Le monde a besoin d’un rien. Je ne suis pas un alarmiste et, a priori, les choses ne sont guère pires qu’elles ne l’ont été lorsque Pizarro assassinait les Indiens. Ce qui a changé, c’est la lame maîtresse des choses : pour la première fois, tous les hommes (d’une manière ou d’une autre) contribuent à la marche du monde ; pour la première fois, l’humanité joue le drame de sa disparition et pourtant désire la paix. Libérons les esclaves et nous aurons la paix.

Négro-africain si vous voulez, mais je me sens plutôt Négro-humain. Sans coquetterie.

« Je suis ma plume et mon encre. » Ce qui signifie que j’écris pour être vivant, pour le demeurer. Le premier mot écrit, il y a environ vingt-sept ans, a pour moi la même valeur que le dernier que j’écrirai. Je sais que je mourrai vivant. Tous les hommes devraient mourir vivants. C’est si beau. Les dimensions de la chose nommée vous dictent en quelque sorte votre propre taille.

Extraits – « Je ne suis pas à développer,  
mais à prendre ou à laisser »,  
propos recueillis par Bernard Magnier,  
Notre librairie, n° 79, avril-juin 1985.

1986

« Méfiez-vous de moi :  
c'est par moi que le scandale arrive »

## La tâche de l'écrivain

---

L'écrivain est celui par qui le scandale descend. Je vais parler. Vous voulez peut-être que je parle. Mais, je vous en prie, méfiez-vous de moi : c'est par moi que le scandale arrive.

À bas demain est le titre de mon prochain roman. Je crois que c'est à l'occasion d'un cri pareil qu'on me demande de dire ce qu'est la Fonction communicative de la littérature africaine. Mais... littérature africaine ? Est-ce que cela sous-entend que l'Afrique doit spécialement parler ? Car, en fait, tout au long de son histoire, l'Afrique a fait parler, on a même parlé en son nom, à sa place, avec sa voix (souvenons-nous de l'État indépendant du Congo<sup>20</sup>). L'Afrique avait beaucoup à dire, mais qui vous savez a fait main basse sur elle. Nous sommes là, génération de la palabre, et cette fois-ci, faites-nous confiance : nous allons parler au point de surprendre, droit d'aînesse, voyez-vous : l'Afrique est le berceau de la Race humaine (ce qui n'est pas un

honneur parce que les gens ont bonne conscience de pisser sur un berceau). L'Afrique, apprenez-le, s'il vous plaît, est le Nouveau Monde. Nous avons un droit spécial à la parole. Je peux même dire sans risque de me tromper que notre parole est spéciale, parce qu'elle oblige le Monde d'aujourd'hui à réinventer la logique.

Notre Monde doit choisir entre réinventer la logique et mourir. Mourir, dis-je. Mais je ne parle pas déjà de la mort apocalyptique par le feu des atomes. Sur nos têtes brille la première mort : la mort de la Vie, celle qui, à mon avis, précédera la mort du Monde. Notre logique actuelle est basée sur le cannibalisme : cannibalisme économique, culturel, moral, philosophique et même esthétique. Il va sans dire que pareille logique ne peut aboutir que sur un ensauvagement toujours plus grand de l'Espèce humaine. Le comble est que, pour les âmes faibles de notre siècle, la logique du gros bâton est un mal nécessaire. La honte et la lâcheté sont devenues des solutions nécessaires.

L'Afrique est la preuve même que l'homme n'est pas encore humain. Disons-le : on a peur ou honte ou pitié de notre sous-équipement ; on veut nous aider, à ce qu'il paraît. On nous envoie des cadeaux, parfois honteux, parce qu'il arrive souvent que, en ouvrant les paquets, au lieu de céréales, nous trouvions un gouvernement complet avec ministre de la Culture à l'appui. On oublie de nous joindre un Haut-Commissaire au Bon Sens. Les multiraciales et les mytho-logiciens esthétiques essayent d'établir par la suite que l'Afrique n'a ni logique ni esthétique.

Messieurs les mytho-logiciens, si vous voulez savoir, j'ai un visa de parole spéciale, j'ai une excuse de priorité à la parole, parce que j'aurais dû parler sous le siècle des Lumières, mais surtout parce que j'écris pour donner mauvaise conscience à qui de droit. Si, pour certains, la culture est devenue ce qui sert à tenir une conversation le plus longtemps possible, pour nous, elle reste une démarche en termes d'humanité : nous avons un droit de réponse à l'Histoire, qui a essayé de nous mentir. Notre écriture est donc une écriture de

force majeure. Elle doit donner mauvaise conscience à la logique des mythologues et au fameux dialogue Nord-Sourd. L'Humanité est devant un choix capital. Ce choix engage le genre humain tout entier. Mais il semble, et c'est un scandale, que ce choix dépend en gros du cannibalisme culturel de l'Europe (soit dit en passant que pour moi l'Europe va de San Francisco à la presqu'île de Kamtchatka en passant par Francfort). Jadis nous parlions de cinq continents : aujourd'hui, nous sommes dans un monde qui n'a plus que deux continents, la Tiersmondanie ou Sud-Monde et la Cannibalomanasie ou Nord-Monde. J'ai tôt fait de vous avoir bouché les oreilles avec mes mots barbares. Je m'en excuse, d'ailleurs. Mais dans une affaire où il est question de la mort de l'Espèce, je crois qu'il convient d'appeler les choses par leur vrai nom.

Voilà comment je conçois mon métier d'écrivain que je ne saurais séparer de mon métier d'humain. L'écrivain étant d'abord et avant tout citoyen de son temps, je suis citoyen de mon époque. Et mes amis, nous sommes encore au Monde : c'est un miracle, un très beau miracle. Faisons durer ce miracle-là pour qu'on ne vienne pas dire : voici la génération qui a tué l'humanité. Vive nous ! Vive le Monde, à bas le scandale.

Extraits – « La tâche de l'écrivain »,  
in Auteurs africains, vous avez la parole,  
K. Garscha, D. Lorenz et D. Riemenschneider (dir.),  
Wuppertal (Allemagne), Peter Hammer Verlag, 1986.

## Pourquoi le théâtre

---

Vous voyez bien quelles belles questions nous nous posons en ce xx<sup>e</sup> siècle finissant ? La réponse ne peut que sonner trébuchante sur le bruit de ma respiration, sous forme de boutade peut-être : je fais le théâtre pour cacher dans le dos des acteurs ce rire intelligent et sensible que notre siècle essaie de tuer, le grand rire hénaurme de l'Histoire, de telle sorte que moi, que ma génération a voulu faire pleurer, je me cantonne à la faire rigoler. Le problème, le seul problème est que je viens de cette partie du monde où le rire ne se fait plus qu'avec les boulons et où le béton armé gicle dans toutes les consciences. Les diseurs d'âme ont pendant quatre cents ans condamné le « théâtre de la contagion », celui de la « guérison » et celui du Lemba<sup>21</sup> par le démon en personne. Ni le théâtre des Nkoloba, ni celui des jumeaux n'ont échappé à la sentence des missionnaires. De même qu'aucune des grandes expressions théâtrales kongo n'a réellement contourné la guillotine coloniale. Le théâtre dénommé de « l'insulte publique » ne pouvait pas survivre à la censure esthétique et politique, étant le laboratoire exact des idées et des

comportements, l'endroit où se fomentaient les mœurs et où le peuple venait contempler ses laideurs, ses paresse, ses coups de génie, ses sautes d'humeur, ses faims fondamentales, ses naïvetés... Nous le savons maintenant : l'Histoire fait mal au rire, le rire fait mal au statu quo ; mais comme disent les Kongo : la seule bouche d'où le rire ne sort jamais vivant est celle de la médiocrité. Sans rancune et sans hargne, j'essaie de faire naître au milieu de la cité ce « rigolement » majuscule qui permet aux hommes de se guérir de la plus grosse maladie qui les mine : le mal à l'âme. Faire du théâtre pour moi (si cette boutade peut servir de réponse), c'est répéter la vie par le biais d'un assassinat : l'assassinat perpétuel du mensonge. Dans un monde pris en otage par le vertige de l'artifice et du faux clinquant, faire le théâtre, c'est construire ce laboratoire de mœurs où le quotidien épouse la vie.

Extrait – « Pourquoi le théâtre »  
[v. septembre-octobre 1986],  
in La Chair et l'idée. Sony Labou Tansi en scène(s),  
Besançon, Les Solitaires intempestifs, 2015.

1987

« N'y a-t-il personne ici qui puisse armer  
un point d'interrogation ? »

## Césaire, père du théâtre africain ?

---

Si j'étais prof, j'aurais commencé mon propos par une analyse du genre :

Césaire, nom propre de personne, devenu commun, masculin pluriel. Pluriel parce qu'aujourd'hui chacun peut se fabriquer son Césaire de poche.

Si j'étais prof, je définirais le mot père et tous les autres qui l'entourent. J'essayerais ensuite de comprendre quelle part d'eau cette affirmation piégée apporte à mon moulin. Et si j'étais fonctionnaire, à l'état civil, je serais heureux d'établir une carte de résident au plus grand poète noir de notre temps. J'aurais écrit en rouge cette remarque désagréable : les autorités civiles, militaires et politiques sont priées de laisser passer et circuler librement le détenteur de la présente carte.

Hélas, je ne suis qu'un simple usager de la parole, pas très usager des colloques.

En fait, soyons logique et revenons à nos moutons. Césaire, père du théâtre africain ? Notre époque est une époque de centralisation absolue. Alors soyons

de notre temps, et centralisons, méchamment, c'est mieux. Le plus clair, dans cette espèce d'affirmatisme latent, me paraît être le point d'interrogation. Il résout un certain nombre de problèmes. Il gagne là un usage particulier : celui de résoudre les problèmes au lieu de les poser. À moins de nous entendre sur une chose : nous sommes à un colloque – les colloques servent à saler et à poivrer la ponctuation. Parfois, à la rosser et à la flageller – à la déshabiller. Regardons ce point d'interrogation de plus près : il est aux couleurs de l'Afrique, c'est-à-dire le kaki enflammé ; il est au garde-à-vous – il ne se pose aucune question et se garde d'en poser vraiment. Il a le dos tourné à la palabre. Il lui manque l'arme au poing – n'y a-t-il personne ici qui puisse armer un point d'interrogation ?

Mais parlons de Césaire et l'Afrique. De l'Afrique d'abord, parce qu'elle existe avant 1960. Du lien sacré qui la lie à Césaire et j'ose dire à Fanon<sup>22</sup>. Le centre de ce lien est le fait que l'Afrique est le plus recourbé des continents – or le drame césairien réside grosso modo dans un rapport douloureux avec la station verticale ; il est celui de l'homme à la reconquête de la verticale. Qu'on prenne *Et les chiens se taisaient* ou *La Tragédie du roi Christophe*<sup>23</sup>, le levain qui tient debout le héros césairien reste le rapport majeur que celui-ci entretient avec la dignité et sa haine ouverte pour l'agenouillement. En fait Césaire a porté sur scène l'histoire et le drame des agenouillements, dont bien entendu l'agenouillement de l'Afrique. Je comprends pourquoi les instigateurs du thème ont parlé de paternité à propos de cette rencontre obligée entre Césaire et l'Afrique. Que dire d'un continent qui n'a pas pensé pendant quatre siècles et demi ? N'a pas pensé, n'a pas rêvé, n'a pas parlé... mais pose des questions. N'est-ce pas que le théâtre de Césaire est un océan de questions ? Quelques-unes sont classiques : l'État, la liberté, le destin des peuples, l'ordre, la cité, la démocratie, les modèles, l'histoire, l'action, la générosité, l'ordre contre tous... Une ou deux sont neuves : l'agenouillement, le destin du Nègre, l'indépendance, le rapport à l'autre... Et si Christophe n'était que Napoléon ? Mais non : il y aurait Mobutu et Lumumba pour le sauver du



tricorne. Et puis qui nous dit que Césaire n'est pas en train d'écrire une pièce sur le Tchad ? L'autre question qu'on pourrait se poser, par respect pour la centralisation, pourrait être : qu'a été, qu'est et que sera le théâtre africain ?

Même si, pour le monde entier, l'Afrique est un bloc (agenouillement) et une unité culturelle (on y danse partout à l'ombre des fusils), nous serions plus prudents de parler des Afriques et des théâtres de ces Afriques. Je ne parlerai que du monde que je connais le mieux, le monde kongo. Les chroniques de Duarte Lopez<sup>24</sup> ne parlent pas des représentations théâtrales à la cour de Mbanza-a-Kongo [capitale du royaume du Kongo]. Ni Mgr Cuvelier<sup>25</sup> ni même Balandier n'en auraient parlé pour la simple raison qu'on n'admettait au lieu sacré du Lemba<sup>26</sup> ou à celui du Wala [danse traditionnelle kongo] aucune présence intruse, la devise de ce théâtre sacré étant : « Mia ku lemba ka miteho ko » (On ne dit ce qui se passe au Lemba qu'aux morts et à Dieu). Le prix des séances du Lemba était inabordable pour le commun des mortels. Il était payé en quatre tranches (mamba, lufwo ko, gambu, lumbu<sup>27</sup>). Le but était que le candidat au spectacle entrait dans une histoire comme acteur à chaque étape des frais matériels. Une fois arrivé au lumbu, l'élève devenait mbiadi [initié], ou nganga-a-lemba, c'est-à-dire acteur du Lemba.

Le théâtre des Nkoloba était plus accessible et donc plus populaire : un conteur faisait raconter une histoire (généralement tragique) par des hommes en bois, pour éviter que le corps ne soit souillé par certains actes.

Le Kingizila (théâtre ou devenir, étymologiquement et littéralement) est un acte théâtral qui consistait à guérir un malade à partir d'un rôle qu'on lui faisait jouer et rejouer dans une histoire (acteur, scènes, costumes, texte).

Le Bumungu ou le théâtre de la purification était le plus intime. Il regroupait un nombre restreint de nganga [guérisseurs, magiciens, experts] (une dizaine ou plus). Le lieu de représentation favori était les chutes, les grottes, les sources, les gouffres... La représentation durait du lever au coucher du soleil. Le nganga-e-bumungu [grand maître] devait vivre une histoire qui

pouvait attirer sur lui l'attention du Grand Esprit de Bumungu (intelligence totale).

D'autres formes de théâtre (Yoruba, Fang, Ewe<sup>28</sup>...) existent en Afrique qui nous montrent que Césaire, l'Africain, n'est pas le père, mais le témoin (important) de la tragédie des agenouillés, qu'ils soient d'Afrique ou d'ailleurs.

« Césaire, père du théâtre africain ? »,  
in Aimé Césaire ou l'athanor d'un alchimiste,  
Paris, Éd. Caribéennes-ACCT, 1987.

1987

« Mon métier d'écrivain : déranger les mots,  
déranger les bonnes consciences »

## Je prête mes artères au verbe

---

Écrire est un acte aussi poétique que respirer, faire l'amour, écouter de la musique dans la nuit profonde. Écrire, c'est choisir ses amis et ses ennemis parmi les mots. Mais pour moi, cet acte est magique. Il me permet de confirmer et d'infirmer les choses. À mes yeux. Imaginer quelqu'un qui prêterait les yeux aux choses et aux hommes qui ne les ont pas ou bien qui les ont perdus. Je suis peut-être cet homme-là. Mais aussi, écrire est, je crois, la meilleure façon de mettre en doute les choses. De les soumettre à l'épreuve de l'existence. Ma religion est celle du doute permanent qui conduit à la vérité.

Notre monde est à dire, à bien dire, à nommer, à bien nommer. Notre monde est à chercher. À bien chercher. Je crois, tous les comptes faits, que j'écris pour une raison aussi simple que le désir profond d'imiter ma grand-mère qui, lorsqu'elle arrivait à l'endroit de la savane où elle devait faire son champ de manioc ou d'arachides, se mettait à genoux, se concentrait et parlait à la terre avec des mots remplis de douceur : « Écoutez, pierres, plantes,

mottes de terre... Je vais me permettre de faire un champ de patates dans votre maison... Je vais déranger vos ustensiles et vos biens... » Je crois que c'est cela aussi, mon métier d'écrivain : déranger les mots, déranger les bonnes consciences...

Je travaille dans la maison des émotions, où je prends conscience de participer à l'équilibre des univers. Je sais que le premier écrivain c'est Dieu. C'est là une phrase que l'arrogance des technocrates ne peut pas comprendre. Mais qu'y puis-je ? Personne ne peut prêter ses veines et ses artères aux autres. Je prête les miennes au verbe. Je prête ma bouche à tous ceux qui, un jour, peuvent perdre la vie.

« Je prête mes artères au verbe »,  
Croissance des jeunes nations,  
Malesherbes Publications, n° 292, mars 1987.

## On dit que je suis pessimiste, on se trompe

---

Nous sommes des écrivains, mais nous ne sommes pas des poseurs de mots, d'images, de bombes. Pour moi, l'écrivain, c'est celui qui a un engagement, qui s'implique totalement dans ce qu'il pense.

Moi, j'écris des rêves. Je crois qu'un rêveur moderne actuellement doit ajouter de la place au monde. Je me situe dans le sens de la liberté et j'essaie d'inventer cette liberté tous les jours. Quand on est dans les rouages de la politique, on ne voit pas la réalité et c'est seulement quand on est en dehors de tout cela qu'on a un esprit critique.

Nos nations sont en formation. Ce n'est pas simplement un drapeau qui flotte qui fait l'existence d'une nation. Pour moi, ce qui fait une nation, c'est sa littérature, ses peintres, ses artistes traditionnels, sa cuisine, ses populations. La nation est une immense cotisation.

Extraits – « Sony Labou Tansi :  
“On dit que je suis pessimiste, on se trompe” »,  
interview réalisée par Oumarou Ali,  
Sahel Dimanche (Niamey, Niger), 14 février 1988.

1988

« Toutes les aides au développement ne seront que des aides  
au suicide, à la famine, donc des bâclages monstrueux »

## Lettre ouverte à François Mitterrand

---

Monsieur le Président,

Et Cher Compatriote du Monde nommé La Terre,

Je me permets de vous écrire, Monsieur le Président, puisque la démocratie et l'espérance n'ont pas de patrie, la vérité de même.

Nous sommes devant l'entrée du troisième millénaire de notre ère, c'est-à-dire l'ère de l'intelligence et de l'esprit. L'intelligence et l'esprit s'asseyent dans les bras de la conscience. Et la conscience est d'abord conscience de vie, donc élan de générosité. Je ne vous apprendrai rien, Monsieur le Président, sur l'histoire et le destin de votre pays, tout comme je ne vous en apprendrai pas sur les frémissements de notre époque : la remontée de la barbarie, de l'arrogance, de l'arbitraire, de la bêtise, du silence, de la peur.

Nous qui sommes un temps d'explosion technologique, nous restons paradoxalement une époque de silence, de bâclage et de ravagement. Ce n'est pas à vous que j'en apprendrai sur les maladies d'une époque dont le grand mérite se confond avec notre virtuosité à faire semblant. Notre monde d'aujourd'hui, Monsieur le Président, fait semblant de penser, de comprendre, d'être attentif, de résoudre les problèmes... Nous faisons semblant d'être une époque de progrès ; cette chose-là, vous le savez Monsieur le Président, est horrible. Nous faisons semblant de coopérer, de vouloir la paix, de décoloniser, de venir au secours des pauvres... Cette dernière chose est mortelle. Elle est notre tragédie. Malgré tout, avons-nous le droit de rêver le rêve de l'espérance, de la justice, par conséquent celui du devenir et de l'avenir ? La réponse à cette question est oui, Monsieur le Président. Ce rêve-là est exigence, hélas ! Exigence de franchise.

Pendant un siècle et demi, nous nous sommes parlé, avec les lèvres de nos intérêts respectifs, souvent dans le dos de notre conscience. Le moment est venu, Monsieur le Président, de nous parler avec nos cœurs et notre conscience.

Nous devons sortir des étiquetages traditionnels de l'Africain rigolo et de l'Européen impérialiste fascinant. Le monde a soif d'un autre rêve. Nous avons désormais l'exigence d'appeler chaque chose par son nom, pour payer notre tribut de franchise.

On dit, chez moi, Kongo, que la franchise est la seule marque de monnaie qui achète une amitié vraie. L'Afrique a besoin de l'Europe, tout autant que l'Europe a besoin de l'Afrique. Or, Monsieur le Président, l'Afrique a besoin de démocratie. Vous ne seriez pas sage de garder tous les œufs de la démocratie dans le seul panier européen, de même que vous ne seriez pas raisonnable de garder un continent en otage ; cela coûterait trop cher à l'humanité. Vous savez de quoi je parle, Monsieur le Président, et ma franchise m'est dictée par la



grande admiration que je vous porte. Vous avez su imposer à la France une autre porte que les sorties traditionnelles de la politique intérieure. L'avenir, Monsieur le Président, si avenir il y a encore, aura un énorme étonnement devant le fait que les démocraties européennes, si fières de leur liberté, financent le totalitarisme en Afrique. L'histoire sera indignée un jour par le fait que l'aide au développement n'aura été pour la plupart des cas qu'un financement de la médiocrité et de l'arbitraire, pour faire échec à l'intelligence et à la culture ; j'entends par culture, Monsieur le Président, une victoire sur notre peur naturelle de l'autre, celui qui ne nous ressemble pas. J'entends par culture le choix que nous pouvons nous imposer de promouvoir la différence dans un monde uniformisateur.

Je ne vous apprendrai rien, Monsieur le Président, sur la crise qui gouverne notre monde d'aujourd'hui. On l'appelle crise économique (ce qui prouve que notre époque ne pense pas beaucoup) ; elle est en réalité une crise de la culture, une défaite de la pensée et des valeurs, une crise de la conscience. Elle se manifeste sur le terrain de l'économie mondiale du moment que cette économie mondiale n'est pas lieu de rencontre du rêve et de la conscience, mais plutôt lieu d'échec du rêve et de la conscience. L'économie mondiale n'est pas un lieu de culture mais une cage pour la barbarie, un lieu de fabrication du désespoir, de la mort, du suicide, de la guerre, du découragement, de l'impuissance, du mensonge... En un mot un haut lieu de défaite pour l'esprit.

Question fondamentale, Monsieur le Président : sommes-nous capables de produire une économie lieu d'espoir, de vie, d'intelligence, pour endiguer l'arbitraire, la médiocrité, l'ignorance, la mort ?... N'est-ce pas là un des devoirs de la démocratie, Monsieur le Président, que de produire une société civilisée qui fasse échec à la

médiocrité et au fanatisme par la promotion de la culture et de l'esprit ?

Exigence est devenu le mot de passe absolu, en notre siècle éreinté. Être exigeant, c'est vouloir, comme un fou, que le monde continue à vivre malgré la menace nucléaire : qu'on continue à rêver, à penser, à vouloir... Au lieu de faire semblant.

La France, votre pays, a des millions d'amis vrais à travers toute l'Afrique noire. Elle a aussi des millions de courtisans, artisans rompus de la médiocrité et du mimétisme culturel. Le temps est venu pour elle de choisir entre la profondeur et le simulacre, entre l'amitié et les « singérations ». Nous voulons, Monsieur le Président, être et rester des partisans de la petite princesse nommée démocratie, puisque l'arbitraire et le fanatisme sont dans le camp de la barbarie.

La paix du monde n'est pas naturelle. Nous voulons la construire avec vous. La légalité et la fraternité entre les hommes ne sont pas à l'état de nature. Nous voulons les édifier avec vous : une Afrique forte ne peut être qu'une pierre forte dans l'édifice d'un monde plus humain. Par contre, une Afrique faible, à genoux, affamée, malade, affaiblira forcément le camp de la démocratie. En clair, l'Afrique noire a besoin d'un plan Marshall et d'un renforcement de la légalité. Vous qui aviez un jour parlé de devoir d'ingérence, Monsieur le Président, vous qui disiez que les nations n'étaient pas propriétaires de leurs crimes, vous comprenez de quoi je parle. Avant le triomphe de la démocratie, tous les plans de développement ne seront que de fausses notes, sur lesquelles vous et nous allons faire semblant de penser, de chercher, de trouver, d'espérer, d'envisager, d'inaugurer, de financer... Toutes les aides au développement ne seront que des aides au suicide, à la famine, donc des bâclages monstrueux.

Je vous écris, Monsieur le Président, puisque vous êtes démocrate et humaniste, avec une conviction qui appelle l'admiration et l'estime.

Tous les humanistes et tous les démocrates du monde, vous le savez peut-être, vous demandent de vous représenter aux élections de votre pays. Le nouvel humanisme, dans le respect absolu des différences, commande l'ingérence dans les affaires intérieures de l'humanité. Je me sens, Monsieur le Président, humainement ingérant dans l'avenir et le devenir du monde. C'est pour cette raison-là que je vous suggère de ne pas inventer le vide sur la scène politique de votre pays. La paix du monde n'est pas une chose naturelle, Monsieur le Président. Elle sera, contre la médiocrité, le travail de l'intelligence. Celui aussi de la conscience et de l'esprit aux prises avec le fanatisme et la barbarie.

Toutes ces réalités vous sont plutôt habituelles, Monsieur le Président. Vous savez absolument que dans notre monde en douleur, le devoir d'ingérence devient une pièce maîtresse de la survie de l'humanité : une pièce qui remplacera la bonne ou mauvaise conscience dictée par l'escroquerie de la non-ingérence. La seule réponse que l'humanité puisse donner à la mort, au fanatisme et au bâclage reste hélas l'ingérence de la conscience humaine dans les affaires intérieures du monde, à condition bien entendu que cette nouvelle conscience assure la promotion et le respect absolu de ce qui nous rapproche fondamentalement : notre différence.

Sony Labou Tansi

« Lettre ouverte à François Mitterrand,  
candidat humaniste aux élections françaises »,  
Propos scientifiques (Lomé, Togo), mars 1988.

1988

« Être poète, c'est-à-dire homme  
sans compromission, homme par la grande porte »

## Tchicaya U Tam'si : le père de notre rêve

---

Tchicaya U Tam'si, frondeur de la Négritude, parle souvent de littérature du fleuve. Il est cet homme fétiche, homme symbole dirons-nous, qui, en 1960, met ses immenses pattes sur les deux rives, le seul intellectuel d'envergure à comprendre le nationalisme féroce d'un Patrice Lumumba, donc à sortir du complexe de malédiction du Nègre, Nègre dansant, Nègre bondissant, Nègre maudit des dieux, Nègre pas du tout pensant, à qui il faut interdire de créer suivant les lois immuables de la beauté, et qui (cela est prouvé par la floraison de coups d'État qui tourmentent le continent) ne méritait pas les Indépendances que la générosité de la « civilisation » lui a jetées à la figure.

J'ose croire que Tchicaya, ayant fait fi de tout cela, nous enseigne à nous, générations plus jeunes, l'entêtement qui convient pour être poète, c'est-à-dire homme sans compromission, homme par la grande porte.

Extrait – « Tchicaya U Tam'si : le père de notre rêve »,  
Notre librairie, n° 92-93, mars-mai 1988.

1988

« Tous mes titres sont des cris »

## Les Yeux du volcan

---

C'est un livre [Les Yeux du volcan] que j'ai voulu écrire en m'amusant mais je n'ai pas pu. C'est impossible de s'amuser avec les révolutionnaires. Les Yeux du volcan est un cri, un cri intérieur qui explose à l'exemple de La Vie et demie. Je veux dire que c'est un titre. Et tous mes titres sont des cris. Comme L'État honteux (je sais que personne ne l'aime, mais c'est le livre que j'aime le plus parce que je l'avais écrit en m'amusant comme on joue au football). C'est, là même, un jeu de mots. On se demande ce que j'ai voulu dire. L'État nation ? L'État condition ? Au fond, c'est le sourire de soulagement, la joie de vivre quelque part. Quelle que soit la laideur de la vie, elle vaut la peine d'être vécue. Que vous preniez L'Anté-Peuple, Le Quatrième Côté du triangle ou Le Commencement des douleurs (mon prochain livre), tous ces titres sont des cris.

Extrait – « Les Yeux du volcan »,

propos recueillis par Apollinaire Singou-Basseha,  
Bingo, n° 427, août 1988.

1988

« J'ai dû apprendre un peu le français en courant »

## Intervention à l'université Marien- Ngouabi

---

Il y a une chose qui moi me fait peur en tant qu'écrivain, c'est une chanson lari, peut-être il y a des gens qui la connaissent : ndombi ku ndombi sadidi mukanda, komanda diandi Matswa ndele [il chante, bis]. On peut traduire pour les amis, c'est-à-dire que, au départ, aller à l'école était considéré comme un acte énorme, c'est la civilisation, c'est le centre même de la civilisation, et écrire une lettre pour un nègre, pauvre nègre, c'était une chose grandiose. C'était comme ça au départ, dans l'histoire, il n'y a pas longtemps d'ailleurs, il n'y a même pas cinquante ans. C'était du temps de Matsoua<sup>29</sup>, c'est-à-dire les années 1940, qu'on chantait cette chanson dans le Pool pour faire le caoutchouc. On disait : même un nègre peut écrire, oh là là, le monde avance ! Alors ça me fait peur, parce que, pour moi, l'écriture, ça peut être rien comme ça peut être tout, de toute façon. Et dans le contexte culturel où je suis, j'avais plus, peut-être, d'éléments à ne pas vouloir écrire.



Le monde n'avance pas, de mon point de vue. C'est peut-être à cause de ça que j'écris. Le monde n'avance pas, nous sommes tous demeurés suffisamment sauvages et suffisamment barbares et suffisamment primaires, pour qu'aujourd'hui où l'on a tous les moyens possibles pour faire les choses, on ne les fait pas. Alors, mon écriture en général peut être une interrogation : pourquoi l'homme, qui a pourtant des potentialités inouïes, qui a des capacités inouïes, pourquoi ne participe-t-il pas à créer quelque chose de plus grand que l'alphabet ou l'ABCD... ? Pourquoi ? Pourquoi on est resté à ces ndombi ku ndombi sadidi mukanda ? Pourquoi ?

J'ai commencé mes études au Congo belge [...], et il y avait ceci de particulier là-bas, c'est qu'on était alphabétisés dans les langues qu'on appelait « langues régionales ». Et comme j'étais chez les missionnaires, on nous alphabétisait en kikongo. On nous apprenait la Bible. Et puis on faisait de l'arithmétique. On comptait les ignames : deux ignames plus trois ignames. Mais on ne le disait pas en français, on le disait en kongo : kingombe kimosi, bunda kingombe kingombe biole. [...] Mais mon oncle – ici, l'enfant appartient à sa mère –, qui voulait faire de moi un Blanc, un homme civilisé, est venu me prendre à toute vitesse pour me mettre là où les gens parlaient français. Parce que parler français était considéré aussi comme une chose grandiose. J'espère que ça va s'arrêter un jour de dire : celui qui parle français, on n'entend pas ce qu'il dit, mais vous entendez dans le quartier : lumputu kata buba kuna !, c'est-à-dire qu'il parlait vraiment un français comme ça ! Bon, oui, qu'est-ce que ça veut dire de parler un français comme ça ? Parfois on dit des bêtises à l'intérieur de ce français comme ça. [...] Dans ce contexte, mon oncle est venu en disant : il faut que tu parles français comme ça, parce que tu as la gueule de quelqu'un qui un jour pourra parler français comme ça. Donc j'ai obéi, je suis arrivé à Mbanza-Nganga dans une école primaire. On m'a mis au cours moyen, je n'avais jamais fait de français ou presque. [...] Il y avait un symbole, une grosse boîte comme ça, pleine de merde. On vous accrochait ça au cou, et vous étiez le « guetteur ». Alors

souvent, quand les gens avaient le symbole, ils me cherchaient partout : où est Sony ? Où est Sony ? Et tout de suite on me remettait le symbole, parce qu'ils étaient sûrs que je ne parlais pas français et que je commettrais des fautes même quand j'essayais de parler. Pendant toute l'année de cours moyen, ça s'est passé comme ça. C'était très, très dur, et j'ai dû apprendre un peu le français en courant.

Au CM2 j'ai commencé un peu à parler, j'ai commencé à écrire, mais j'étais devenu monsieur cent fautes. Ça ne veut pas dire zéro faute, ça veut dire que quand il y avait des dictées, il y avait autant de mots faux qu'il y en avait dans la dictée parce que moi j'écrivais ce que j'entendais, voyez. [...] Après, je suis parti en sixième à Boko. Quand je suis arrivé en sixième, ça m'a tellement marqué que j'ai dû m'occuper de la bibliothèque du collège. À l'époque il y avait encore des bibliothèques dans les collèges, maintenant il n'y en a plus. Ce qui est dommage. Et je me suis mis à lire beaucoup pour apprendre une langue qui me faisait chier, à la limite – excusez-moi ce terme, mais c'est comme ça, cette langue, elle m'emmerdait. Pourquoi c'est par elle que je dois passer ? Et finalement j'ai appris, et quand je suis arrivé en troisième, en quatrième d'abord, j'ai commencé à écrire. J'ai écrit le premier roman qui s'appelait Le Premier Pas, et je l'ai envoyé aux éditions du Seuil. Parce que dans les livres, j'avais les adresses des éditeurs. [...] Ils m'ont envoyé une lettre de trois pages pour me dire : oh, c'est très bien, il y a le souffle, il y a tout, mais il manque le travail. Alors je me suis dit : je vais continuer à écrire. Et j'ai écrit des bouquins, depuis.

Extraits – Intervention de Sony Labou Tansi, fin 1988,  
auprès des étudiants de l'université Marien-Ngouabi,  
Bayardelle, à Brazzaville, invité par le Pr Mukala  
Kadima-Nzujii, organisateur et modérateur.

1989

« Je suis un tout petit champion du monde de la différence »

## Locataires de la même maison

---

Nous sommes les locataires de la langue française. Nous payons régulièrement notre loyer. Mieux même : nous contribuons aux travaux d'aménagement dans la baraque. Nous sommes en partance pour une aventure de « copropriation ». Je tirerais mon chapeau aux Français qui apprendraient le kongo ou le teke. Des langues sont mortes faute de locataires, hélas.

La francophonie, c'est le courage qu'auront les Français de savoir que des hommes font l'amour avec leur langue. Toute langue est le premier lieu d'exercice de la liberté. La liberté fait la promotion de la différence, en naturalisant la ressemblance. Le <sup>xxi</sup> siècle sera peut-être celui de la différence et de sa promotion. Moi, je suis un tout petit champion du monde de la différence bien aimée et bien gérée.

Extraits – « Locataires de la même maison »,  
entretien avec Michèle Zalessky,

Diagonales, n° 9, janvier 1989.

Sans date  
« Nous autres Africains ne voulons pas devenir  
un réservoir de terroristes et de désespérés »

## Avertissement

---

En ce siècle foiré comment ferait-on pour dire autrement qu'avec une bouche tordue – il n'est de bouche de poète que tordue – Le temps est venu de nous parler ouvertement ; c'est la condition absolue pour créer sur cette terre des cultures de l'homme, qui ensemble seront la culture de la survie de notre espèce – si l'Europe ne prend pas la responsabilité de décoloniser, elle se verra obligée de recoloniser – alors sera la chute de la raison devant la médiocrité – la défaite de la conscience devant la nullité, la chute même de toutes les valeurs humaines que nous avons mis des millénaires à créer – Si les nantis continuent à entretenir des conditions d'invivabilité dans les pays de la périphérie, s'ils continuent à y cultiver l'insécurité, la trouille, la mort et l'intolérance, s'ils continuent à financer les horreurs et la nullité des partis uniques, un déluge de sauterelles humaines s'abattra sur leurs pays – cette vérité tord la bouche – elle est, hélas, la mesure exacte de notre siècle. L'Europe doit pour sa survie comprendre qu'une l'Afrique sacrifiée entraînera

sa propre déconfiture économique, sociale, culturelle et humaine – nous sommes mis au défi de créer cette culture de l’humain qui nous a déjà si cher coûté – elle sera basée sur la conscience, la raison, la solidarité, la justice et la spiritualité – elle devient la condition de notre survie – Face au silence, à la médiocrité et à la brutalité nous devons mettre sur pied quelque chose de suffisamment grand pour que les damnés l’échangent contre leur terrible mémoire de vaincus – quelque chose qui en même temps blanchisse les nantis de leur triste illusion de vainqueurs – Car dans la guerre qui aujourd’hui oppose l’esprit, la raison et l’intelligence à la médiocratie, il n’y aura pas d’autre vainqueur que le cosmocide.

Nous devons pousser la conscience au-delà du matérialisme bienveillant où l’Occident (la Russie comprise) s’est embourbé – Pour que continue l’aventure de l’intelligence l’Europe se doit d’inventer une Afrique autre que celle des scénaristes des partis uniques, promoteurs de l’incurie, de la médiocrité et de l’intolérance – L’Europe ne saura échanger et commercer qu’avec une Afrique forte – Walante [Qui a mangé Madame d’Avoine Bergotha ?] attire l’attention des vivants sur le fait qu’un crime monstrueux est en cours en Afrique noire – il dit avec ses moyens de monstre qu’un crime contre l’esprit et l’intelligence a lieu en Afrique noire – Mais il va plus loin – il établit que les indépendances furent mal faites, dans l’irresponsabilité la plus totale – elles furent trop hâtivement jetées sur des peuples qu’on a au préalable lavés de leur conscience d’êtres humains – Walante exagère – il suggère que soit recommencée la conférence de Berlin<sup>30</sup> – qu’un plan Marshall soit entrepris en faveur de l’Afrique – Tant que les peuples et les nations tribalisées en 1885 ne retrouveront pas leur vraie parole par le biais d’une pratique réellement démocratique l’Afrique restera une terre sacrifiée sur les autels du racisme, de la médiocratie et du bâclage technologique. Ces choses aujourd’hui doivent être dites, du moment qu’elles ont engagé l’avenir de la raison et la survie de l’espèce humaine – Nous autres Africains ne voulons pas devenir un réservoir de terroristes et de désespérés – nous ne voulons plus

rester ces populaces maudites qui nagent comme des poissons dans les senteurs des démocraties d'État – nous voulons maintenant faire partie entière de l'humanité – nous voulons que finisse le questionnement malicieux des vieillards qui se demandent quand pourront s'arrêter les indépendances et les démocraties militaires, orchestrées par des maréchaux d'eau douce, gradés à la nègre pour amuser la galerie – L'Europe se donne un coup de couteau à la conscience et à l'âme en trahissant les relations privilégiées qui la lient avec l'Afrique. Walante est blanc, il refuse l'indépendance à un morceau de pays – dans l'état actuel de la débandade il a raison – Walante n'a pas le temps de tricoter un parti unique – il a encore raison – il crée le grade le plus poétique d'Inséminateur Suprême de la patrie – il a toujours raison, il porte sur la place publique le débat qu'évitent toutes les fausses révolutions d'une Afrique immolée sur l'autel des souverainetés imbéciles, sans saveur – exercées dans le dos des majorités – démocraties de pacotille, dit Walante, parce qu'il aime les hommes d'un amour désespéré – où donc peut mener une succession de guides-fondateurs qui n'ont jamais fondé que la dimension de leur propre médiocrité – une médiocrité entretenue et financée par les démocraties chrétiennes occidentales (la démocratie russe comprise) – Dans l'état actuel du sinistre africain, dit Walante, vaut mieux jouer le monstre – parce que le vocable de non-ingérence paraît devant la conscience et la raison comme une grave et grossière escroquerie. Walante n'est pas l'horrible Blanc qu'on voudrait, il est, hélas, la voix de la raison devant la seule occasion qu'il nous reste de rêver le rêve du peuple humain – Walante me paraît être une belle ingérence dans les affaires intérieures de l'humanité – une espèce de plaidoyer en faveur de la raison contre le silence et la peur – À une Afrique crucifiée dans le monopartisme d'État un monstre blanc propose un autre débat que celui des larmoiements humanitaires – Les choses vont coûter – nous en payerons le prix. Ce prix sera notre contribution à la cause du peuple humain. Un Blanc appelé Walante s'arroge le culot de nommer la plus grosse effronterie de l'histoire contemporaine – toutes les coquetteries intellectuelles vont sauter

dessus – toutes les bonnes et mauvaises consciences vont se gaver – tant mieux – Walante a des épaules larges – voici la question fondamentale qu’il pose : « Après cinq siècles de concubinages, allions-nous tourner l’unique scène de ménage qui eût pu sauver les meubles – Est-il normal que les démocraties européennes et américaines continuent à financer les médiocraties africaines ? » – Walante est prétentieux – il affirme : « Nous sommes tous copropriétaires du sous-développement – le développement des nantis ne tient pas à la simple couleur de leur génie ; il ne peut historiquement se concevoir que comme une somme pernicieuse des énergies conjuguées du peuple humain tout entier » – Tout cela Walante le dit avec sa bouche de monstre – de cette manière il s’est foutu mon frère – frère de crasse et de sueur – or, je ne voudrais pas être petit frère de monstre bénévolement. Comme lui j’affirme que ce qui se passe dans le tiers-monde est un attentat contre la raison, l’intelligence et l’esprit – donc un attentat contre l’humanité – certaines vérités, dit-on, arrachent la bouche – Voici, jouée lentement, la plus grande tragédie humaine de notre époque : Mais comment dire à ceux qui vont sur la Lune qu’ils sont encore des hommes – (stupides, nuls, fous, fallacieux, véreux, sommaires, colériques, amoureux, et fragiles comme tous les hommes). Et puis, mon pauvre Walante, à quoi ça sert d’être un homme aujourd’hui sinon à survivre.

« Avertissement » [s. d., v. 1989], à la pièce de théâtre  
Qui a mangé Madame d’Avoine Bergothen ?  
[non repris par l’éditeur], Carnières-Morlanwelz,  
Lansman Éditeur, 1989, rééd. 2014.



1989

« Si l'Afrique meurt,  
elle ne fera qu'inaugurer le cosmocide »

## L'Afrique vierge

---

Brouillon de lettre aux Africains de toutes les races. Nous sommes une époque spéciale de l'histoire de la raison. Une époque trouble de l'aventure de l'Esprit, de la conscience et de l'intelligence. À cette époque, l'Afrique reste absente du monde – si, il y a l'Afrique du Sud et la Libye –, l'Égypte, le Maroc, la Tunisie et l'Algérie ne jouent pas le rôle qui serait le leur sur ce continent. Le Nigeria et le Zaïre sont des géants de boue. La seule puissance africaine notable demeure l'Afrique du Sud qui se contente d'entretenir un système politique honteux au lieu de participer pleinement au décollage du continent le plus pauvre et le plus endémique de la planète. L'Afrique du Sud gaspille ses énergies à fabriquer la peur au lieu de jouer son rôle de grande puissance. Elle tue et se tue au lieu de faire vivre. Cette réalité désastreuse nous oblige à initier une nouvelle définition de la culture, seule possibilité offerte à notre continent d'évincer le retard technologique. Depuis la nuit des temps, la brutalité (physique, spirituelle, idéologique ou morale) a toujours

entretenu une sphère à laquelle elle donnait l'illusion d'être le centre de l'humanité – la périphérie étant alors peuplée de barbares – les Grecs imaginaient qu'ils étaient la culture et le reste du monde la barbarie à abattre. Après les Grecs, les Romains puis les Arabes sont tombés au fond du même piège. Ce schéma de pensée a été légué à l'Occident dit nanti et technologique – propriétaire d'un nombre incomptable de bavures humanitaires – jardinier d'un certain nombre de bâclages ou de ratages culturels. Il convient de ne pas confondre culture de domination, culture de brutalisation et culture de raison – pensée dominante, conquérante et pensée raisonnable.

La pensée occidentale actuelle est une faillite de la raison, de l'intelligence, de la conscience et de l'esprit. C'est un triomphe absolu de la brutalité et de la nullité bestiale et végétative qui sommeillent en l'homme. Elle est stupide parce que coup d'épée dans l'océan pacifique. Césaire disait qu'« une civilisation qui s'avère incapable de résoudre les problèmes que suscite son fonctionnement est une civilisation décadente ; une civilisation qui ruse avec ses principes est une civilisation moribonde ». Nous sommes aujourd'hui dans la phase de la concrétisation de cette situation. L'Occident ruse avec ses colonies mal larguées. (En fait, la décolonisation fut bâclée et l'OUA [Organisation de l'unité africaine] ne pouvait pas résoudre tous les problèmes posés par ce bâclage-là – du fait qu'elle ne pouvait pas, à elle seule, recommencer la conférence de Berlin.) Mais la vigueur vitale est têtue – elle est si vivace – il appartient aux Africains d'arrêter de ruser avec les mots – de comprendre que la culture et la civilisation occidentales sont décadentes depuis cent cinquante ans – parce qu'elles biaisent avec l'intelligence. Nous sommes l'avenir du raisonnable. Quand je dis nous, j'entends nous les foirés, les hommes vraiment, au-delà des frontières géographiques, nous de la vraie tribu humaine, qui sommes passionnément concernés par l'aventure de la conscience humaine, de l'intelligence, de l'émotion poétique et de la raison, en guerre contre la médiocrité – la nullité et

la brutalité culturellement engraisées et entretenues – avec pour carburants le mensonge et le silence.

Une pluie de préjugés s'est abattue sur notre continent : « l'Afrique déboussolée », « l'Afrique des vaincus », « l'Afrique recolonisée », « Main basse sur l'Afrique », « l'Afrique bousillée »... Comme si tous nos maux n'étaient que d'aujourd'hui – de toute manière si l'Afrique meurt, elle ne fera qu'inaugurer le cosmocide – parce que nous restons la seule chance de survie pour l'humanité ! Survie physique entendez, mais aussi survie poétique – (quand tous les hommes seront devenus les boulons d'une horrible machine nommée société d'engraissement, il y aura encore des hommes en Afrique, qui sauront rire, pleurer, vivre, mourir, craindre et espérer...). Nous sommes dépositaires de la survie mythique de l'humanité, parce que nous n'avons pas crevé notre génie intime, nous dilapidons nos forêts, notre pétrole, toutes nos matières premières, mais notre réserve de virginité reste insondable. Un jour, les singeries, les grimaces, les simulacres s'arrêteront faute de carburant – l'ancien imitateur voudra respirer au lieu de singer la pensée, concevoir, appréhender, peser, interroger... et ce sera la renaissance de l'Esprit, de la poésie. Cette renaissance commence par une tragédie. La tragédie consiste à trouver comment dire humainement à la technologie qu'elle est stupide – comment dire à un peuple qui lance des fusées qu'il ruse avec la médiocrité ? Toute nation est une somme pernicieuse d'élans nationalitaires – de différences consenties et aimées. Le contraire s'appellerait stérilité-nation, empaillement et parade.

La culture nationale n'est rien d'autre qu'une mosaïque de cultures ethniques. Nous nous sommes assez gourés. Apprenons que l'Histoire reste, hélas, une accumulation intempestive du quotidien. (Sans ses héros, sans ses faussaires, sans ses faux monnayages, sans ses alchimistes et ses manipulateurs...) L'Histoire poétique, entendez – il se résout au combat entre la raison et la brutalité – combat sempiternel que se livrent la conscience et la médiocrité. Entendu que toute conscience est transcendance. L'homme n'est

pas que végétation effrénée de cellules, il est doué de mémoire cinétique, d'émotion poétique – une mémoire qui tranche avec le temps et l'espace – lieux communs de l'Histoire officielle – mémoire qui survivra à l'humanité physiologique.

« L'Afrique vierge »,  
Africa International, n° 215, avril 1989.

## La pensée est en danger

---

La pensée est en danger. Le rêve et la raison avec. Quand ce n'est pas la passion et le fanatisme qui les écrasent, quand ce n'est pas le poids des habitudes et des accoutumances qui les saignent, quand ce n'est pas la censure et les restrictions traditionnelles qui les fauchent, manifestement, le matérialisme bienveillant déracine ces fondements essentiels de notre esprit. Tout dans notre petit monde dit moderne tend à empêcher de penser et de rêver. Le siècle que nous fermons aura été celui du triomphe de la raison et de l'interrogation. Je crains que le XXI<sup>e</sup> siècle ne devienne celui des apogées du fanatisme, des bâclages et de la médiocrité.

Je prends en Césaire les trois petites choses qu'il aura été grandiosement ; c'est-à-dire un poète, un penseur et un homme.

Le poète ne se mesure pas. Il ne se pèse pas. Il est immense ou bien il n'est pas. Incontestablement Césaire est le plus grand poète négro-africain que notre siècle ait produit. C'est intentionnellement que j'emploie le verbe produire. Notre siècle a produit les plus rudes misères de l'homme, les plus

performantes, les plus massifiables. Césaire les nomme, notamment dans Le Cahier d'un retour [au pays natal]... Notre siècle aura été celui d'un déchirement, le déchirement de la norme historique traditionnelle dans le jeu maître-esclave. Césaire nomme ce déchirement avec la plus belle force, sondant ses plus noirs contours et ses plus vierges régions.

Son instrument de prospection est cet étrange « bout du petit matin... » qui pourrait être le petit matin du soleil pâle et de la pâle raison.

En ce siècle où l'esprit livre les plus décisives batailles contre la médiocrité et l'arbitraire, Césaire poète aura mis le feu de l'âme à la paille des arbitraires et des insoutenables. Ce que Fanon va crier avec les moyens du discours argumenté, Césaire le chante et le met en musique. Tchicaya U Tam'si l'enfonce dans les chairs comme les clous furent enfoncés dans la chair du Christ. L'art du poète est aussi l'art d'appivoiser la foudre.

En un siècle qui se mêlait de dompter la rage des atomes, il fallait des hommes pour charmer les rages du mot et des maux. Césaire est le plus grand de ces sorciers. Le Cahier, tout comme Les Chiens, nommait les décolonisations. Elles ont toutes été ratées. Ce n'est pas grave. Nous les referons « au bout du petit matin... ». Ce n'est guère le temps qui manque à l'humanité pour construire mais la volonté délibérée. L'élan foncier.

Le philosophe, ou si l'on préfère le penseur Césaire du Discours sur le colonialisme, n'est pas mesurable non plus. Entre autres mérites, il a celui d'avoir humanisé une querelle traditionnellement bâtarde, traditionnellement pénible et louche, j'ai nommé la querelle des races, sans doute la même qui inspira aux apôtres la question tragique de savoir qui était le plus grand dans le royaume. Notez la réponse du Christ : « Celui qui lave les pieds. » J'ai relu plus d'une cinquantaine de fois le Discours sur le colonialisme, je n'y ai trouvé aucun germe de haine, aucun transport de rancune ou d'amertume. Je n'y ai rencontré qu'un humanisme sans complaisance, qui ne fait de cadeau à personne ; je vois dans le Discours sur le colonialisme un prolongement du poète qui affirme et ensemeince ces appels à la raison.

En ce fait, l'humanité est bâclée par un refus généralisé de la différence, qu'elle soit culturelle ou physique, alors que le fondement même de la raison est la différence, l'acceptation polysémique des possibles que les scientifiques nomment relativité. Je connais des milliers de thèses et d'essais qui visent ouvertement ou bien insidieusement à établir la supériorité d'une race ou d'un groupe humain, en essayant de mettre dans une cage de sous-entendus l'infériorité d'autrui. Quelle misère pour la pensée ! Heureusement, malgré l'ampleur du problème et la nature passionnée de la question coloniale, Césaire y met tellement d'humanité qu'il arrive à présenter devant nos consciences la double misère du bourreau et de la victime, la déshumanisation du maître et de l'esclave, le double piège qui mène au triple triomphe de la médiocrité sur la raison, sur l'intelligence et sur l'esprit.

New York, le 17 mai 1989

« La pensée est en danger »,  
in Aimé Césaire, le poète dans la cité,  
Paris, Centre national des lettres /  
La Poésie dans un jardin, 1989.

1989

« Le siècle prochain sera la plus cuisante défaite  
de l'histoire de l'intelligence et de la raison »

## Lettre ouverte aux riches ou SOS Afrique

---

L'apparition de l'intelligence fut la toute première révolution dans l'histoire des hommes. D'autres révolutions sont advenues. Elles se sont cassé la gueule les unes après les autres. Les deux plus récentes, la révolution technologique et la révolution marxiste, sont à leur tour en train de chavirer, lentement mais sûrement. La raison profonde pour laquelle ces révolutions tombent me paraît toute simple : aucune d'elles n'était accompagnée de la plus intelligente des révolutions ; celle de la conscience. Notre histoire est jalonnée de cas d'inconscience. La maîtrise absolue des possibles passe par la conscience de l'apparition d'un destin commun à tous les humains de notre planète. Nous flirtons dangereusement avec le cosmocide. L'esclavagisation des nègres fut une grosse inconscience de la race humaine, tout comme l'élévation des empires coloniaux (ils se sont tous écroulés à l'exception de l'empire colonial russe, dont la déconfiture sera lourdement tragique à moins



d'une colossale somme de courage de la part des gérants de cette monstruosité). La science et la technologie, religions d'aujourd'hui, portent les marques et les avatars d'une trop grande dose d'inconscience. Elles sont de véritables lieux de mensonge, de perversion et de perdition. L'économisme bénévole qui remplace aujourd'hui l'économie est une jungle sans âme où les démons de la relation « production-consommation », « acquisition-session » affrontent impitoyablement les espoirs de l'intelligence et de la raison, rendant improbables les conditions mêmes de la survie de notre planète, soumises aux balancements et aux humeurs des marchés.

Cet économisme nous donne à tous le sentiment que les nations sont hautement sottes, leurs hommes avec elles. Elles construisent au centre de nos énergies de survie le béant spectre de la mort. Au cœur de nos sociétés, l'économisme sans conscience fait la promotion de la démission individuelle ou collective. Il cultive en nous cette odeur fétide du fatalisme. Hier le « monde » était divisé en gauche et droite, en Ouest et en Est. Aujourd'hui que la Russie soviétique s'avère être une pauvre grande puissance, les choses se lisent autrement.

New York est aux États-Unis. Ce pays se disait number one de la richesse. Allez donc voir comme la capitale mondiale de l'argent est divisée en ville riche et en ville pauvre. Comble de malheur ! point que la richesse insolente de Wall Street grimpe Up-Town. C'est la pauvreté insoutenable du Bronx et de Harlem qui s'infiltré dans les entrailles du Down Manhattan, fière concentration du verre et de l'acier. Ce monde sera un jour le grand village des nations. Et l'apparition aujourd'hui d'un destin commun à tous les humains nous appelle à démarrer cette révolution de la conscience sans laquelle le siècle prochain sera la plus cuisante défaite de l'histoire de l'intelligence et de la raison. Les fondements sur lesquels le monde d'aujourd'hui est construit sont caducs, absurdes, intolérables et imbéciles. Aux valeurs essentielles de la liberté doivent urgemment s'adjoindre les valeurs fondamentales de la conscience et de la responsabilité.

Impérativement, nous devons, pour notre survie, promouvoir la paix par la solidarité. Ce jour, un colonel du plus grand État du monde est pendu sous les yeux impuissants de son gouvernement<sup>31</sup>. Cet assassinat monstrueux est un appel à la solidarité. Car il est impensable que des hommes continuent à mourir de faim aux États-Unis mêmes. Chaque enfant qui meurt de malnutrition dans le monde d'aujourd'hui charge la conscience de l'Amérique et des riches d'un crime commis par procuration. Par procuration, les pays riches assassinent chaque année dix mille enfants africains, une cruelle opération où le tueur à gages est la famine. Au regard de quatre cents ans de colonisation, les Africains sont en droit d'exiger le développement comme un droit fondamental de l'homme et la solidarité internationale devient à leurs yeux l'étalon-or de l'échelle des valeurs. Il va sans dire que cette solidarité qui appelle en Afrique des plans Marshall en cascade devra s'exercer sous la houlette de la valeur fondamentale : la démocratie.

Jadis l'on justifiait le parti unique par ses vertus unificatrices des peuplades, ethnies et tribus. La pratique a démenti ces vertus-là puisque les partis uniques par la personnalisation progressive du pouvoir se sont villageoisés. Les dettes dites des pays sont devenues dans leur essence les dettes des villages, des régions (la région du guide) ou, au meilleur des cas, les dettes des gouvernants (ou bien des gouvernements), témoins de cette réalité les chiffres des dépenses dites de la sûreté de l'État (police, armée, prestiges, propagande, renseignements...) comparés aux dépenses fondamentales de la « nation » (éducation, santé, sécurité sociale, investissements).

L'absence de solidarité ne pourra que favoriser les fanatismes, les intégrismes et les actes de désespoir qui conduisent au terrorisme sous toutes ses formes. Tant que la plus-value et le profit seront la seule conscience des démocraties occidentales, la liberté ne sera qu'une espèce de propreté faite sur les vêtements de la médiocratie. Cette situation remettra toujours à demain le recul de la barbarie. En tout cas il ne sera de liberté qu'à l'échelle du

monde – elle sera conquise par une révolution obligée : la révolte de la conscience. Je ne crois pas dans la liberté d'un peuple qui le serait tout seul entre les dents des frontières culturelles ou géographiques.

Je ne crois pas dans la richesse d'un humain qui le serait tout seul sous le bagne de ses coffres-forts. De même, je ne crois pas dans les droits d'une nation qui les aurait toute seule. Nous sommes arrivés au siècle où tout ce qui est fondamental à la survie de l'humanité doit être envisagé à l'échelle de la planète, dans la liberté et la solidarité, devant la conscience. Nous sommes ce siècle honteux qui mange les fruits des siècles passés. Wa dia fwa yika dio [Ajoute quelque chose à l'héritage que tu as reçu], disent les Kongo.

« Lettre ouverte aux riches ou SOS Afrique »  
[texte tapuscrit daté de juillet 1989],  
Africa International, n° 220, octobre 1989.

Sans date  
« Le lieu-laboratoire par excellence  
de l'effronterie et de l'audace »

## Quel théâtre dans un monde atteint d'un vicieux traumatisme cinématographique d'essence américaine ?

---

L'image ne renseignera plus : elle occulte, elle gave, elle gâche, elle porte ombrage, elle tue, elle terrorise, elle panique, elle aseptise, elle trompe, elle trahit... Notre monde est celui de la communication gâchée, où la fausse toute-puissance des médias oblitère le soleil dans tous les cieux de la création. Créer aujourd'hui et dans les normes d'aujourd'hui et suivant les canons de ce qui est admis aujourd'hui consiste à oser rêver sous la contrainte de ce qui est finançable et rentable. Le théâtre dans ce contexte est devenu synonyme de ciné-vision en salle classique, sur une scène classée, dans des espaces lumineux programmés et finis, où le décor, les costumes et les lumières jouent la meilleure part de tous les rôles, de quoi mettre Shakespeare et Molière sur

le cul. Sophocle et Plaute pouvaient bien enfourcher les vestiaires. En vérité il n'y a pas de théâtre sans histoire. Une histoire à trois faces : dramaturge, metteur en scène et acteurs, tous les régisseurs (costumes, plateau, lumières) restent des souris de coulisses. Les cuisiniers sont ailleurs, en ne venant que pour mettre en place un peu de sel, un peu de piment, des condiments destinés à mettre en saveur la scène déjà en lumière.

On a vite fait d'oublier que c'est l'acteur et lui seulement le centre de gravité de la machine théâtrale et le voisin immédiat de ce centre est bien entendu le public. En fait il faut deux exigences pour faire du théâtre : des acteurs et un public. Le but visé dans cette sorcellerie est la communication totale. Elle sera réussie ou bien elle sera accomplie : le théâtre y sera. Tout le reste, en dehors du penchant esthétique, n'est autre chose qu'ameublement et habillage. La foule est un acteur privilégié dans la mesure où l'on entend mettre en vie des moments, des actions, des voix, des gestes, des souffles, des silences, des dévalements et de prises en lieu d'espaces scéniques ou des contrées émotionnelles sur l'éperon même de la vie brute, hirsute, et ardente [sic]. Côté texte et histoire, la paresse moderne n'arrête pas de relire les classiques et les anciens. Cela procure les nécessaires dépaysements qui distancient les points brûlants de notre monde. Et Roméo n'est plus nous, Iago non plus. Nous avons besoin de cette opacité historique et de cette distance vestimentaire pour continuer à dormir sur l'oreiller de la création figurative cinémato-graphique. Il nous faut nous rappeler de toute urgence que le théâtre c'est le lieu naturel de la communication vitale par la sueur, la respiration, la couleur des voix, l'explosion des cœurs, le choc des peurs, l'anecdote, le on-dit, l'univers même du souffle, la palabre des non-dits, bref la fête-massacre des comportements qui naissent et meurent sous les yeux grands ouverts de l'exigence que beaucoup ont la paresse de nommer beauté, et que peut-être il est plus juste de nommer bien-être esthétique ou simplement liberté.

Le théâtre devrait être, disons-le, le royaume absolu des acteurs soumis au régime d'une fable de texte, le seul grand prétexte au spectacle, seule voie

obligée de l'acte de vie, de la magie des corps, des voix, une sorte de concert de comportements rigoureusement sacré, rigoureusement transcendantal, rigoureusement humain, de manière à redire qu'un acteur ça n'est guère de la pellicule : c'est une succession de vies qui prennent effet à compter d'une fable, s'ancrent dans la vie des gens, et qui jouent à tous les jeux des périphéries. Le théâtre met la lumière sur les vies les plus obscures. Il a pour rôle et pour mission de dire vrai jusqu'aux confins de la vérité vécue, sentie ou pressentie. Peut-être est-ce à cause de cela que beaucoup ont vu dans le théâtre une manière de veilleur social et la meilleure part de la conscience de groupe, au sens qu'il peut mettre en route toutes les fragilités de l'être socialement et individuellement parlant. En tout cas il reste notre meilleure part d'un monde abîmé et notre meilleure occasion d'enquiquiner la vie par son petit côté manufacture des comportements. Même quand il exhale les miasmes d'une empreinte bourgeoise accumulée pendant les trois siècles derniers, le théâtre demeure le lieu-laboratoire par excellence de l'effronterie et de l'audace.

« Quel théâtre dans un monde atteint d'un vicieux traumatisme cinématographique d'essence américaine ? »,  
in *L'Autre Monde. Écrits inédits, textes choisis*  
et réunis par Nicolas Martin-Granel et Bruno Tilliette,  
Paris, Revue Noire, 1997.

1990

« Les pays en développement  
sont des bombes à retardement »

## La France malade de ses anciennes colonies

---

Abidjan, capitale de la Côte d'Ivoire, M. Jacques Chirac vient de se tromper de gaullisme et a procédé au vol d'essai d'une machine très moderne : la machine à doser les besoins en libertés des peuples. Disons-lui bravo pour cette invention. Car, outre le rôle que son inventeur lui a réservé, la machine magique dit clairement comment, dans un futur tout proche, la France sera malade de ses anciennes colonies.

Faisons un gros plan sur la situation du dérapage. La politique (française, notamment) est encombrée de petites phrases, parfois jetées à la figure des gens qui sont grands de cœur, d'âme, d'actes ou de volonté. Tour à tour assassines ou meurtrières, rigolotes ou simplement minables, les petites phrases sont une savoureuse pâture pour des presses qui, disons les choses, n'arrêtent pas de perdre la boussole dans un monde en turbulences.

À notre époque prétendue de grande réussite, l'Histoire se fabrique comme du rocamadour. Effet de mode oblige, M. Jacques Chirac pense à sa petite histoire secrète portative d'une Afrique en mutation. Mais comme cela arrive souvent à tous les revendeurs d'Histoire, il risque d'être démenti par les faits. Les craintes d'une ghettoïsation nous obligent à ne pas répondre aux propos de M. Chirac en tant qu'Africain, mais simplement en tant que démocrate et en tant qu'homme largué dans un monde obscur où l'esprit et la raison sont entrés en guerre contre la médiocratie. Le monde d'aujourd'hui s'est condamné à inventer plus de solidarité comme moyen d'échange et de communication, sans quoi le progrès technique deviendra ce rire tragique qui conduit la tribu humaine au cosmocide humain. La même mésaventure qui arriva aux dinosaures nous guette. Tant qu'il y aura en notre monde à destin hautement commun la division tragique entre, d'une part, les nantis qui ont tout de tout et, d'autre part, les rigolos de la périphérie (situation qui va très vite occuper le vide laissé par le clivage Est-Ouest) démunis à sang, préposés au terrorisme, gent interdite d'ingérence dans les affaires intérieures de l'humanité, le progrès sera malade. Une bonne partie des hommes (la majorité ?) croupira dans la vasière de l'incertitude et de la désespérance, se changeant, désespérance oblige, en producteurs de matières premières et d'actes terroristes.

Mais voici les vraies fesses de l'affaire et rions-en puisque le rire est libérateur. D'après M. Jacques Chirac, « pour les pays en voie de développement, le multipartisme est une erreur politique et un luxe<sup>32</sup> ». Par ailleurs, il y aurait là-bas « des pays parfaitement démocratiques, où la démocratie s'exerce au sein du parti ». Joli coup de cœur ! Mais dépassionnons l'affaire en rappelant qu'à deux heures d'avion de la démocratie française, une certaine Roumanie était un pays parfaitement démocratique... au sein de son parti unique. Comme c'est souvent le cas en Afrique, cette démocratie à parti unique s'appuyait sur un réseau de forces de sécurité. Nous sommes en droit de nous méfier d'une démocratie qui surveille



les électeurs à la pétoire et qui produit un débat national « dirigé et centralisé ». Nous sommes à une époque où, plus que jamais, le droit à la liberté et à la dignité doit dépasser les remparts raciaux et devenir un droit inaliénable de la personne humaine, simplement.

Je ne pousserai pas l'indignation jusqu'à penser que M. Jacques Chirac, c'est Le Pen sans parole. Cela serait irrespectueux et trop facile. M. Chirac est tombé dans un panneau, le panneau de cette tradition qui consiste à penser que les « monopartismes démocratiques sauvaient l'unité nationale des tribus sauvages ». Sur cette question, l'expérience a mûri la réflexion, car au lieu de produire l'unité, les partis uniques se sont tous « villageoisés » devant la pratique du pouvoir arbitraire, démentant ainsi la sacro-sainte théorie de l'unité nationale au sein de ces partis. En fait, ce qui guette l'Afrique aujourd'hui, c'est une mise à l'écart à cause de ses us politiques et de son manque de complexification sociale et idéologique, rendue impossible par le manque d'un débat national ouvert et vrai. Ce qui trouble dans les propos de M. Chirac, c'est qu'il prend le besoin de liberté des Africains pour un objectif secondaire et un luxe.

Ce dérapage est déprimant : les moyens d'espérer la liberté et la dignité humaine manqueraient encore aux Africains. Heureusement, la situation sur les terres d'Afrique est tout autre. Les moyens psychologiques, historiques et socioculturels du refus de l'injustice, donc de la révolte, sont devenus dangereusement énormes en Afrique. Les pays en développement sont des bombes à retardement qui ne pourront pas avaler continuellement la pilule du parti unique et des inégalités sociales. Si M. Chirac pense le contraire, c'est que son examen de la situation africaine bute sur une cécité politique très grave pour un homme de sa trempe et de sa carrière. D'après lui, les hommes qui se sont battus pour bouter dehors les compagnies concessionnelles auraient perdu les moyens de leur survie dans le lit d'une série d'indépendances absolument discutables. Les partis uniques, lieux de la démocratie parfaitement africaine que défend M. Chirac, ont en plus, disons-le, les

monopoles du pouvoir et des débats, le monopole absolu de la répression. Témoins de cette triste réalité, les effectifs et les énormes dépenses qui entourent les fabricants des nomenklaturas africaines : les securitate. Une dernière question enfin à M. Chirac : lui qui découvre des partis uniques à parfaite essence démocratique, nous citerait-il un seul de ces pays qui aurait, vingt-sept ans durant, gardé un Mandela en prison sans l'envoyer au gibet ?

En cela l'Afrique du Sud est hautement louable. Car qu'aurait-il fait, le monde, du squelette même retrouvé d'un Nelson Mandela ? Rappelons la chose : pour les nations africaines charcutées à Berlin en 1885, oublier leurs traditions de liberté et d'espérance devient possible. Les Français disent bien dans leurs adages qu'« à l'impossible nul n'est tenu ». M. Jacques Chirac, qui pour nous n'est pas forcément un ennemi, n'a pas eu le temps de jeter un œil sur les securitate qui entourent les magiciens des démocraties dirigées. Ces pays à démocratie parfaite ne peuvent attirer que méfiance de la part des vrais amants de la liberté et de la dignité humaine – il y en a un magnifique bon nombre en France, heureusement.

Nous préférons la thèse d'un autre M. Jacques – la thèse Pelletier<sup>33</sup> qui estime que « l'Afrique s'écarterait du développement si elle s'écarte du courant démocratique qui secoue le monde aujourd'hui ». Si la France veut un jour éviter de tomber malade de ses anciennes colonies, elle a intérêt à reconsidérer sa politique africaine qui jouit d'une trentaine d'années de retard – là alors, parfaitement trente ans ! Elle doit envisager autrement le combat contre l'injustice et le développement, jeter à l'eau toutes les attitudes de culpabilisation en même temps que toutes les thèses racisantes d'une Afrique de gamins. Sortons à la fois des bonnes et des mauvaises consciences pour engager de vrais débats qui remplaceront nos saupoudrages d'Afrique dans la gestion des affaires d'une tribu humaine appelée à un même destin. Et que le siècle qui vient soit celui de la solidarité. Aidons, tant que vouloir et faire se peuvent, les gouvernements africains à profiter maximale de l'occasion qui leur est offerte par ce qui bouge à l'Est pour opérer des ouvertures

démocratiques, de manière à aider la race humaine à faire l'économie de quelques millions de vies humaines. Le temps est maintenant de porter un cinglant démenti à cette phrase de Modibo Keita<sup>34</sup> : « On ne dira jamais de moi : voici l'ancien président du Mali... » Cela pourrait résoudre un problème que les coups d'État successifs n'ont pu résoudre : celui de la sortie du pouvoir.

Cela bien entendu évitera aux bons soldats du peuple le devoir honteux de braquer leurs armes sur leurs propres enfants et d'exercer un métier qui a mille raisons d'être beau. N'attendons pas que l'Histoire se mette à courir plus vite que nous.

« La France malade de ses anciennes colonies »,  
Libération, 5 mars 1990.

1990

« Silence de plomb. Silence de peur. Silence de pain »

## Lettre aux Africains sous couvert du Parti Punique

---

Ce siècle devient obligatoirement celui de la maturité. Il se termine bientôt. Nous avons encore dix ans pour faire le point. Où sera l'Afrique au siècle qui vient ? Cette question n'est pas simple. Elle doit accaparer notre manière de vivre, d'être et de penser. Faute de créer une communauté humaine homogène, notre monde deviendra de plus en plus le théâtre d'ensembles de modes de penser, de modes de vendre et d'acheter.

Penser, vendre et acheter ont bousillé les géographies. Même si d'un point de vue philosophique, vendre et acheter sont dérisoires, penser s'impose comme l'irremplaçable moyen de créer un impact sur l'avenir. Dans la situation actuelle, la tragédie qui nous étrangle est que l'Afrique pense peu, elle vend mal et achète au pire. Le comble est que cette tragédie, nous l'appelons simplement et poétiquement « afropessimisme ». Un mot angoissant dans ce qu'il dissimule de justification du plus gros gâchis de tous les temps. Sourire aux lèvres, nous cautionnons que l'Histoire (qui du reste nous a plus

d'une fois cocufiés) fasse de nous les esclaves d'un frisson honteux – le frisson mortifié des prix des matières premières, prix qui nous condamnent à construire et à élaborer des économies de poubelle, au fond de l'indignité la plus cruelle, la plus insoutenable, la plus inhumaine que des hommes puissent avaler sans rien en cracher.

L'Afrique de cette manière se rend inégalable dans la science de jeter la poudre aux yeux. Se jeter la poudre aux yeux du développement, aucun de nos États ne démerite dans cette discipline. Nous nous sommes jeté la poudre aux yeux en pensant que les partis uniques étaient une invention suffisamment révolutionnaire pour devenir des lieux de fabrication d'unités nationales, faisant fi des quiproquos historiques engendrés par ceux qui nous cassaient un sucre dans le dos de l'Histoire à Berlin. Quelle puérité d'avoir voulu résoudre le problème de l'unité nationale par la simple et honteuse négation de nos différences. L'unité, jusqu'à preuve du contraire, est l'harmonie volontaire obtenue sur le champ des différences. Elle est en ce sens un lieu de transcendance et non d'abâtardissement ; l'unité est l'élaboration laborieuse du consensus des ressemblances sur les spécificités. Nous retrouvons dans l'idée d'inventer l'unité par les ressorts de l'unicisation les mêmes schémas et les mêmes ingrédients qui ont contribué à nier les cultures inca, maya et nègre dans l'historique génocide des missions civilisatrices des peuples estimés inférieurs. Quel esclandre d'entendre des Africains prolonger les thèses hier émises par les esclavagistes et les prophètes de l'infériorisation des peuples dits primitifs. Quelle honte, pour l'Afrique, qu'un de ses fils aussi méritant qu'un Kaunda<sup>35</sup> en vienne à déclarer publiquement que ne pas être d'accord avec lui sur les questions de la gestion de la cité c'est « être un chien enragé ».

Les trente dernières années de notre histoire sont insoutenablement tapissées, non point d'unité, mais d'exclusions nationales. Car l'unité n'engendre pas le refus de l'autre, à moins que de passer maître absolu dans la science de se jeter la poudre aux yeux.

De la République sud-africaine aux pointes nord, notre continent est un immense gisement d'exclusions nationales vêtues aux couleurs de la stabilité et de l'unité.

Partout, dans une Afrique livrée à l'indignité et en panne d'âme, des constitutions merveilleusement pavoisées de droits fondamentaux et de libertés gémissent sous les plombs lâchés aux quatre coins de la démocratie. Silence de plomb. Silence de peur. Silence de pain. Sur les vertes pelouses de cette paix farcie, les thèses les plus scandaleuses courent les rues et les tables des colloques. Thèses suivant lesquelles l'Afrique serait habitée par des hordes de tribus et d'ethnies primitives, vouées à tous les démons de la désunion et à qui il convient d'administrer de puissantes doses de polices politiques, de purges, de matraques, de gaz lacrymogènes, de forces armées nationales condamnées à la honte de fusiller les contribuables... Vastes terres sauvages sur lesquelles ne pas être d'accord est un crime contre l'État-Hernié qui, seul, connaît où est la raison, où est l'avenir, où est l'unité, où est la prospérité, où est la vie de chacun des citoyens. À ces peuplades-là, pensent certains dignitaires, il faut du temps pour apprendre à se servir de la liberté. Disons en passant que même les bêtes savent se servir de la liberté. Certes, chaque peuple a ses façons de savourer la liberté, mise à part celle qu'on ne lui donne pas. Tous les peuples savent quoi répondre à la confiscation du droit et de la liberté. Les défenseurs du Parti-Nation et ceux du Parti-État pensent qu'il faut encore quelques décennies de dictature et d'arbitraire aux Africains pour s'entraîner à l'exercice du droit et des libertés. Peut-on cacher un chameau dans une aiguille ? Est-il raisonnable et sérieux de lier la reconnaissance du pluralisme d'opinions et de sensibilités au seul facteur du temps ? Et quel temps ? Celui de la dictature et des pratiques politiques où celui qui a le pouvoir n'a de comptes à rendre à personne, même pas à sa conscience absolue de la règle du jeu ? Quelle manière d'unité nationale pouvait-on obtenir par l'administration d'une overdose de refus de la contradiction ? Nous savons que la différence est incontournable, même en politique.

Pour aller jusqu'au bout de la logique déprimante des défenseurs des partis-nations puniques, logique racisante et raciste, je me vois obligé de conseiller les monarchies de droit divin à une Afrique estimée pas assez mûre pour la république, la république étant par essence le lieu-cité des pouvoirs délégués, mandatés et contrôlés par le peuple souverainement ; et qui, à en croire les défenseurs des partis-États-nations, ne convient pas à l'Afrique pour cause de son étape actuelle de primitivité. Choisissons donc les vastes plages de la monarchie absolue, salutaire, aveuglement destinée, non pas à la fabrication de la stabilité (aucune exclusion nationale ne peut enfanter une stabilité durable), mais au pur et simple renforcement des thèses racistes, suivant lesquelles les Africains sont de grands enfants, des hommes au rabais, maudits par le ciel et l'enfer. Enfourchons notre métier d'être voués à la toute-puissance des passions cannibales. Oublions intellectuellement la palabre et les royautés électives de l'Afrique pré-portugaise. Oublions l'existence des organisations pluriethniques d'avant les indépendances (MNC, PPC, UDDIA<sup>36</sup>...). Oublions Lumumba, Nkrumah<sup>37</sup>, Matsoua, Simon Kimbangu<sup>38</sup>... Enfourchons l'injure coutumière du nègre battu sur tous les terrains de l'Histoire du modernisme (j'entends par modernisme l'avènement d'une culture de l'humain). Les dés seraient alors jetés pour une nouvelle esclavagisation des nègres, la colonisation par le pain et l'estomac.

Je pense, quant à moi, que le refus de la différence et de la contradiction devient la plus grande tristesse de l'Afrique et sa plus terrible faiblesse. L'absence d'un contrat social clair entre le peuple et ses dirigeants condamne celui-ci à l'infantilisation et à la puérilisation. Il n'est d'hommes que responsables. L'irresponsabilisation du peuple condamne notre continent à jouer les lanternes sur l'échiquier de l'avenir.

La primauté du droit reste et restera la première pierre dans l'édification et la consolidation des nations en Afrique. Elle est la condition épineuse de notre indépendance et de notre développement. Le seul moyen en tout cas de faire jouer la plus grande réalité du monde de demain : l'interdépendance dans

le respect mutuel des enjeux et des cultures. Il n'est point d'État ou de Nation forte que sous la toute-puissance du droit et de la loi. Les pays d'Amérique du Sud croupissent sous cent cinquante à deux cents ans de valse dictatoriale – le temps est leur allié cruel : le temps ne devient que ce que nous avons conçu et fait avec lui.

Trente ans de monopole politique ont dû faire énormément de bien aux Africains – ce bien-là, hélas, reste moins visible que la corruption, la gabegie, les fusillades des lycéens et des contribuables. Les exclusions de toutes sortes sont en tout cas plus marquées et plus remarquables que les unités nationales secrétées en cours de parti-État. La connivence a partout été achetée plus cher que la compétence. Les marasmes économiques et sociaux restent pour une haute part imputables à l'injustice faite à la compétence devant la complicité. La connivence d'opinions et l'assujettissement dévot au fondateur miraculé de la patrie (et du parti unique) étaient la seule forme de compétence qui jusqu'ici pouvait tout garantir et tout acheter – jouant à la fois le rôle du droit et justifiant toutes formes d'irrégularités. Soit dit, le mot fondateur s'enquerrait d'une magie qui suggérerait tragiquement l'attribution au fondateur sans vergogne des pouvoirs inséminatoires nationaux et patriotiques, suggérant l'enfantement de la patrie (accompagné de paix et de concorde nationale) dans un honteux tour, oubliant la réalité, comme si les nations pouvaient sortir d'un four de boulangerie.

La naissance de l'État-nation exige de multiples apports et déports, des négociations avec les temps et les géographies, les histoires et les cultures, les êtres et les espaces. L'insémination suprême de la patrie par le père unique de la nation crève tous les ridicules. Jusqu'à quand, frères-hommes d'Afrique, nous couvrirons-nous de tant d'infamie ?

« Lettre aux Africains sous couvert du Parti Punique »,  
La Semaine africaine (Brazzaville), n° 1857-58, 2 août 1990.



1990

« Ce siècle vient avec un trou aux ventres »

## Lettre aux intellocrates de la médiocratie parlementaire

---

Notre imagination et notre imaginaire doivent inéluctablement être foudroyés par la mise en route d'un grand marché mondial de la misère et du dénuement. Ce grand marché prend des appellations aussi diverses que « aide au développement », « coopération pour le développement », « incitation au développement », « programmes d'ajustement structurel » (qu'il nous est difficile de ne pas dénommer programmes d'esclavagisations structurelles)... En fait le mot développement a trop grand dos aujourd'hui. Les vrais problèmes et les vraies solutions sont ailleurs. Nous devons prendre le courage de nommer l'innommable, bien que nous soyons en présence d'une chose hautement honteuse – appelons cette chose-là par ses propres noms. Présentons les vraies cartes du nouveau jeu mondial et envisageons courageusement de nouvelles règles de ce jeu.

Il nous devient impossible de faire autrement plus longtemps. Le sous-développement se transforme en une matière première hautement stratégique et

absolument rentable. Tous les programmes d'esclavagisations structurelles sont inhumains et travaillent pour l'ennemi dans la nouvelle guerre qui nous oppose à la pauvreté et à la misère. Le maintien des faux équilibres mondiaux hérités de la logique de puissance est suicidaire pour l'espèce humaine. Tant que le sous-développement restait l'apanage des peuples décrétés inférieurs, l'édifice pouvait encore tenir, qui consistait essentiellement à spécialiser ces peuples-là à la fonction inhumaine de produire et de reproduire le sous-développement nécessaire au maintien de la gabegie des sociétés du jetable. Hélas ! L'histoire s'est mise à courir plus vite que les multinationales.

À l'insu de l'Occident la Deuxième Guerre prétendue mondiale s'est subitement terminée en Gorbatchevie soviétique. Et tous les vrais problèmes de notre destin planétaire vont être mis à nu. Plus personne jamais plus ne pourra se targuer de l'arrogance de voler du temps au temps. Plus aucune nation ne pourra exercer impunément les monopoles de la logique de puissance et de l'illusion du droit. En tout cas nous sommes devant un fait d'humeur accompli : pour la première fois au monde l'exercice du droit est une entreprise hautement inachevée, parce que l'apparition d'un destin commun à tous les humains (écologie, matières premières vues à la lumière du juste prix...) inscrit dans le cœur même du droit le concept nouveau de devoir d'ingérence et de droit à la solidarité. Nous sommes aujourd'hui arrivés au centre de la zone de turbulences causées par tous les effets indésirables d'une décolonisation bâclée. Les pays condamnés à produire et reproduire le dénuement et le sous-développement requis vont se mettre à gripper l'édifice et à mal jouer le rôle avilissant auquel on les destinait.

Mais surtout l'inéluctable mondialisation de la fonction de misérable va accélérer tous les processus pour qu'éclate la guerre des mondes. Pendant que les peuples de la périphérie vont se mettre à refuser de produire la misère, l'endettement et l'appauvrissement nécessaires au bon fonctionnement de l'archipel des nantis, la machine économique mondiale va tousser durement.

L'ex-Great America ne pourra pas échapper à la tiers-mondialisation de ses Harlem et compagnie.

De même qu'elle doit renoncer ultra-volontairement à jouer sa supercherie et ses comédies de grande puissance – passer un nouveau test de réalisme symbolique où seront bien inscrites les nouvelles exigences du nouveau jeu mondial – en tout cas, elle sera devant un jeu mondial où la règle arabe sera de moins en moins négligeable. La nouvelle URSS n'a pas plus de cordes à son arc. C'est toujours dur d'apprendre l'abandon de la logique de puissance, surtout quand il s'agit d'adopter la perte de tous les pions du confinement géopolitique et l'immense monopole de l'éthique que lui conférerait l'escroquerie d'un internationalisme prolétarien à l'agonie.

Le rêve d'une grande Europe se rêve dans trop de lits à la fois pour être une solution à tous les malaises que va occasionner l'ex-logique de puissance. Ce rêve sera globalement un réveil assez brutal des plus sordides réalités ethniques et nationales. Ajoutons à cela le fait qu'aucune culture de vainqueur jamais dans l'Histoire n'avalait de cultures des vaincus sans y boire la dose de malaise propre à lui donner de grosses nausées et une bien sûre indigestion.

Les programmes d'asservissements structurels s'accompagneront sans faute d'un venin destiné à détruire les équilibres vitaux des cultures des vainqueurs. Au-delà des tribulations d'un Saddam Hussein, la crise dite du Golfe cache une réalité qui deviendra de plus en plus oppressante : celle d'un monde à destin planétaire où le droit se pèse sur une balance à deux poids deux mesures, et où de plus en plus l'arrogance et la morgue des riches vont envenimer les appauvris.

Le jeu des maîtres ne peut jamais éternellement échapper aux exigences vitales des esclavagisés – la spécialité qu'on nous impose de reproduire le sous-développement nécessaire à l'achat de la gabegie du jetable est déjà bien remise en cause par des peuples promus à l'indignité, mais aussi par de plus en plus de ressortissants des pays prétendus nantis, où la vie de plus en plus

sera un produit jetable. À moins bien entendu d'instituer la solidarité comme une nouvelle règle d'or du jeu mondial à côté de la notion déjà très fragile de droit à la puissance. Tous les hommes ont naturellement le droit d'accéder au plus sacré des droits : celui de vivre dans la dignité. En d'autres termes le devoir honteux de reproduire le sous-développement requis et le refus de payer le « juste prix » dont il est question dans le rapport Hessel vont très vite devenir la pomme de discorde qui déclenchera la guerre des mondes savamment amorcée par « l'affaire-crise » du Golfe.

En fait, quelque chose est tombé à l'Est, dans les ex-pays communistes. Il est trop tôt pour dire quoi. Entre des choses quasiment palpables et concrètes de la trempe du mur de Berlin et celles plutôt insaisissables comme la dictature de la bureaucratie, la nomenkla-culture, la politburo-phallocratie, le centralisme stalinien, le léninisme communisant, l'idéologisme grégaire... il paraît tout à fait impensable d'imaginer les vrais contours de ce qui est tombé en Gorbatchevie soviétique, et derrière tous les rideaux de l'ex-empire des goulags. Maintes âmes fragiles pensent trop hâtivement que ce qui s'est passé est une victoire du capitalisme gabegique sur le socialisme menteur (le socialisme des menteurs à mon avis). Ces espérances-là me semblent trop pressées d'établir une conclusion de soulagement, trop poussives pour être viables. Si toutefois la chose devient vraie que là-bas, en Gorbatchevie soviétique, avec la politburo-phallocratie totalitaire s'est écroulée l'utopie de justice et de solidarité interhumaine, nous serions tout en droit d'attendre la chute prochaine du capitalisme et celle des économies du jetable.

La comédie capitaliste nous garantit une issue respectable dans le fait que la société du « jeter-aller » est elle-même inéluctablement jetable. En fait, si la chute des goulags et des dictatures des bureaux dans les ex-pays communistes marque la fin de la Deuxième Guerre décrétée mondiale, elle marque sans aucun doute possible (l'affaire irakienne en témoigne) le début de la guerre des mondes, celle qui opposera désormais le centre du monde nanti à ses différentes périphéries proches ou lointaines. À moins que les forces de la

solidarité interplanétaire ne l'emportent sur toutes les logiques d'esclavagisation.

Certes la comédie capitaliste ne sera pas en manque d'acteurs et la multinationale continuera à bien jouer son rôle de souffleur aux fenêtres des raisons. La pub et la médiocratie resteront des ingrédients savoureux dans la vaste galère qu'on nous cuisine. N'empêche que l'archipel des nantis ne tirera pas épingle blanche de tous les jeux des pays producteurs du sous-développement requis et nécessaire à la gabegie du jetable et à l'économisme de la dictature du profit. Non, l'archipel des nantis ne gagnera pas toutes les guerres contre le continent des appauvris, tant que la notion de justice et de droit sera mariée à monsieur « deux poids deux mesures ». La fourniture des sous-développements requis va coûter très cher, parce que nous assistons à un métissage irréversible et mondial des appauvrissements.

Le concept du « juste prix » au nom de la solidarité qu'impose l'avènement d'un destin commun à tous les hommes pèsera d'un poids de plus en plus grand sur la balance des échanges et obligera l'Histoire à subitement se mettre à courir plus vite que les nations. L'ère du juste prix vient au galop. Il est le nom de notre époque. N'en doutons plus. Ce siècle vient avec un trou aux ventres. Européens, ne tuez donc pas l'Afrique, elle peut encore servir.

« Lettre aux intellocrates de la médiocratie parlementaire »,  
La Semaine africaine (Brazzaville), n° 1869-70,  
13-19 décembre 1990.

1991

« Le panier de couleuvres  
qu'est la coopération franco-africaine »

## Lettre d'un coopéré à un coopérant

---

Mon cher Christian<sup>39</sup>,

Dire les maux qui nous regardent devient une nécessité et une priorité. Les dire sans le moindre froid aux yeux relève d'une impeccable politesse d'esprit et d'intelligence. Politesse en ce sens que depuis trente bonnes années nous ne sommes pas parvenus à trouver un terrain fertile d'expérimentation de notre complémentarité, un terrain qui permette une judicieuse mise en route de nos énergies respectives, nous autorisant à jouir pleinement des liesses que procurent les exercices multiformes de nos fonctions vues dans le sens de l'incontournable interdépendance planétaire. Au-delà de toute morale, la politesse spirituelle et intellectuelle suffirait à nous fournir un cadre d'action potable, en tout cas nettoyé des pesanteurs traditionnelles qui font de la coopération une entreprise honteuse et de mensonge vouée à disparaître.

## Coopérer ou co-opérer

Mon cher Christian, comme tu le remarqueras au premier clin d'œil, le titre de ma lettre est un emprunt contracté à découvert dans les écuries de notre frère et ami Ngoïe-Ngalla<sup>40</sup>. Il évoque la Lettre d'un Pygmée, dans ses sèves langagières sans doute, mais aussi dans la somme des préoccupations qui la concerne. Je suis muntu, le pluriel de ce mot est ba-gantu, ce qui, traduit mot à mot, signifie les « premiers venus ». Le mot kongo mutu signifiant la tête, ou le chef, je m'autorise, cher Christian, à être le premier qui tire son épingle de la meute en frappant sans autre forme de politesse dans le panier de couleuvres qu'est la coopération franco-africaine, terrible maladie destinée, à ce qu'on entend dire, à transférer le développement industriel et technique aux chers petits nègres de la savane et de la forêt pour qu'ils soient soumis et prospères. Le projet bien que grandiose fait sourire, parce qu'il s'inscrit de manière absolument traditionnelle dans la juste ligne des naïvetés qui ont nourri le vieux rêve civilisateur de l'Occident présumé chrétien, ou en tout cas pose-t-il quelques interrogations quant au rôle, à la destinée [et] aboutissants des actes et actions de coopération, avec tout ce que cela renferme de points d'ombre, de zones de honte, de malentendus, de quiproquos volontaires ou involontaires maintenant que la pauvreté des Africains n'est plus « rentable ». À quoi servent les missions d'aide et de coopération ? Tu noteras, cher Christian, que le terme d'aide et de coopération est tragique dans ce qu'il entretient une savoureuse ambiguïté, et du fait que sur les surfaces du terrain pratique, il débouche sur une série d'anomies. Deux questions primordiales me viennent à l'esprit :

- à quoi sert un coopérant en développement ?
- à quoi servent les coopérés en développement ?

Il ne m'appartient pas à moi de poser l'imparable question de savoir à quoi servent les développements en rang d'oignons. Je m'en tiens à ce qui nous concerne directement toi et moi, cher Christian. Nous sommes impliqués et concernés par le même gâchis d'énergies, de compétences, de volontés, d'abnégations. Un mot sur le pays où nous sommes, le Congo, ou plutôt un mot très bref sur les géographies émotionnelles et mentales du pays des Kongo. L'effondrement récent du mur de Berlin a fait rêver. Il va sans dire qu'en 1885, à Berlin et depuis Berlin, furent élevés des murs à hauteur de mesquinerie égale, murs de la honte et du gâchis, que les années 1960 ont consolidés par pure et simple peur d'interroger des équilibres physiques imposés par la force, loin de toute raison et loin de toute logique ; équilibres artificiels cousus dans le seul sens des intérêts impérialistes de l'époque où la « pauvreté des Noirs était rentable » et les pays noirs trempaient dans l'esquisse du bon vouloir des compagnies concessionnaires (CFHBC [Compagnie française du Haut et Bas-Congo], SCKN [Société commerciale du Kouilou-Niari], Union minière du Katanga, etc.). Même les deux grosses guerres mondiales franco-allemandes n'ont pas opéré des mutations notables sur l'échiquier des contrats issus de la conférence de Berlin. L'ethnisation des nations du Kongo, nations louées par les Portugais détenteurs de la civilisation phare dans l'Occident européen du xv<sup>e</sup> siècle, arrive à bon port avec le manque d'audace d'une OUA trop fragile et préoccupée à s'ériger dans les justes lignes d'un syndicat de dictateurs. Les indépendances en catastrophe advenues à l'orée des années 1960 se sont badigeonnées d'un semblant de souveraineté étatique liée aux couleurs d'un drapeau et aux mots souvent guerriers des hymnes nationaux. Il ne me sert à rien de profondément réfléchir sur la question pour découvrir un renforcement de la dépendance décisionnelle et opérationnelle des ex-colonies vis-à-vis des ex-



métropoles. Dépendance multiforme qui n'épargne ni le mental ni les comportements, car force est de constater que les hôpitaux ne guérissent pas, naissent les expatriations et évacuations sanitaires ; les écoles locales ne forment pas, naissent les mythes du doctorat parisien ou londonien ; les tissus locaux et autres fringues ne seyant pas, on inaugure le lacostisme et le saint-laurentisme, sous-entendu que rester avec de la laine à quarante à l'ombre c'est être nippé civilisé. Tu comprendras, cher Christian, à quel point notre espace mental et notre imaginaire sont devenus impropres au développement, ce mot pris au sens strict qui lui confère l'art de vivre en toute intelligence avec son temps, son milieu et son imaginaire, l'art aussi de vivre tous les battements de ses émotions, au sein de la complexification socioculturelle. Je n'accuse personne spécialement ; je constate que nous participons tous à un vaste gâchis, vous qui péchez par arrogance et nous qui fautons par paresse ou par accoutumance. Certaines explications à la gabegie peuvent être liées à la nature de l'école qui fut introduite chez nous, en ce fait qu'elle avait été réalisée pour fournir des fonctionnaires à des prix défiant toute imagination. L'école créait des évolués civilisés, détenteurs d'une promesse ferme de devenir des Blancs, ou en tout cas des maîtres experts dans la science de singer les Blancs au grade de « commandant ». Note, cher Christian, qu'aujourd'hui l'art de singer a produit ces maréchaux, presque dans tous les domaines, et les hordes continuent à savamment singer l'intelligence du Blanc. Certes, au vrai regard du problème et eu égard au gâchis qu'ensemble nous édifions, cette singerie a la dimension d'une simple broutille de bagatelle. La coopération en elle-même n'est pas à mettre en doute en tant qu'instrument privilégié et imparable du dialogue et de la solidarité mondiale. Elle est même le passage obligé de la complémentarité interplanétaire, le lieu exact de l'exercice de la paix mondiale, du mariage des énergies, dans le lieu

exact de notre survie. Pourtant elle ne se fera pas en dehors de la liquidation globale et définitive des quiproquos et contentieux historiques. Brazzaville n'aura pas été pour rien du tout la capitale de la France libre, il convient aujourd'hui d'y mettre un prix et un trait. Le prix bien entendu est inestimable, et le trait ne peut se concevoir qu'en termes de rapport d'énergies, cette chose qui nous permettrait de comprendre que le développement n'a rien en commun avec la simple révision à la hausse du mimétisme universitaire et de l'accumulation grégaire des connaissances sans lien réel avec les terrains. Cela fait trente ans que nous causons de développement et de coopération sans avoir expérimenté au plan du terrain les instruments de notre parlote.

## **Le gâchis**

Avons-nous, cher Christian, au-delà des postes, profils et tiroirs budgétaires, défini aussi justement que possible ce que nous avons à faire, avec qui le faire, pour qui et pourquoi le faire ? Est-ce un simple fait du hasard si tous les projets naissent, vivent et meurent sous le label monstrueux de projet ? Notre coopération se montre à ce point intelligente qu'elle s'arrogea le luxe combien barbare d'ériger des villages-centres au Kongo. Or qu'est un village-centre sinon une fausse ville, véritable monstruosité dans un pays qui a dépeuplé ses campagnes au profit aberrant de Brazzaville, Nkayi et Pointe-Noire, agglomérations sans grande justification socioéconomique, villes de tous les déboires et de tous les malheurs, lâchées tels des monstres aux flancs du Congo-Océan, unique chemin de fer conçu pour drainer vers l'Atlantique des denrées et matières premières de l'Afrique centrale franco-française, résidu de l'Afrique franco-africaine et aérienne. Le

gâchis est immense dans ce domaine même, tandis que tous les matins, en français et en langues maternelles, la radio répète une absurdité du tonnerre des tonnerres : « Citadins et paysans, faisons de nos campagnes des cités agréables... » Nous ne sommes pas sortis de l'auberge, mon cher Christian, au plan français comme au plan congolais. La coopération est une boîte de Pandore, nous n'avons même pas encore forgé la clé pour l'ouvrir. Un autre problème est de taille : la totale majorité des projets en action de coopération sont humainement, financièrement et techniquement des tonneaux des Danaïdes. Au train où vont les choses, nous mettrons mille ans à sortir du cul de notre valise. Connais-tu, mon cher Christian, en ce pays où tu viens d'arriver un seul projet qui sorte du lot en tirant haute épingle de tout le jeu ? L'éducation et la santé, socles du progrès réel d'un peuple, sont laissées pour compte. Les actions de coopération ressemblent à de simples gesticulations financières destinées à perpétrer des complexes et des archétypes malencontreux. Connais-tu, mon cher Christian, un seul projet de coopération qui ne soit pas de la simple gesticulation financière ethnologique, en dehors de tout bon sens ? Tous les coopérants coûtent trop cher et ne disposent ni des moyens de travail adéquats, ni de ressources psychologiques libres de tout souci de leur propre peur du chômage et des fantasmes de supériorité qu'impose l'approche du chercheur ou technicien « habillés », entends déclencheur de crédits. Note, mon cher Christian, qu'autour du chercheur ou technicien habillés tourbillonne la cohue des techniciens ou chercheurs indigènes, indigents et nécessiteux, gestionnaires de tant de tares et maux bien acquis sous la loi des régimes, basés sur l'arbitraire et la médiocrité, du temps où la pauvreté des indigènes était rentable pour l'Europe. Le temps est peut-être aujourd'hui, cher Christian, de nommer nos tares et nos insuffisances respectives, afin de bâtir une coopération mieux ourdie et

moins désastreuse, en tout cas basée sur la complémentarité, l'échange et le respect de l'autre. Il convient que déjà nous envisagions de réparer tous les maux bien acquis, et dont la responsabilité essentielle incombe à la survalorisation des secteurs et postes à rentabilisation foudroyante, le mépris affecté au domaine de la matière brute et première, et au fait même que l'économie mondiale qui repose sur un équilibre instable d'imbécillités et d'absurdités privilégie absurdement le clinquant au détriment de notre fibre vitale commune. Il est si affolant de constater que la forêt tropicale, qui recycle plusieurs millions de milliards de mètres cubes de gaz carbonique, est aujourd'hui éventrée, dévastée et pillée pour des bagatelles, au vu et au su du monde entier. Ce patrimoine de l'humanité est géré comme un simple sac à pollen. Ce tout simplement pour te dire, mon cher Christian, que la coopération devrait être d'abord et avant tout une coopération des consciences et un mariage contracté au niveau des préoccupations, des soucis et des attentes. Si je lance un SOS forêt tropicale, tu devrais, mon cher Christian, être viscéralement concerné par la catastrophe qu'enfante sous nos yeux la spécialisation du Kongo en pays exportateur de bois, base même de l'éventrement de la forêt tropicale étant entendu que cette forêt nous est vitale à tous les deux, quoi qu'en disent les niveaux de vie. En d'autres termes, ayant parlé cinq siècles durant, donne-toi une dizaine de secondes pour m'écouter : là commencera la vraie coopération, car les plus grands maux de notre siècle et du monde d'aujourd'hui ont bien quelque chose à voir avec le fait que l'Occidental parle trop. On ne coopère pas sur les bases d'un monologue, fût-il technique ou financier.

Écris-moi pour dire ce que tu penses de cette somme de peurs et d'espérances.

« Lettre d'un coopéré à un coopérant »,  
Perspectives africaines, n° 3, septembre-octobre 1991.

1991

« Mentir au monde entier, mentir à Dieu,  
mentir à la raison »

## La guerre des menteurs

---

Je ne suis pas pour Saddam Hussein. Parce qu'on nous a rabâché que c'est un dictateur. Je ne suis pas pour la guerre, encore moins quand elle est baptisée sainte – en réalité, aucune guerre n'est sainte, toutes sont faites pour une poignée d'hommes, et contre Dieu. Ne nous leurrions pas là-dessus.

Je ne suis pas contre l'Amérique, à moins de penser qu'être pour la raison et la vérité soit être contre l'Amérique. Quand la raison se tait devant la passion, nous assistons au commencement de la barbarie. Et quand la vérité recule et ferme les yeux devant une menterie, on atteint le comble de la barbarie.

Quoi qu'il en soit, la guerre du Golfe est une guerre de menteurs. George Bush a dû prier avant de donner l'ordre à ses troupes de lâcher l'enfer sur Bagdad. Avant que les premières bombes ne lui tombent sur la tête, Saddam Hussein aussi a prié. Les deux hommes ont fait match nul en matière de menterie.

Une chose doit, au-delà de toute passion, retenir notre attention, la plus grande puissance spirituelle du monde – c'est ainsi que l'Amérique se présente – a menti. Ceci pourrait être un mauvais signe pour l'Occident : mentir au monde entier, mentir à Dieu, mentir à la raison. Mentir aux médias.

En fait, les jeux d'équilibrisme stratégique au Moyen-Orient et dans le monde se sont compliqués par les menteries démocratiques de l'URSS. Et tout se passe comme si l'Amérique voulait fabriquer des communistes par peur de les avoir perdus. Elle s'est rendu compte qu'elle en avait vitalement besoin pour soigner les effets saillants de sa politique extérieure. Surtout, l'Amérique s'est rendu compte que pour cacher ses lacunes internes, elle avait besoin à la fois d'une illusion et des communistes.

L'illusion est bien connue, c'est le « number-one-isme », héritage incontestable du « westernisme ». Quant aux communistes, ils devenaient une denrée si rare qu'il urgeait de les réinventer. Entre-temps, M. Bush a réalisé que les Irakiens étaient doués dans l'art contemporain de jouer au diable.

Avec nettement moins de talent que le Christ changeant l'eau en vin, l'Amérique a changé le peuple irakien en Saddam Hussein, espèce de Lucifer intérimaire. Je dis intérimaire, parce que d'autres Arabes vont bientôt se voir attribuer le même rôle. Rappelons-nous quelques agissements proches de ceux d'un Saddam Hussein, mais qui, au nom du droit à « deux poids deux mesures », n'avaient pas appelé sur leurs auteurs la foudre des B52, ni celle des missiles et des satellites.

Soit dit en passant, l'utilisation des satellites et de la technologie de pointe dans la guerre du Golfe fait du terrorisme une arme artisanale destinée à combler l'inégalité technologique. À la longue, au lieu d'acheter très cher un armement vite démodé auquel les satellites dameront le pion sans difficulté, les pays du moyen-monde se verront poussés vers l'utilisation d'armes aussi rudimentaires que la terreur aveugle.

Il y a eu la Chine au Vietnam, les Russes dans les pays baltes, et Panamá, et l'Afghanistan, et... et... Versons encore au dossier le fait irréfutable que

l'Occident subventionnait des dictatures au sud du Sahara, en Amérique latine et dans les émirats mêmes.

Bref, l'Amérique, première puissance spirituelle du monde, a menti au monde entier. Comment fera-t-elle pour que la guerre du Golfe, initialement décrétée guerre rapide et chirurgicale, se mue en une guerre contre les Arabes, longue, sale et raciste ? Comment fera l'Amérique pour que la guerre de libération (mot étrange dans le contexte actuel) du Koweït ne sente pas trop le pétrole et le complexe du « number-one-isme » ?

N'oublions pas que le Japon et l'Allemagne sont des pays bâtis sur les fondations d'une trop cruelle humiliation. Mais la question essentielle, même en supposant que l'Amérique ne nous ait pas menti et qu'elle soit résolument acquise à la cause de la justice et à l'établissement, sans délai, de nouvelles règles du jeu mondial, plus juste pour tous les hommes, comment échappera-t-elle à la tentation de faire à Saddam Hussein une guerre non conventionnelle ? En tout cas, l'utilisation des satellites pré-augure une dégénération non conventionnelle. Et si la destruction de l'Irak devient un objectif de guerre, nous ne sommes pas loin de voir l'Amérique répéter Hiroshima.

La menterie, ainsi que la manipulation de l'ONU et de l'opinion internationale, suppose cette éventualité. Après les Jaunes du Japon, les Arabes du Moyen-Orient pourraient se voir larguer le même feu infernal. Il serait alors impensable de montrer que les droits de l'homme soient autre chose que les droits de l'homme blanc, c'est-à-dire une belle barbarie à visage humain.

Alors la menterie serait démasquée à l'endroit exact où la guerre dite sainte de Saddam Hussein se marie avec la guerre mal annoncée du maître de Washington. Guerre des mondes, où le continent des appauvris affronte l'archipel des nantis. D'ailleurs certains journalistes un peu trop distraits n'ont-ils pas mis la puce à l'oreille des médias en estimant que cette galère de guerre était une guerre de « la technique contre la foi » ?



En fait les Arabes n'ont pas plus de foi que les Américains. Ils ont trop de pétrole pour être heureux. Au-delà de toutes les menteries qui se tissent autour du Golfe, un élément nouveau est en train de poindre : la guerre des menteurs sera longue – elle portera la justification de la terreur comme arme de guerre pour ceux qui n'ont pas les moyens d'une guerre luxueuse et chirurgicale. Au terrorisme technologique, les pauvres opposeront la terreur primitive de la guerre artisanale.

Tel est en tout cas le constat qui doit nous interpeller, où que nous soyons. La vraie guerre que notre monde aujourd'hui doit faire, il doit la faire contre la barbarie, le déclin de la raison, le mensonge, la médiocratie, la démission de l'esprit face à la gabegie du jetable. L'homme doit s'insurger contre tout ce qui, dans la comédie technologique, porte les marques du bâclé.

« La guerre des menteurs »,  
Afrique magazine, n° 79, mars 1991.

1991

« Nous sommes la crasse de la société, ses rebuts,  
des cailloux sur le trottoir »

## Édito à La Rue meurt <sup>41</sup>

---

1. La Rumeur, c'est nous les pas sérieux, bâtards ou fils de putains : pousseurs, vendeurs à la sauvette, escrocs, récurveurs de poubelles, filles de joie, enfants de la rue... Nous sommes faits pour gérer la rumeur, la vraie !, avec sa saleté et son mensonge. La rumeur n'est-elle pas la mère de l'opinion publique ?

Nous sommes la crasse de la société, ses rebuts, des cailloux sur le trottoir, mendiants de la charité. Pour cette vie si moche, nous vous offrons le rire allègre, l'angoisse et l'interrogation. Au commencement était la rumeur, et celle-ci devint politique.

Nous ne sommes que punaises faites pour sucer vos saloperies les plus insoupçonnées, boire vos vomissures et vous les recracher en pleine figure, pour vous éclabousser de cette vérité-là, la nôtre, la vérité âcre des sans-voix, lumière des taupes.

Moustiques têtus, nous venons siffler à vos oreilles ces mots d'intrigue qui vous donnent la chair de poule, vous irritent et vous enragent. Et quand vous n'y prenez garde, noui ! Nous vous piquons.

2. Pourquoi la rumeur vous inflige-t-elle le frisson ? Je vais vous le dire : vous êtes comme moi, des songueurs<sup>42</sup>, friands de biparla-parla, potins, ragots, quolibets, cogitations les plus saugrenues. Et vous courez ensuite dégueuler le songui-songui<sup>43</sup>.

Comme moi, vous voulez la primeur mais l'exclusivité de toute congonnerie. Et vous prêtez l'oreille, haletant d'impatience, l'œil moite pour être seul à savoir « les on-dit », oubliant souvent que moi qui vous le dis, je le sais bien avant vous. La rumeur, c'est la grand-gueule dans un emballage de confidences. Toujours et toujours. Prêtez-moi l'oreille, pas votre confiance. J'ai tendu un piège épineux aux trop crédules. Si je forge l'opinion, je ne livre guère d'informations. Parce que je suis la rumeur. C'est pour flatter vos oreilles que je maquille les mensonges avec un peu de vérité. Mensonges, rien que des mensonges. Mais je sais à quel point vous en avez besoin pour votre santé mentale. Votre cœur n'adore-t-il pas le fard ? Vrai : la vérité toute nue vous rebute. Vous aimez le maquillage. Alors la Rumeur est toute faite pour vous : l'homme a bien plus besoin de doute que de certitude.

3. Dans tout mensonge il y a un brin de vérité. L'un et l'autre ne sont que les revers d'une seule et même médaille. Pour vous, la vérité importe peu si elle est porte ouverte. Vous cherchez le brin, l'insignifiant, la racine, le grain qui porte l'essentiel. Un brin de vérité, rien qu'un brin. Et si je suis avare avec les nouvelles vraies, c'est parce que je trouve mes lecteurs pas trop suspicieux. Ils adorent le caché, le secret, le mystérieux. Or si la vérité est nue, seul le brin est mystère. Mensonge et vérité seront donc d'égale valeur tant que manquera ce brin-là. Brin de vérité ou brin de mensonge, peu importe. Ce qui compte, c'est ce brin qui vous donne des pulsions ; et vous fricotez des montagnes d'imaginations et d'invraisemblances. Alors permettez que la

Rumeur secrète son mensonge-vérité en débutant par la formule intrigante : « Il paraîtrait que... »

« Édito », La Rue meurt (Brazzaville), n° 000, mai 1991.

1992

« Je n'ai qu'une réponse : la nausée »

Sony  
Labou Tansi  
1281 rue Bemba H  
MaKeleKele  
Bzville CONGO  
Tél (242) 81 51 21  
22 août 1992

Cher ami,

Je vous remercie pour votre lettre du 11 août. Vous me demandez d'entrer dans un sondage. Je m'y refuse. Je crois que l'une des grossièretés les plus cinglantes de l'Europe c'est de promouvoir et de privilégier la globalisation malade des idées au lieu de les produire tout simplement. Cela est un appauvrissement certain. L'arrogance de l'Europe (de l'Occident en général) est telle que cette partie du monde qui du reste ne vit que d'héritages (Égypte, Perse, Orient) se prend bêtement pour le centre du monde. Peut-on être humaniste et être la base même des empires coloniaux ? Peut-on parler des droits de l'homme quand par le biais des empires coloniaux on a promis la plus grossière hécatombe idéologique de l'histoire des hommes ?

Humainement parlant cela devrait être vécu comme une honte d'être européen. Avez-vous réfléchi sur le concept de grandes découvertes (Colomb et bien d'autres pilliers) face à ces conséquences exposées en termes d'immigrations ? L'Europe a trop peur pour inventer des idées créatives. Voilà toute la réalité. Elle est trop arrogante pour ne pas être fondamentalement raciste. Publiez cette lettre avec toutes ces fautes d'orthographe. Vous me prouvez que l'Europe n'a pas peur des idées. La peur des idées tue. Et l'Europe est toute bien en face de sa mort. Vous autres européens n'êtes pas sortis de la vilaine peau du gendarme. Vous voulez être les gendarmes économiques, idéologiques, militaires et démographiques du monde. Vous avez tous oublié que la culture prétendue européenne est une longue somme de contaminations de l'histoire. C'est en cela que vous êtes racistes et combien d'européens ont appris les langues étrangères à l'Europe ? Vous n'avez voyagé que pour prendre ailleurs et même piller. Vous avez largement promu l'injustice et comme l'injustice est le moteur central de la violence vous avez promu le terrorisme, et la désespérance des peuples externes à l'Europe. Maastrich [sic] est une arrogance. On ne fonde rien de notable sur la peur. Maastrich [sic] est la plus belle manifestation de la peur que couve le capital européen, ce n'est pas une idée. Je viens de lire les vingt questions que vous posez sur l'Europe. Je n'ai qu'une réponse : la nausée. Et je vous parle ouvertement parce que vous êtes endormis sur votre vieillie d'idée gendarmante. Les vrais problèmes d'aujourd'hui sont plus vastes que les préoccupations d'un gendarme : l'injustice et la pauvreté sont les prochains maîtres de ce monde. L'élargissement de leur base mondiale ira plus loin que l'Oural, vous pouvez me croire sur parole. L'injustice justifie la violence et la lâcheté quelles qu'en soient les formes. Elle dévalue dangereusement la notion de droit et met en difficulté le concept de liberté. Pourquoi ? Parce que le cadre national des bases

de l'économie a impliqué par trop l'extranationalité des hommes et fait exploser la dimension nationalitaire du droit. Vu les bases réelles de l'économie mondiale multinationalitaire, aujourd'hui, tout le monde a droit sur tout et la notion de solidarité s'impose comme le droit le plus grand et le plus sacré de l'Homme. Elle sera la clé du recul de la violence dans le monde. Que les européens apprennent cette évidence-ci avant de penser à Maastrich [sic]. Qu'ils se remettent à créer des idées au lieu de se limiter à les massifier grossièrement. Nous sauverions quelque chose ensemble de cette manière-là.

Je vous prie de croire à ma sincère disponibilité.

Sony Labou Tansi

[Destinataire non spécifié.]

1992

« Nous attendons la chute du développement »

## Lettre fermée aux gens du Nord et Compagnie

---

Chers concitoyens d'une planète chipée, un homme vous parle, non pas avec des chiffres parce qu'ils quantifient bêtement ce qui n'est pas mesurable, c'est-à-dire la vie, l'émotion de sentir et d'être, la griserie d'entendre le chant général des êtres et des choses. Je vous parle seulement avec la seule force des mots, au moment où quelque chose de grave peut les mettre en grosseur d'une hantise. Quand les mots ont bu un verre d'angoisse, et qu'ils se mettent subitement à tituber, à tergiverser et à tâtonner sans vergogne. Vous nous avez chipé cinq siècles, mais là n'est plus la question. Le temps a bien passé. Il ne nous reste plus qu'une chose : parler. Parler et ouvrir les yeux. Ouvrir les yeux sans nous mélanger les pédales, vous qu'on dit du Nord, et nous qu'on enferme dans ce Sud sans frontières, à coups de Banque mondiale et de fronts monétaires fermés. Classiquement, on nous a dit : soyez un peu plus civilisés, un peu moins paresseux, un peu moins malades, affamés, un peu plus acquis à la cause du marché, un peu moins enfanteurs et vous vous tirerez d'affaire sans



écrouler les bases mondiales de la libre entreprise. On va vous enseigner comment enfanter un développement à la gomme sans que cela ne vous coûte les yeux de l'avenir et surtout sans que cela ne devienne une catastrophe pour l'humanité normale et naturelle. C'est dans cette optique-là qu'on nous a fait boire des plans d'ajustement qui visaient à sauver des petits milliards gringolés et chétifs, voués à apporter quelques gouttes de sueur dans les océans de la dette.

Aujourd'hui tous les jeux sont clairs. Le FMI [Fonds monétaire international] que les humoristes kongo désignent par Fonds Mondial des Impunités doit regarder dans les yeux le désastre social qu'il a creusé. Tout se voit comme si à partir des pays appauvris qu'on dit pauvres le FMI finançait l'élargissement de la base mondiale de la pauvreté. Il est un sport moderne récemment apparu aux côtés des sports classiques, il consiste à tabler bruyamment sur les pauvretés d'autrui, les qualifier, les quantifier, les médiatiser, et les commercialiser, les humaniser...

Nous ne sommes malheureusement plus à la belle époque où la barbarie avait son identité, sa race, sa géogramologie, ses titulaires, ses doués, ses héritiers, ses porteurs invétérés. L'histoire a déjà démenti une sacrée partie de l'histoire. Qui donc a la bouche assez large pour dire dans un grand rire que le monde d'aujourd'hui ne se contentera plus du petit vocable Nord-Sud ? Nous devons les uns et les autres apprendre à mettre à l'heure toutes les pendules de l'histoire, de la morale, de la raison, du rêve, de l'intelligence. Messieurs les gens du Nord, votre développement nous coûte trop cher. Le temps est venu de changer ce développement. Vous n'avez plus d'oreilles pour l'entendre. Vous n'avez plus d'yeux pour le voir. Plus de rêve pour l'envisager. Mais notre devoir est de dire avec toute la force qui nous reste que de nous avoir piqué cinq siècles ça suffit. Vous ne pourrez plus piquer du temps au temps. Dans un monde où la justice est périmée, le droit sent mauvais. Comme nous avons attendu la chute du mur de Berlin et celle des bureaucraties alimentaires, nous attendons la chute du développement. La consommation n'a pas de quoi être

Dieu. Elle est trop conne pour vivre deux cents ans. Moralement, esthétiquement, raisonnablement et humainement votre connerie est trop cocasse. Le bateau prend l'eau. Vous pouvez encore faire la sourde oreille devant le cataclysme écologique, vous pouvez encore cacher la gangrène économique et dissimuler l'ampleur du désarroi social, la mort de la pensée vous guette, la fin du rêve frappe à votre porte, car votre développement est moralement insoutenable, vos économies de gâchis sont injustifiables du simple point de vue de la raison. À triple plan moral, écologique et logique, le Nord a engagé notre planète vers un suicide collectif. La naissance d'une société moralement, spirituellement, intellectuellement et émotionnellement aseptisée est le chemin le plus court pour arriver à la chute de la culture et au triomphe de la barbarie.

Vous pourrez encore escamoter les déboires de la communication dans le monde que nous avons baptisé de progrès et de prouesses, mais la débâcle parlera de plus en plus haut devant toutes les portes de la menterie d'un développement fait pour vous coûter les yeux de la tête. Qui peut cacher l'histoire aux barbares ? La mort du droit de la force est devant toutes les portes : nous sommes arrivés au siècle qui a pour mission de rétablir tous les droits de la malice aveugle. Votre menterie est vraiment trop brève pour qu'elle vive cent ans. Nous sommes arrivés à ce moment crucial où nous devons apprendre à tout réinventer : les concepts, les approches, les habitudes, les méthodes, les outils, les nations, les espaces... tout au jour d'aujourd'hui est à réinventer. C'est la seule possibilité qui nous reste de contourner le cosmocide de notre planète. Vous pouvez banaliser l'état actuel du désastre planétaire, mais vous ne pourrez plus cacher à personne les vraies données du problème. Votre gâchis coûte trop cher, il faut maintenant que vous mettiez toutes les énergies en marche pour l'arrêter. Et où trouver pareilles énergies sinon dans la rigueur des droits de la raison face aux raisons de la brutalité aveugle ? Il faut se préparer à repenser la rue, la ville, l'État, la nation pour permettre à l'aventure de la conscience et de la raison de réaliser que la

responsabilité reste et demeure le sommet de la liberté. On n'est pas un homme libre sans avoir acquis tous les visas de la responsabilité. À votre liberté aveugle il est urgent d'adjoindre les lunettes de la responsabilité qui tiennent compte de toutes les lois de la compensation. En parlant de puissance, vous est-il possible de réaliser, après tant de vanité et d'arrogance, que vous n'avez puissance qu'à déséquilibrer ? Parce que vous ne laissez aucun temps au temps, aucun espace à l'espace et aucune chance à la survie de l'avenir, vous avez tué le nécessaire pour la juste marche des superflus. En un mot votre progrès se résume en termes d'assassinat de la nécessité aux bons offices du superflu. La quantification de tout vous a rendus sourds et aveugles à la vie. La mort est devenue votre seul dieu. Allez vite n'importe où, n'importe comment et pour n'importe quoi, voilà tout le sens profond de la civilisation que vous nous avez fagotée en dehors de toute forme de raison, d'intelligence, de connaissance et de culture : nous sommes arrivés au siècle du jeter-aller. Vous avez oublié que le seul rêve qui nous reste à rêver est celui de la survie d'un futur potable. Dites, entre nous humains : c'est contre qui que vous voulez créer l'Europe ? La pauvreté des appauvris a déjà fini d'être rentable.

### Post-scriptum

Vous me ferez un peu rire avec votre manière de « F.M.Iser » le tiers-monde africain avec d'innombrables injections de crédits contaminés. De même me ferez-vous rire de catégoriser le monde en Nord, Sud, Est et Ouest. Nous sommes tous attendus par un chambardement... un tremblement de terre ! Les vraies questions d'aujourd'hui sont peu nombreuses et se résument en une petite question : une question à deux fourches comme on dit chez nous. Quelle est la place de la pauvreté dans un monde qui a mal au ventre ? Quelle est la place de la liberté dans un monde sans responsabilité ? Là sont, à dire vrai, les nouveaux rapports cardinaux de notre monde où l'histoire prend la mauvaise coutume de cacher son passé immédiat dans les trous d'une vaste démagogie mondiale qui a pour sobriquet courant « la dette », forme pasteurisée de

l'esclavage et la traite des humains. Vous me ferez surtout rire avec votre arrogance de croire que le reste du monde est plus teigneux que votre Nord merdique où bientôt cela coûtera plus cher de garer une bagnole que de l'acheter. Nous sommes tous à la porte d'une même galère : demain, l'explosion des pauvres. La relance, si relance il y avait, devait s'envisager sur une échelle planétaire, dans la responsabilité, la raison et la solidarité. Demain, c'est le tremblement de terre, et si le Nord fait bien partie de la Terre, il convient de regarder l'arrivée des nouveaux points cardinaux, notamment en organisant une guerre mondiale contre le gâchis – par la culture, la raison, l'argent ne venant qu'en troisième essor. Le temps est venu de lever des troupes contre l'injustice et l'humiliation. La bombe de la pauvreté doit être désamorcée ou bien elle sera plus terrible que toutes vos bombes.

« Lettre fermée aux gens du Nord et Compagnie »,  
L'Événement européen, n° 19, septembre 1992.

1993

« La recolonisation annoncée  
d'une Afrique de répétiteurs et de citeurs attirés »

## Culture au sens large du petit terme

---

Le dit a son jour et sa nuit. Beaucoup d'orateurs se cachent derrière la nuit du langage pour faire passer des choses qu'eux-mêmes n'appréhendent pas ou ne cernent pas très bien. Dans un contexte comme le nôtre, c'est le gros français qui fait l'affaire, parce qu'il impressionne nos populations, dans une manière de vrombissement pseudo-spécialisé du propos. La clarté et la simplicité sont renvoyées aux vestiaires, disqualifiées pour cause qu'elles ne font pas très magouille de connaisseurs. De même que les chanteurs congolais d'avant l'hégémonie du lingala affectionnaient chanter en espagnol pour faire connaisseur, les orateurs usent abondamment du gros français sans y joindre les mérites du sens. Des expressions à visage savant courent les discours sans rime ni raison qui balisent la mode langagière des petits Nègres devenus Blancs par la langue. Qui n'a pas entendu parler de « vide juridique » ces temps-ci ? Ça fait spécialiste et savant. Mais surtout, beaucoup de nos compatriotes affectionnent les mots pour ce qu'ils sont et non pour ce qu'ils

disent. Nous avons nos spécialistes du bistouri langagier, qui vous établissent que « le peuple a gagné quelque chose dans le piétinement démocratique qui nous encercle, mais [que] la république a perdu une bataille ». Quelle république peut perdre là où le peuple a gagné ?

Tout cela dénote de la sécurité apparente que concède l'obscurité du langage. On dit, un point c'est tout. Dans l'État dit de droit – une autre expression à la mode –, le dit n'engage pas, il n'éclaire aucune lanterne. Son rôle, tout son rôle, s'arrête au pur et simple fait de faire savant, entendu et beau. Nous sommes amoureux du terme et de son obscurité. Séminaire ceci, séminaire cela. On croit que le verbe peut aller plus loin que nous-mêmes. En tout cas, il est plus fort que nous. Les vrais problèmes sont noyés dans l'obscurité du verbe. Des expressions comme « vide juridique » sont utilisées à tout bout de champ. Où donc sont les intellos congolais et quel impact ont-ils sur notre réalité ? J'ai demandé à un compatriote quels doctorats Jésus-Christ avait pour qu'on parle de son projet de société depuis deux mille ans déjà ! Il a simplement ri comme un pivot.

Faire connaisseur, spécialiste ou spécialisé est une chose bien triste. Intellectuels congolais, où êtes-vous et que faites-vous hormis la savoureuse aptitude que vous avez à vous réfugier derrière les nuages du langage ? Quelques expressions de droit ou d'agronomie rabâchées érotiquement font de vous un connaisseur expansif, sans base ni prise réelle sur la réalité. La connaissance est de toute évidence un rapport de force avec le temps, l'espace et les énergies : cette petite chose, nous l'avons trop souvent ignorée au profit du pur vrombissement des mots ou des titres que nous affichons. La grande pluie torrentielle des associations, une autre mode liée à notre paresse de créativité, ne me démentira pas sur cette question. Associations et fondations sans but et sans moyens précis pleuvent et la première réalisation qu'elles arborent est le communiqué radio et télé qui donne le numéro d'enregistrement au ministère de l'Intérieur.

Culture d'ineptie et d'inertie, culture d'exposition et de démonstration, culture au sens large du petit terme. Elle ne nous permettra pas de lutter contre la recolonisation annoncée d'une Afrique de répétiteurs et de citeurs attitrés. La culture serait une pure et simple question d'orientation potable des énergies. Montrer qu'on sait n'est sans doute pas la fine essence du savoir. Qu'est-ce sinon un tragique bricolage de redites sans saveur. Savoir c'est essayer au mieux de participer aux enfantements du monde.

« Culture au sens large du petit terme », Lantana,  
Lettre d'information de l'Association nationale  
des écrivains congolais (Brazzaville), n° 1,  
1<sup>er</sup> trimestre 1993.

1993

« Sûr que la France n'a plus rien à dire,  
qu'elle se taise devant la majorité que nous sommes »

## La francophonie nous appartient

---

Quelqu'un disait que la guerre est trop sérieuse pour être laissée aux militaires.

Je crois sincèrement que la politique est une chose trop sérieuse pour être laissée aux seuls politiciens. Il y a l'Histoire qui nous interpelle. Les plus grands penseurs : Rousseau, Platon ; l'esprit de 1789, c'était d'abord les écrivains, les créateurs. On l'oublie parce que c'est commode pour les politiciens. Ils occupent le terrain et croient avoir toutes les solutions. Aux Africains, il faut enlever l'habitude de tout attendre du chef. Il faut éclater la possibilité d'orienter les énergies. Le jour où les hommes politiques vont travailler comme les écrivains, le continent va avancer, car donner des ordres, penser que tout ira comme dans un régiment, c'est ahurissant. Je me suis intéressé à la politique pour des objectifs précis : promouvoir en Afrique une nouvelle classe politique. Parce que les anciennes se sont disqualifiées ; elles



n'aiment ni leurs peuples ni leur pays. Les leviers de décision ont été confisqués alors que le pouvoir politique doit aider à libérer les énergies.

Il faut une nouvelle classe politique qui s'appuie sur l'exigence morale, la probité. Il y a une exigence éthique qui s'impose. Les gens qui ont été poussés à la mendicité, à la nécessité doivent voir se briser ce cercle et trouver des rêves nouveaux.

Il faut démentir l'idée que la francophonie appartient à la France. Il faut rappeler aux Français que la francophonie ne leur appartient plus. Ce n'est pas parce que la langue française est la langue de communication que les gens doivent s'attacher à la France. [...] Le contenu de la francophonie ? C'est à nous de le définir. Sûr que la France n'a plus rien à dire, qu'elle se taise devant la majorité que nous sommes. Il ne faut pas admettre l'idée d'un patron de la francophonie. Il n'y en a pas. Ce qui compte désormais, ce sont les choses qui sont pensées, dites et réalisées grâce à cette langue...

Extraits – « La francophonie nous appartient »,  
interview réalisée par Hélène Koné,  
Ivoir'Soir (Abidjan, Côte d'Ivoire), 21 juin 1993.

1993

« Un peuple qui a peur est capable du pire »

## Lettre du Ministre <sup>44</sup> Sony Labou Tansi à François Mitterrand

---

Paris, le 12 août 1993

Monsieur le Président,

L'une des plus grandes richesses du sol, du sous-sol et du ciel français n'est pas l'or, le diamant ou le pétrole. Mais, à ma connaissance, la richesse particulièrement française, qui a fait gagner au monde quelques siècles sur la barbarie, cette richesse fondamentalement française, est, vous le savez comme moi, l'humanisme.

À une époque où très peu d'esprits étaient assez ouverts pour penser que l'humanisme était l'avenir vital de l'espèce des hommes et des êtres, des hommes et des femmes de cette terre française que nous aimons tous et louons ont sorti de la grande mine de leur cœur et de

leur esprit un trésor infini, trésor sans prix, qui a permis d'aboutir à la paix des cœurs et à une paix civile durable. Vous le savez comme moi, Monsieur le Président, que cet humanisme a fait pour la France et sa position dans le monde plus que tous les diamants et tous les pétroles.

Je ne relègue pas par mon propos les efforts ô combien immenses que votre pays a consentis pour construire son bonheur et celui de tant d'autres hommes sur cette planète. Les États-Unis sont peut-être, de ce point de vue, une ardente idée française, à leur naissance, j'entends. D'autres peuples au monde ont vastement joui des graines d'avenir et de liberté que la France des idées avait semées au XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment.

Vous me permettez, Monsieur le Président, de penser qu'en terme d'intérêts, terme hautement pesé, votre pays ne peut pas se permettre de liquider ou de brader ce qui, en sa faveur, a forcé l'admiration des peuples du monde entier au point de faire penser que la culture, au sens noble, ne pouvait être qu'une idée française. La vraie grandeur de votre pays, Monsieur le Président, a quelque chose à voir avec notre naïveté de penser que dévaluer l'humanisme pourrait être une perte colossale pour la France et un crime. Au nom de cet humanisme, le Congo, mon pays, a été placé sous le régime de protectorat franco-gabonais par les Accords du 4 août 1993, signés à Libreville<sup>45</sup>, devant la France, la CEE et l'OUA.

Si cette entreprise aboutit à la naissance d'une paix vraie et durable en Afrique centrale, le protectorat, malgré tout ce que le terme cache d'humiliant, aura été une entreprise hautement salvatrice, donc louable. Mais je crains, Monsieur le Président, que les Accords de Libreville ne deviennent rapidement une mode qui met entre parenthèses les vraies ressources de la paix et de l'humanisme. Je le dis parce que je le pense, l'injustice amoindrira mortellement tous les poids du droit. Et le manque de droit conduira à la peur.

Monsieur le Président, vous le savez comme moi, aucune peur n'est source de paix. La France n'a plus le droit d'échouer en Afrique. Or, Monsieur le Président, la France ne peut bâtir que deux choses sur le continent africain : une paix durable basée sur la justice, le droit et la liberté, ou une série d'explosions durables, liées à une appréciation hâtive de la soif de dignité et de liberté qui, au jour d'aujourd'hui, devient la raison d'exister majeure des peuples appauvris et livrés au désespoir.

Encore une fois, Monsieur le Président, vous le savez comme moi, le désespoir conduit à la peur. Un peuple qui a peur est capable du pire. Je vous avais écrit en janvier 1990 pour vous exposer mes peurs sur les conséquences qu'allait entraîner, sur les intérêts fondamentaux de la France, une guerre du Golfe gagnée ou perdue. Cette guerre-là fut gagnée, la France, vous le savez Monsieur le Président, a perdu la meilleure part de son capital de sérénité au milieu du monde proche-oriental. La France est devant une guerre, celle de sa relation vitale avec l'humanisme. Cette guerre a lieu sur les terres d'Afrique noire. Et la France, votre pays, un pays dont nous comprenons les intérêts, a dans ses mains toutes les clefs d'une innovation originale, ainsi que les moyens les plus pertinents de faire en sorte que ses efforts, absolument louables pour la paix et la stabilité, ne soient pas vécus comme un complot contre la liberté et la dignité des peuples consignés à la périphérie de l'Histoire.

Ce n'est pas à vous, Monsieur le Président, que je dirai le droit des peuples à repousser l'indignité, la désespérance et la tyrannie. Qu'il me soit autorisé, cependant, d'attirer votre haute attention sur les Accords du 4 août. Au moins trois de leurs aspects vont avoir une incidence inéluctable sur la vie et les vies des peuples de la périphérie.

Les Accords de Libreville sous-entendent clairement que :

– le Congo qui attend un deuxième tour des législatives anticipées n'a pas d'Assemblée nationale, mais des députés confirmés ou en voie de l'être. Une Assemblée qui siégerait dans ces conditions n'œuvrerait pas aux ressorts de la paix ;

– la France représentée au haut niveau garantira aux côtés de l'OUA et de la CEE les meilleures voies de l'équité et évitera de faire apparaître le Congo comme un simple protectorat gabonais ;

– elle amènera les autorités de Brazzaville à privilégier les voies de la négociation sur celles de la brutalité aveugle ;

– elle fera tout ce qui est en ses moyens et pouvoir pour éviter la création en Afrique noire d'une série de situations à l'éthiopienne qui voueraient le continent à une recolonisation d'essence humanitaire.

Nous avons une haute foi dans le rôle que jouera votre pays pour l'avènement d'une Afrique insérée au monde et non périphérisée.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de ma très haute considération, ainsi que celle de la grande admiration qui me voue aux promesses d'œuvres généreuses contenues dans votre discours de La Baule<sup>46</sup>.

« Lettre du Ministre Sony Labou Tansi  
à M. François Mitterrand,  
Président de la République française »,  
La Rue meurt (Brazzaville), n° 32, septembre 1993.

1995

« Le pays innommé c'est lui »

## Le pays intérieur du prince Tchicaya U Tam'si

---

Il serait illusoire de penser qu'on peut dicter le mode d'emploi d'un poète disparu. Vivant, la chose peut paraître intelligible, intelligible de cette intelligence qui, de nos jours, est très répandue parmi les hommes-fabriques de la modernité, et qui consiste essentiellement à jouer les fonctionnaires de l'intelligence, les intellectuels spécialisés, entendez ce mot au sens qu'on lui affecte en parlant d'ouvriers spécialisés, ces bêtes curieuses qui lient l'existence de manière absolument tragique à une somme de gesticulations. Heureusement, pour l'heure, il ne s'agit que d'ouvrir les mots pour parler d'un poète, disons-le.

Tout de suite, un grand poète. Ma définition du grand poète est simple : c'est le plus beau contraire de l'intellectuel cousu de modernité classique, en ce sens qu'il arrête d'avoir peur des mots, en ce sens aussi qu'il regarde toujours plus loin que les mots, qu'il entend jusqu'à ce que les mots ne savent pas dire touchant les choses jusqu'en ce pays où aucun mot pour ainsi dire

n'arrive vivant ou en bonne santé. Ce qui compte pour lui est de savoir à quoi les choses servent à parler. En parlant de Tchicaya U Tam'si, une image me trotte aux mots : enfermé vif, enfermé de la même manière que les autres auraient dit écorché vif. Cet enfermement vif concerne au premier abord une enfance. En Afrique, l'enfance est toujours vive. Sauf dans le cas précis d'un fils à père trop connu qui frappe le petit Tchicaya, « n »ième enfant d'une famille nombreuse, né à quelques mètres de l'océan, dans un landau de verdure, en pays de sable et de savane, avec une infirmité bénigne certes, mais élevée comme un mur dans l'univers sautillant des enfants noirs. Dès sa naissance, le poète doit affronter un enfermement qui joue à l'exclure de manière fortement charnue du monde de son âge. Il n'aura qu'à moitié les sables, les savanes, les lacs, les sentiers de brousse et l'océan. Le poète claudique dès l'enfance, ce qui est bien du lot des grands créateurs : il leur manque toujours à l'être et à la chair quelque chose qui devient question de parfaire. Les bégaiements du pied essayent de parler très fort, pour les faire taire, le poète a peut-être mis en route les vociférations d'un cœur qui, notons-le, sera la cause d'arrêt de vie du poète. L'enfance est interrompue par des vagabondages politiques du père dans les grands froids parisiens, froids physiques, froids humains, froids de l'âme... Perversi par la petite arrogance négresse de se sentir blanc quelque part une fois qu'on a touché et écouté à Paris. Mais pour Tchicaya-Rimbaud quelque part, les lycéens parisiens ont tout de suite une senteur maléfique et un goût d'embûche : on n'est pas petit broussard dans Paris pour rien, peut-être fatalement pour être poète toujours parti, toujours partant. Partant vers les mots, vers les vents, vers la lumière crue, vers l'automne, vers une certaine soif d'âme, d'amour d'être, de fraternité, de pureté, d'authenticité féroce et goulue. J'ai un mal fou à le dire mais il me paraît plus juste de dire Tchicaya le Prince, parce qu'au vrai sens de cet homme, être poète a quelque chose de foncièrement princier. Ne voyez pas que les remous de surface d'un grand affamé d'Afriques, de Kongo, et d'humanisme, Tchicaya U Tam'si n'est pas, ainsi qu'il l'a naïvement déclaré à

cor et à cri, la petite feuille qui parle et nomme un pays innommé. Le pays innommé c'est lui – le prince qui court comme un grand fleuve, affamé de vérité, de pays, de fraternité, d'envie d'être vivant vif, entendez vivant cru et épidermique, haineux du mensonge sous tous ses ciels et sous toutes ses formes. C'est de cette matière-là que sont faits les princes de la pensée, carrure Rimbaud ou Michaux.

« Le pays intérieur du prince Tchicaya U Tam'si »,  
L'Afrique littéraire, n° 87, 2<sup>e</sup> trimestre 1995.



# Avertissement

---

## au Commencement des douleurs

Aussi longtemps que les nantis croiront qu'ils sont seuls sur cette terre, notre planète sera malade, le monde sera guetté par une apocalypse digne de celle qui emporta la race des dinosaures. Si les nantis continuent à promouvoir la civilisation qui bâcle l'avenir et à sous-écouter les pauvres, le monde s'en mordra l'âme puisque gouverné par l'arbitraire et la médiocrité. La civilisation du xx<sup>e</sup> siècle n'aura été qu'un grand coup d'épée dans la Méditerranée – et un jour ! plus de culture, plus de pensée, plus de rêve, plus de poésie, donc plus de civilisation ! Les lois de la beauté auront perdu devant la dictature du profit. Plus d'esprit. Donc plus d'espérance. L'humanité ne sera plus qu'un vilain mensonge dans la bouche de l'Histoire. Plus d'intelligence. Donc plus de progrès. Ce sera « le commencement des douleurs », le déluge, ou [la] dictature de la laideur.

« Avertissement », extrait d'une version inédite du roman  
Le Commencement des douleurs [s. d.].

## Postface

---

### Je refuse...

Le refus a toujours constitué un geste essentiel. [...] Le petit nombre d'hommes qui ont fait l'Histoire sont ceux qui ont dit non, jamais les courtisans et les valets des cardinaux.

Pier Paolo PASOLINI,  
L'Ultima intervista di Pasolini

Juin 1995 : à l'âge de quarante-huit ans, Sony Labou Tansi, poète, romancier, homme de théâtre et essayiste, nouvellement élu député en 1992, meurt vivant au Congo-Brazzaville (« Je sais que je mourrai vivant<sup>\*1</sup> »). Il laisse derrière lui six romans et huit pièces de théâtre édités et traduits depuis en plusieurs langues, le Rocado Zulu Théâtre, une compagnie qu'il a créée en 1979 et avec laquelle il a traversé plusieurs pays du Nord comme du Sud, et devant lui, une profusion d'écrits inédits éclatant en tous genres qu'il préfère d'ailleurs appeler paroles ou manières de respirer : romans, nouvelles, œuvres dramatiques, lettres ouvertes, articles, textes critiques et de très nombreux recueils de poésie. Au regard de la partie émergée, publiée, de son œuvre (roman et théâtre), le poète et l'essayiste sont donc restés largement méconnus<sup>\*2</sup>. Pourtant, vingt ans après sa disparition, sa pensée est restée, elle, bien vivante et se révèle visionnaire à tous points de vue, à tous points...

cardinaux. La « poudrière incontrôlée <sup>\*3</sup> » qui échauffe actuellement les quatre coins de la planète ne le démentira pas, tout comme l'avènement du « grand marché de la misère et du dénuement », et son corollaire, la fabrique d'« un réservoir de terroristes et de désespérés » et de populations en mal de résistance culturelle.

En 1993, la thèse du choc des civilisations infiltre les sociétés du Nord, déjà enclines à une forme dangereuse de racialisation du regard : « Le sang et la foi : voilà ce à quoi les gens s'identifient, ce pour quoi ils combattent et meurent <sup>\*4</sup>. » Trois ans plus tôt, Sony évoque la « guerre des mondes savamment amorcée par "l'affaire-crise" du Golfe », et, en 1991, il assure : « Aucune guerre n'est sainte, toutes sont faites pour une poignée d'hommes, et contre Dieu [...], la guerre du Golfe est une guerre de menteurs. » L'Europe, « trop arrogante pour ne pas être fondamentalement raciste », n'est pas en reste : « Vous avez largement promu l'injustice et comme l'injustice est le moteur central de la violence vous avez promu le terrorisme, et la désespérance des peuples externes à l'Europe. »

Deux conceptions opposées du « choc » ou de la « guerre » : d'un côté, les conflits les plus dangereux sont à redouter entre peuples de cultures différentes, le sang et la foi alors brandis comme de puissants antidotes à l'hégémonie euro-atlantique ; de l'autre, ce sont l'horreur économique, la désespérance des « peuples consignés à la périphérie de l'histoire » et du progrès qui auront des conséquences incalculables sur l'avenir des rapports entre les hommes. Sony Labou Tansi prévient : « La bombe de la pauvreté doit être désamorcée ou bien elle sera plus terrible que toutes vos bombes. »

L'appauvrissement imposé à beaucoup de pays du Tiers Monde aura des conséquences incalculables sur l'avenir des rapports entre les hommes de notre planète. Il y aura de moins en moins d'hommes qui acceptent d'être petits, outragés, inconsiderés, bâclés, damnés, exploités [...]. La raison laissera de plus en plus

sa place à la violence aveugle et à la révolte. Ceux à qui l'on refuse la mention d'humain choisiront d'être des bêtes brutes, sans loi – sans autre loi en tout cas que le réflexe de survivance, la peur panique de l'autre, celui qui ne nous ressemble pas –, la peur de la bête traquée qui se croit obligée de mordre. Cette peur-là [...] ne devrait pas être le sentiment des hommes, mais celui des animaux. Or, à combien d'hommes notre monde prétendu de savoir, de liberté, d'humanisme, de paix et de progrès n'impose-t-il pas cette peur-là – cette peur animale – la peur barbare de la bête condamnée à mordre ? Que dire d'une liberté vécue dans la terreur, d'un savoir et d'un progrès mariés à la panique, au racisme sous toutes ses formes ? Tout se passe comme si la prospérité appartenait à une poignée d'hommes et que le reste de l'humanité n'avait qu'à mendier la connaissance, le rêve et la pitance <sup>\*5</sup>.

C'est un fait, où que l'on regarde, Nord et Sud confondus, on trouve des zones de honte et d'humiliation, des zones de frustrations et de haute solitude. Vaille que vaille, dans cet « ordre cannibale du monde <sup>\*6</sup> », des pans entiers de l'humanité cherchent à « tenir vivant[s] le plus possible » tenaillés par la peur de l'autre, par une grogne grandissante et le sentiment diffus du « gâchis majuscule de [l']avenir ». La peur, la grogne et le gâchis, un ménage à trois qui connaît des scènes de discorde de plus en plus meurtrières à mesure de la poussée des extrémismes religieux ou politiques et des dérives sectaires. Malgré tout, dans le fracas de ce que Michel Leiris appelait la « modernité-merdonité », quelques autres scènes, galvanisantes cette fois, sont repérables telles des lucioles entêtées sous un ciel tourmenté. Songeons seulement au sursaut, en Occident, du peuple grec où la dignité revendiquée des outragés, des bâclés, et leur refus obstiné d'une « histoire carnassière » frappent à poings solidaires à la porte d'une Europe arc-boutée sur ses « programmes d'esclavagisations structurelles ». Le temps serait-il (re)venu d'écouter la ou

sa honte qui « est déjà une révolution<sup>\*7</sup> » ? Car « si toute une nation avait honte, elle serait comme le lion qui se ramasse sur lui-même avant de bondir<sup>\*8</sup> ».

Obstinément, Sony Labou Tansi atteste que l'on est (encore) vivant. Il ne joue d'aucune prose dépressive, ne ressasse aucune vieille utopie, ne rumine aucune amertume historique et ne s'enferme dans aucun constat dépité de l'état du monde. Ses mots, sa voix sont au service d'une pensée fluide et lumineuse, au service d'une colère radicale qui ne se laisse arrêter par rien. Il « prête ses artères au verbe », là où le sang contenu est le plus oxygéné, précisément le plus vivant. Sa pensée cogne ici et maintenant, et crée un véritable événement de langage dans la langue française – dont il dit par ailleurs se foutre (« Je m'en fous la langue. Que ça se dise ou que ça ne se dise pas<sup>\*9</sup> »). Sa pensée est un pur « exercice de lucidité » – une lucidité critique qui préside à chaque phrase, à chaque parole.

Intimement altermondialiste, mais par-dessus tout « proscrit idéologique » comme il se qualifie lui-même, et « révolté » comme il l'a inscrit sur sa carte de visite, Sony ne ménage personne ni aucune géographie. Dans une même fièvre contagieuse, il est sur tous les fronts et en prise directe avec l'actualité ; il adresse des lettres ouvertes aux intellectuels, à l'humanité, à François Mitterrand, aux riches, aux Africains, aux intellocrates, aux coopérants, aux gens du Nord... S'il n'hésite pas à fustiger les « thèses racisantes d'une Afrique de gamins » répandues au Nord, il n'hésite pas non plus à darder ses mots sur les « guides providentiels », passés ou à venir, du continent africain et sur leurs démocraties qui fleurent le parti unique. En 1990, il épingle Jacques Chirac qui estime que « pour les pays en voie de développement, le multipartisme est une erreur politique et un luxe » et, en 1988, alerte déjà François Mitterrand sur la nécessité de « sortir des étiquetages traditionnels de l'Africain rigolo et de l'Européen impérialiste fascinant ». L'Afrique, en effet, a « soif d'un autre rêve ».

Encre, sueur, salive et sang incarné, page après page, année après année (1973-1995), le refus de la fin de l'homme, le refus d'être « humains en catastrophe », acteurs déboussolés de « la tragédie [contemporaine] des agenouillés ». Encre (éruptive, impertinente), sueur (du travail, de l'urgence), salive (de l'oracle, de la connivence) et sang (bondissant, solidaire) repose sur l'absolue conviction de la portée fondamentale et universelle de la pensée de Sony. Une pensée trop longtemps reléguée dans une géographie calebasse (l'Afrique, cette « curieuse bête velue ») et, dès lors, lestée d'un sens unique sécurisant et disculpant pour le lecteur du Nord – elle dénoncerait les « moqueries » des États honteux africains, « un monde invivable, celui de l'Afrique sanglante<sup>\*10</sup> ». Évidemment, cette « partie de la Terre qui aujourd'hui compte six cents ans de silence » est présente dans tous les pores de son écriture, toutes les strates de sa pensée. Comment pourrait-il en être autrement ? Pourtant, Sony, le « nègre qui va loin sur la route des hommes », aura d'une certaine manière pâti toute sa vie d'homme, ou plutôt de penseur, de ce cul-de-sac géographique et identitaire, du cercueil même de la peau : quand on est nègre, on le reste ; c'est dans l'ordre de... l'Histoire. Mais « c'est métis que j'aurais dû naître. [...] Le Blanc et le Noir, en un sens, sont des infirmes ». Au fil de ses entretiens, rencontres, conférences, textes critiques et lettres ouvertes, il aura beau refuser la place qui lui est (consciemment ou inconsciemment) assignée, aura beau s'élargir (« Je pars d'une expérience humaine [qui] peut être vécue par un Africain, par un Européen ou par un Asiatique »), il n'en restera pas moins un écrivain noir en proie à des problèmes d'homme noir, colonisé il y a encore peu, postcolonisé aujourd'hui – « coopéré en développement », ironisera-t-il. Oui, « tout le monde s'est foutu dedans » : tout état / État est honteux (« On se demande ce que j'ai voulu dire. L'État nation ? L'État condition ? »). L'Africain n'est pas un spécimen – honteux, déclassé ? – de l'humanité, tapi à l'avant-poste de la violence barbare. L'invivable n'est ni noir ni blanc, il est gris, le gris d'un brouillard givrant, celui de l'indifférence, celui de la faillite de la raison.

L'invivable s'est propagé comme un chiendent qui se fraie un chemin partout

où « l'humanité s'absente de toute responsabilité<sup>\*11</sup> ». Où les rêves sont ravalés comme une honte.

Sony sent, il sait, il prophétise : le seul recours face à d'aussi sombres temps, c'est de tout repenser, de provoquer des manières d'agir neuves. « Les concepts, les approches, les habitudes, les méthodes, les outils, les nations, les espaces... tout au jour d'aujourd'hui est à réinventer. C'est la seule possibilité qui nous reste de contourner le cosmocide de notre planète. » Indiscutablement, si cette « terre se déchire et se prend les boyaux », c'est bien par manque d'imagination. Alors, comment (re)trouver les dimensions réelles de l'homme dans la défiguration contemporaine ? Peut-être en prenant les mots à bras-le-corps, à bras-les-entrailles, à bras-la-honte pour, à pleine voix et à pleine page, dire obstinément l'énergie du vivant et ne pas « démissionner de son poste d'homme », pour dessiner la cartographie de solidarités nouvelles au-delà des races, au-delà des classes et au-delà de la peur qui est « le camp de la catastrophe ». Peut-être encore en respectant la minorité en chacun de nous, c'est-à-dire « cette délicieuse manière [que l'on a tous] de clocher dans la vie ». Peut-être, enfin, en changeant de développement devenu moralement insoutenable et, ironie du (mauvais) sort, producteur du sous-développement. Oui, « nous devons avoir une chair de riposte, une existence de riposte. Nous devons aider l'Occident à crever [...]. Parce que la position vénéneuse d'aujourd'hui s'appelle Occident ».

Bien qu'il ait une conscience aiguë des multiples visages de l'inhumanité, disons ordinaire, et de sa virtuosité à faire semblant (faire « semblant d'être une époque de progrès [...], de coopérer, de vouloir la paix, de décoloniser, de venir au secours des pauvres »), Sony conserve une foi inébranlable en l'homme et en sa capacité de changer le monde. Alors, face aux intellectuels qu'il considère être des « bêtes curieuses qui lient l'existence de manière absolument tragique à une somme de gesticulations », il en appelle aux « éternels indignés<sup>\*12</sup> », aux « hommes sans compromission », c'est-à-dire aux poètes et aux artistes, « ceux que leur manière de vivre a préparés au



changement ». Créer, c'est provoquer l'insurrection des consciences, car « il n'y a pas d'art qui ne soit une libération de puissance de vie. [...] Créer c'est résister <sup>\*13</sup> ». Pour le reste, Sony laisse aux « ustensiles de cuisine » (les « négrologues » armés d'un « doctorat en quelque truc de sorcellerie euro-africaine ») le soin d'exercer leur « cowboyisme intellectuel », leurs fantasmes et leur « gros français » sur sa colère humaine, trop humaine, qui enfle au fil de ses pages-années obstinées. Il ne s'en inquiète pas ; il sait (d'où et à qui il parle. « Pour l'espèce tout entière – Contre les cons <sup>\*14</sup>. »

Et c'est en espérant qu'un jour l'humanité comptera plus d'insoumis que de « gueules déficitaires », plus de fous sans Dieu et de poètes que de « viande hachée », plus de « livres en face du politique et des politiques » que de « livres qui mettent des plumes au cul et dansent », que Sony Labou Tansi sort alors ses encres, ses pensées noires de secours : « Nous sommes l'avenir du raisonnable. Quand je dis nous, j'entends nous les foirés, les hommes vraiment, au-delà des frontières géographiques, nous de la vraie tribu humaine, qui sommes passionnément concernés par l'aventure de la conscience humaine [...]. Si l'Afrique meurt, elle ne fera qu'inaugurer le cosmocide – parce que nous restons la seule chance de survie pour l'humanité ! Survie physique entendez, mais aussi survie poétique. »

« J'écris pour être vivant, pour le demeurer. » Encre, sueur, salive et sang contribue à ce que Sony Labou Tansi le demeure contre vents, (fausses) polémiques et désastres.

Greta Rodriguez-Antoniotti  
Février 2015

---

\*1. Les passages figurant par la suite entre guillemets et sans appel de note de bas de page sont de Sony Labou Tansi et extraits de Encre, sueur, salive et sang, titre lui-même tiré du texte « Le Congo : les causes profondes d'un déchirement qui risque d'embraser toute l'Afrique noire centrale » (in La Lettre de l'Opposition congolaise [Brazzaville], n° 3, août 1993), non repris ici.

- \*2. Signalons la constitution progressive du fonds Sony Labou Tansi entreprise en 2012 par la Bibliothèque francophone multimédia de Limoges et le travail considérable réalisé par l'Institut des textes et manuscrits modernes (ITEM) sur son œuvre poétique.
- \*3. Extrait de la « Lettre ouverte à l'humanité » parue en 1986 dans le premier numéro de la revue *Équateur*.
- \*4. Samuel Huntington, *Le Choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 1997.
- \*5. « Lettre ouverte à l'humanité », art. cit.
- \*6. Jean Ziegler, *Retournez les fusils ! Choisir son camp*, Paris, Le Seuil, 2014.
- \*7. Karl Marx, « Lettre de Marx à Arnold Ruge », in Marx, Engels. *Correspondance*, t. I (nov. 1835-déc. 1848), Paris, Éditions sociales, 1977.
- \*8. Ibid.
- \*9. In *L'Atelier de Sony Labou Tansi*, vol. I *Correspondances* (édition établie par Nicolas Martin-Granel et Greta Rodriguez-Antoniotti), Paris, Revue Noire, 2005.
- \*10. Extrait de la quatrième de couverture du *Cercueil de luxe*, Paris, éditions Théâtrales, 2005.
- \*11. Antonio Gramsci, *Pourquoi je hais l'indifférence*, Paris, Rivages Poche, « Petite Bibliothèque », 2012.
- \*12. Pier Paolo Pasolini, *La Rage*, Caen, éditions Nous, 2014.
- \*13. Gilles Deleuze, « R comme Résistance », *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, de Pierre-André Boutang [1980], Paris, éditions Montparnasse, 1996.
- \*14. In *L'Atelier de Sony Labou Tansi*, vol. I *Correspondances*, op. cit.

## Notes

---

1. Il s'agit d'Édouard J. Maunick, poète, journaliste et diplomate mauricien. Cf., infra, « Sony Labou Tansi : l'homme qui dit tous les hommes », p. 30-36.
2. Probable écho aux bombardements atomiques de Nagasaki par les États-Unis le 9 août 1945.
3. En 1974, José Pivin (1913-1977) est créateur radiophonique à Radio France (alors Office de radiodiffusion-télévision française). En 1970, Sony se rend en France pour la première fois à son invitation et à celle de Françoise Ligier (1929-2006), journaliste et productrice d'émissions, qui, en 1969, crée le Concours théâtral interafricain. Cf. L'Atelier de Sony Labou Tansi : vol. I Correspondances. Lettres à José Pivin. Lettres à Françoise Ligier (édition établie par Nicolas Martin-Granel et Greta Rodriguez-Antoniotti), Paris, Revue Noire, 2005.
4. Cf. note 3, supra.
5. Romancier (Rêves portatifs), dramaturge (L'Homme qui tua le crocodile), nouvelliste, journaliste et musicologue congolais, Sylvain Bemba (1934-1995) est le fondateur de la « phratrie » littéraire congolaise qui, dans les années 1970-1990, réunit plusieurs auteurs congolais autour du concept de « congolie » : une « région imaginaire réservée à la fiction, à la création des œuvres de beauté ». Véritable « mentor » pour nombre de jeunes écrivains de Brazzaville, il est le premier lecteur des manuscrits de Sony.
6. Marcel Gotène (1935-2013) : artiste-peintre brazzavillois, icône de la peinture congolaise.
7. Né en 1925, Patrice Lumumba est l'une des principales figures de l'indépendance du Congo belge (actuelle République démocratique du Congo, ex-Zaïre). Désigné Premier ministre du Congo indépendant de juin à septembre 1960, il est arrêté et assassiné en 1961. Martyr africain de l'indépendance, il sera consacré « héros national » en 1966.
8. Né en 1937, écrivain et homme politique congolais, Henri Lopes est l'un des grands noms de la littérature francophone africaine. En 1979, dans son « Envoi » à la pièce de théâtre Conscience de tracteur de Sony, il écrit : « Cet enfant terrible réveille nos bonnes consciences assoupies et provoque les philosophes et les politiques [...]. Voici donc que s'élève un prophète, un poète » (Dakar, Yaoundé, NEA/CLÉ, 1979).
9. Antoine Letembet-Ambily (1929-2013) : dramaturge congolais et homme politique.

10. Mukongo (singulier de Bakongo) : peuple de l'ancien royaume du Kongo que l'on retrouve en République démocratique du Congo, au Congo-Brazzaville ainsi qu'en Angola.
11. Tchicaya U Tam'si (1931-1988), poète, romancier et dramaturge congolais, est considéré comme l'un des plus grands auteurs du continent africain du XX<sup>e</sup> siècle. Cf. « Tchicaya U Tam'si : le père de notre rêve » (p. 107) et « Le pays intérieur du prince Tchicaya U Tam'si » (p. 177-179).
12. Les Kouyou, Vili et Teke sont des peuples vivant au Congo-Brazzaville.
13. Lou Sin, ou Lu Xun (1881-1936) : écrivain et penseur chinois.
14. Nzinga Nkuyu, variante graphique de Nzinga a Nkuvu, règne sur le royaume du Kongo (territoires actuels de l'Angola et des deux Congo) lorsque les Portugais découvrent, en 1482, le fleuve Congo. En 1491, il se convertit au christianisme et prend le nom de Jean (Joao) I<sup>er</sup> du Kongo.
15. Ville du sud du Congo-Brazzaville.
16. Né en 1935, Guy Menga, journaliste, dramaturge et romancier, appartient à la « phratrie » des écrivains congolais. (Cf. note 5.) En 1969, il reçoit le premier Grand Prix littéraire de l'Afrique noire attribué par l'Association des écrivains de langue française (ADELF) avec son roman Palabre stérile (Yaoundé, CLÉ International, 1969).
17. Amílcar Lopes Cabral (1924-1973) : homme politique bissau-guinéen mort assassiné et élevé au rang des martyrs africains de l'indépendance.
18. Sans doute Sony Labou Tansi fait-il référence au commandant angolais Hoji-Ya-Henda, tué en 1968 lors d'un combat mené contre le régime colonial portugais, et dont le destin révolutionnaire est célébré dans la chanson du poète et artiste congolais Franklin Boukaka « Les immortels » (Le Bûcheron, 1970), au même titre que celui de Lumumba (cf. note 7), Matsoua (cf. note 29), Kimbangou (cf. note 38), tous assassinés ou morts en prison au nom de la liberté, du nationalisme ou du panafricanisme. Boukaka lui-même sera assassiné lors du coup d'État de 1972 au Congo-Brazzaville.
19. Tchichelle Tchivela (né en 1940) : nouvelliste, romancier, auteur-compositeur et homme politique congolais.
20. En 1885, lors de la conférence de Berlin, c'est sous ce nom que le Congo fut attribué au roi des Belges Léopold II. En 1908, il devient le Congo belge (actuelle République démocratique du Congo ou Congo-Kinshasa).
21. La culture kongo « a eu des formes de théâtre que je veux faire revivre. Il y a eu le théâtre du Nkoloba, du Lemba, du Wala, du Kingizila. [...] Tout ce que nous consommons vient d'ailleurs. Il faut que nous produisions des choses qui cadrent avec notre univers. [...] Le Nkoloba, c'est le théâtre des marionnettes, mais c'étaient au fond des fétiches qu'on faisait danser pour découvrir le sorcier. Le Lemba, c'était le théâtre de l'initiation à la richesse » (« La tradition selon Sony Labou Tansi », Notre librairie, n° 92-93, mars-mai 1988). Cf. aussi infra « Césaire, père du théâtre africain ? », p. 95-98.
22. Frantz Fanon (1925-1961), psychiatre et essayiste martiniquais, est l'un des fondateurs du courant de pensée tiers-mondiste. Militant anticolonialiste, il est l'auteur, notamment, de Peau noire, masques blancs (1952) et Les Damnés de la terre (1961).

23. Et les chiens se taisaient (1956) et La Tragédie du roi Christophe (1963) : pièces de théâtre d'Aimé Césaire.
24. Cf. La Description du royaume de Congo & les contrées environnantes (1591), d'après Duarte Lopez, marchand et explorateur portugais du XVI<sup>e</sup> siècle. (Réédition en 1965, Presses de l'Université catholique de Louvain.)
25. Référence faite à l'ouvrage de Mgr J. Cuvelier et de l'abbé L. Jadin, L'Ancien Congo d'après les archives romaines (1518-1640), Bruxelles, Académie royale des sciences coloniales, 1954.
26. Cf. note 21. Recouvre aussi le sens de « société initiatique » attachée à la cour royale du Kongo jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.
27. Cela correspond, comme Sony l'indique, aux quatre tranches versées, mais aussi aux quatre stades de l'initiation pour faire partie de la société initiatique du Lemba (cf. note 21). L'adhésion au Lemba comprenait quatre étapes : 1) mamba [eau, cours d'eau] : correspondait à la phase d'admission dans le cercle. Mamba signifiait autant l'eau de la purification que l'eau que l'on donne au convive ; 2) lufwo ko [petite mort] : c'est le premier stade véritable de l'initiation symbolisant la mort de celui qui va renaître ; 3) gambu [mis de côté, à part] : celui qui a été purifié est devenu un homme à part ; 4) lumbu [complétude, éveil, jour] : correspondait au stade de celui qui a cessé d'errer et qui a vu le jour.
28. Les Yoruba : peuple du Nigeria et du Bénin ; les Fang : peuple du Cameroun et du Gabon ; les Ewe : peuple du Togo, du Bénin et du Ghana.
29. André Matsoua (1899-1942) est considéré comme le fondateur du mouvement de libération du Congo (Brazzaville). Prônant le respect et l'équité entre les « races », il mène un combat pacifique contre le système colonial en s'élevant notamment contre le code de l'indigénat. Arrêté en 1941, il décède l'année suivante dans des conditions mystérieuses. Ses adeptes, qui font de lui un martyr, un messie, fondent alors le matsouanisme, mouvement politique et religieux d'éveil de la conscience noire.
30. Convoquée à l'initiative du chancelier allemand Bismarck, la conférence réunit à Berlin les représentants de quatorze pays européens (France, Grande-Bretagne, Allemagne, Belgique, Portugal...), du 15 novembre 1884 au 26 février 1885. Elle a pour objet de régler pacifiquement les litiges relatifs aux conquêtes coloniales en Afrique. L'Acte final fixera les règles de la colonisation du continent africain.
31. Sans doute s'agit-il du colonel américain William Higgins enlevé en 1988 et exécuté le 31 juillet 1989 en représailles à l'enlèvement par l'armée israélienne d'un dignitaire religieux du Hezbollah pro-iranien, Cheik Abdel Karim Obeid.
32. Extrait d'une déclaration de Jacques Chirac, alors maire de la ville de Paris et président du Rassemblement pour la République, en visite à Abidjan (Côte d'Ivoire) le 22 février 1990.
33. Jacques Pelletier : ministre français de la Coopération et du Développement de 1988 à 1991.
34. Modibo Keita (1915-1977) : militant panafricaniste et tiers-mondiste, premier président de la République du Mali (1960-1968).
35. Né en 1924, Kenneth Kaunda, surnommé le « Gandhi africain », est le premier président de la République de Zambie indépendante de 1964 à 1991.

36. MNC : Mouvement national congolais fondé en 1958 par Patrice Lumumba (cf. note 7). PPC : Parti progressiste congolais fondé en 1956 par Jean-Félix Tchicaya (1903-1961), premier parlementaire du Moyen-Congo à l'Assemblée constituante à Paris et fondateur de la première formation politique de l'histoire du Congo (le Parti progressiste congolais), père du poète Tchicaya U Tam'si. UDDIA : Union démocratique de défense des intérêts africains fondée en 1956 par l'abbé Fulbert Youlou (1917-1972), premier président de la République du Congo (1959-1963).
37. Kwame Nkrumah (1909-1972), homme politique indépendantiste et penseur du panafricanisme, président du Ghana indépendant de 1960 à 1966.
38. Simon Kimbangu (1887-1951), leader spirituel, est le père du kimbanguisme, une Église prophétique résistante à la colonisation belge et prônant la reconstitution du royaume Kongo. Arrêté en 1921 par les autorités coloniales, il meurt en prison après trente années de détention.
39. Sony Labou Tansi s'adresse ici à un coopérant français, professeur d'histoire à l'université de Bayardelle (Brazzaville) dans les années 1990.
40. Né en 1943 au Congo-Brazzaville, écrivain et professeur d'histoire, Dominique Ngoïe-Ngalla est l'auteur de *Lettre d'un Pygmée à un Bantou. Tous frères en humanité* (Paris, Bajag-Méri, 1988).
41. Édito non signé attribué à Sony Labou Tansi.
42. En référence au mensuel d'opinion *Le Songueur*, créé en 1991 et disparu depuis, qui avait pour devise « l'impertinence au service de l'information ».
43. Songui-songui : terme lingala signifiant « rumeur », « zizanie », les « on-dit ».
44. Fin des années 1980-début 1990, Sony Labou Tansi s'engage aux côtés du leader de l'opposition congolaise Bernard Kolelas, chef du MCDDI (Mouvement congolais pour la démocratie et le développement intégral, créé clandestinement en 1989). En juin 1991, après plus de vingt années de parti unique marxiste-léniniste dominé par les militaires, le multipartisme est réinstauré ; des élections sont organisées en 1992 et Sony est élu député de l'arrondissement 1 (Makelekele) de Brazzaville. Peut-être est-ce lors du différend électoral (cf. note 45) qui survient en juillet 1993 et qui donne lieu à des affrontements sanglants par milices interposées entre les trois plus importants partis politiques qu'une sorte de contre-gouvernement occulte et éphémère au sein du MCDDI se serait constitué et que Sony aurait été « nommé » ministre. (Sur cette période, lire *La Guerre civile du Congo-Brazzaville : 1993-2002*, de Patrice Yengo, Paris, Karthala, 2006.)
45. Des litiges électoraux surviennent au Congo-Brazzaville lors des législatives de juillet 1993 entre la mouvance présidentielle (P. Lissouba) et la coalition de l'opposition (D. Sassou-Nguesso). Fin juillet, les représentants des deux factions se rencontrent dans la capitale du Gabon sous l'égide du président Omar Bongo. Le 4 août, les « Accords de Libreville » sont signés ; ils prévoient la réorganisation du second tour des élections sous contrôle international.
46. Discours prononcé à La Baule le 20 juin 1990 par François Mitterrand, alors président de la République française, à l'occasion de la séance d'ouverture de la 16<sup>e</sup> Conférence des chefs d'État de France et d'Afrique. Intervenu quelques mois après la chute du mur de Berlin, ce discours contribua à l'avènement du multipartisme dans plusieurs pays d'Afrique.